

Le Samedi^{10f}

MAGAZINE ILLUSTRE — LITTERAIRE — HUMORISTIQUE — MUSICAL



ROD LA ROCQUE



Partout où les gens chics se réunissent---particulièrement la jeunesse sportive---cette excellente bière est à l'honneur.

La jolie toilette de la bouteille en fait l'article par excellence à servir en toute occasion---elle est différente et c'est là une caractéristique toujours appréciée.

Frontenac
White  *Cap*

PLUS GÉNÉREUSE QU'UN VIN VIEUX

Volume XL
No 9

Tél.: LA ncaster 5819 - 6002

Montréal,
28 juillet 1928ABONNEMENT
Canada

Un an	\$3.50
Six mois	2.00
Trois mois	1.00
Etats-Unis et Europe	
Un an	\$5.00
Six mois	2.50
Trois mois	1.25

HEURES DE BUREAU
8 h. 30 à 5 h. 30
Samedi, 8 h. 30 à midi

Le Samedi

(Fondé en 1889)

Hebdomadaire - Illustré - Littéraire
Humoristique - MusicalPOIRIER, BESSETTE & CIE, propriétaires
975, RUE DE BULLION
MONTREALEntered at the Post Office of St. Albans, Vt., as
second class matter under Act of March 1879

AVIS AUX ABONNES

Les abonnés changeant
de localité sont priés
de nous donner un avis
de huit jours, l'empa-
quetage de nos sacs de
maille commençant cinq
jours avant de les livrer.Tarif d'annonces journal
sur demande.

Carnet Editorial

L'Usine Modèle



VERITE, nous sommes entourés de merveilles et si nous ne nous en rendons pas compte, c'est que nous ne savons pas les voir. En général, l'homme n'arrête un instant son regard que sur les résultats et non sur les moyens d'action; il voit par exemple passer un aéroplane, il le regarde avec une curiosité déjà pas mal émoussée, trouve néanmoins la chose ingénieuse mais ne se doute pas le moins du monde de tous les calculs, de toutes les ébauches, de toutes les expériences qu'il a fallu pour en arriver là.

Il ne pense pas que cet appareil volant, planant et quelquefois tombant résume une multitude d'espairs fous depuis le temps d'Icare, qu'il a dévoré des fortunes et des vies humaines, que c'est un potentat, de temps à autre asservi par un autre tyran, son pilote, mais qui se rattrape largement de cette passagère servitude lorsqu'il redescend sur terre au milieu d'une foule d'humbles sujets continuellement occupés de sa santé, qui l'auscultent, vérifient le jeu de ses articulations, lui remplissent copieusement l'estomac, lui remettent un morceau par-ci, une pièce par-là, le bichonnent avec attendrissement... mais l'envoient impitoyablement au royaume des vieilles lunes le jour où il montre les moindres indices de décrépitude.

La véritable merveille est peut-être moins l'aéroplane lui-même que l'organisation compliquée de savants et de professionnels de tout genre qui s'y rattache et dont il n'est que le produit.

Il en est ainsi pour tout et j'ai constaté une fois de plus cette vérité en visitant une admirable usine qui s'est spécialisée dans la production d'un simple et seul parfum.

Dans cette fabrique, la connaissance de la chimie est poussée à un point extrême, on y connaît d'étonnants secrets mais on les garde si jalousement que personne n'a encore pu s'en emparer; des établissements rivaux les imitent avec plus ou moins de bonheur et à beaucoup plus de frais, c'est tout ce qu'ils peuvent faire. Dans la fabrique que j'ai visitée, non seulement on connaît la constitution de l'atome, mais on le dissocie puis on le recompose. On opère la transmutation de la matière, ni plus ni moins.

On comprend que, dans ces conditions, la question de la matière première soit autant dire négligeable; on se sert de matériaux qui existent partout en abondance et qui ne coûtent que la peine de les prendre: de la terre et de l'eau.

Vous me direz que la chose, si belle qu'elle soit, n'est pas neuve et que, depuis longtemps, les chimistes tirent d'un morceau de houille les produits les plus disparates, depuis le visqueux goudron jusqu'à des couleurs chatoyantes et même des liqueurs d'un goût délicat; d'accord, mais ils font de la simple séparation d'éléments et non de la transmutation de matière. La différence est énorme.

Dans l'usine à parfums, donc, on "transmute"; le laboratoire travaille à cette opération avec une sûreté d'action qui tient du prodige puis il envoie le produit obtenu dans d'autres ateliers qui lui font encore subir d'autres modifications; enfin, on arrive au magasin de départ dont l'aspect décoratif charme le coup d'oeil. Chose étrange, il n'y a pas de vendeurs dans ce magasin, tout le travail semble avoir été fait, non dans un esprit de bénéfice mais pour le simple plaisir de l'humanité qui s'en montre d'ailleurs fort peu reconnaissante; elle accepte le cadeau comme une chose due et souvent même en fait peu de cas.

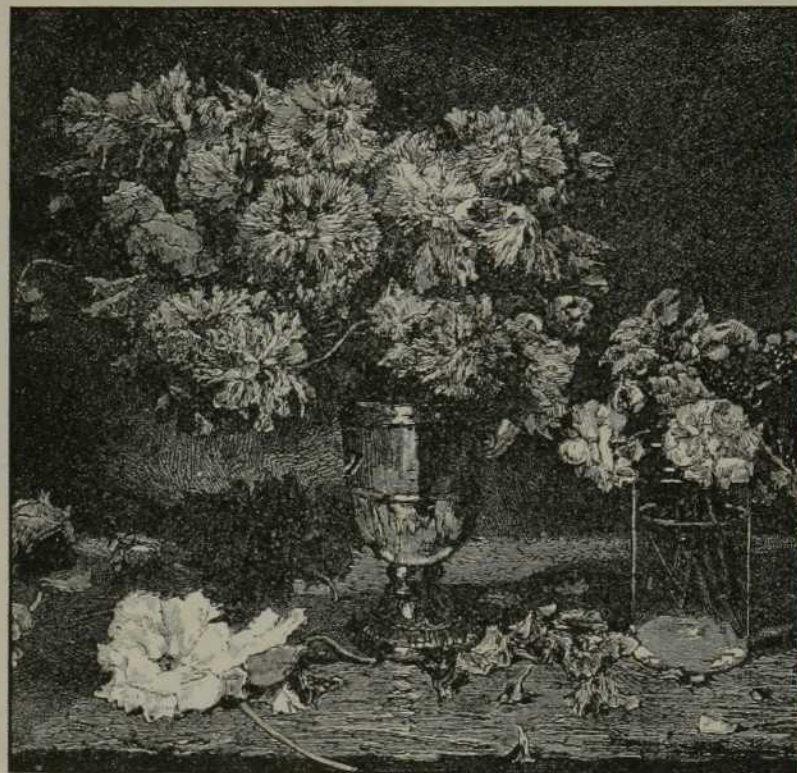
Il est vrai que l'usine modèle dont je viens de vous parler est une simple petite fleur des champs...

C'est si peu de chose, et puis il y en a tant que c'est une banalité; cela pousse tout seul, du moins c'est ce qu'on se dit et l'on ne se doute pas que cette humble fleurette accomplit un travail devant lequel devraient se déclarer impuissants les plus savants chimistes dans les laboratoires les mieux outillés.

Elle vit, cette petite plante, elle grandit, s'épanouit et fait de la bonne besogne en purifiant une atmosphère viciée par les hommes; elle peut souffrir car elle dépérit après un contact trop brutal; elle sait aimer puisqu'elle recherche la lumière bienfaisante du soleil et se tourne de son côté; elle a peut-être une âme, une âme toute petite, bien moins compliquée que celle des hommes et toujours prête à s'envoler, sur l'aile de la brise vers le mystérieux domaine de la vie universelle. Pourquoi lui refuserions-nous la faculté de penser puisqu'elle a celle de si bien travailler?...

Un peu d'herbe des champs! une fleurette sauvage! Mais, diront les gens qui traitent les épithètes à la manière des pilules et roulent l'ironie dans le sucre des mots, il faut être poète pour prétendre que cela vit sûrement, et que cela pense peut-être!... Quelle audace de comparer, même de loin, cette petite chose à ce chef-d'œuvre de la création qu'est l'homme...

Croyez-vous? Eh bien, je serais curieux de savoir, s'il y avait des habitants sur la lune et que l'un d'eux se penchât vers la terre, quelle différence il



ferait entre l'homme et la fleur des champs et si l'homme lui semblerait occuper plus de place sur notre planète! Tous deux lui seraient invisibles et par conséquent ramenés aux mêmes proportions. Il aurait à juger entre deux atomes dont l'un sait opérer de merveilleuses transformations sans avoir pourtant jamais été à l'école et dont l'autre n'est que le plagiaire pas toujours adroit, de la grande et vraie savante qui s'appelle la Nature.

Quand on voit l'homme de près il n'est pas beau, mais quand on veut le regarder de loin, il n'existe plus.

L'homme n'est pas le roi, mais l'enfant terrible de la création; c'est un touche-à-tout, un brouillon qui bâtit des châteaux de cartes et s'extasie devant en attendant qu'il souffle dessus; il n'édifie un peu qu'à condition de détruire beaucoup et il a parfois l'audace d'appeler cela créer; cet incorrigible plagiaire veut nager comme les poissons, voler comme les oiseaux, sans doute pour se consoler d'avoir à ramper si souvent, mais il n'a que par exception la sagesse de rester dans son élément et d'étudier ce qui se passe autour de lui.

Pourtant, quelles fructueuses leçons il pourrait retirer de cette étude! La petite fleur des champs pourrait à elle seule lui en donner deux grandes: la certitude d'une Puissance mystérieuse qu'il oublie et le devoir d'une modestie qu'il rejette.

Il en tirerait peut-être cette conclusion: qu'il a une âme...

FERNAND DE VERNEUIL



"MA PETITE, J'AI QUELQUE CHOSE A TE DIRE."

Painchaud

par PIERRE VILLETARD

PAINCHAUD, c'était le jouet habituel des ouvrières de Brizard et Soeur. A dix-neuf ans, il en portait trente. Chétif et grotesque, il associait désagréablement le veston gris au pantalon beige. Son nez gras, par surcroît, était chevauché d'un lorgnon d'écaille que retenait une ganse prétentieuse et, perclus de tics, tout en mordant sa lèvre inférieure, il avançait le genou droit, comme s'il eût voulu danser un pas-de- quatre. Chaque jour, à midi, tandis que ces demoiselles sur un banc des Tuileries — toujours le même — picoraient le pâté de foie ou le cervelas, Painchaud apparaissait en traînant la jambe, saluait de son canotier les jeunes filles, puis, ayant tiré de sa poche un petit pain tout chaud acheté dans une boulangerie de la rue Cambon, déjeunait solitairement sous un marronnier. C'était là l'origine du sobriquet. Il adorait le pain chaud, ce garçon, comme d'autres apprécient les truffes ou le vin de Bourgogne.

— A cette heure-là, déclarait-il, moi je n'ai guère faim.

On ricanait parce qu'on savait que Painchaud mentait. L'indiscrétion d'un camarade avait révélé qu'il gagnait cent francs par mois aux Galeries Françaises et soutenait malaisément une mère et deux soeurs. Mais Painchaud était bouffi de vanité. Quelquefois même, par excès d'orgueil, il achetait, en sus du pain blanc, un pain de seigle, et faisait des largesses aux cyprins. Ces demoiselles s'esclaffaient et battaient des mains.

— Dites donc, Painchaud, c'est-y que vous faites la cour aux poissons?

Painchaud ne répondait rien et devenait rouge, car bien qu'il aimât les filles, elles lui faisaient peur. Il les regardait toutes, pourtant, avec convoitises: Virginie Lancerot, une brune piquante dont les yeux noirs semblaient vibrer; Lucie Châtel, propre et fu-

tée, avec un teint de pêche de Montreuil; Adélaïde, qui portait toujours des cravates de tulle, et Marie Vautier, la grande Marie, un peu pimbeche, un peu dédaigneuse, mais si belle, si femme, avec ses hanches rondes et sa gorge pleine. Toutes, au surplus, avaient un ami. C'était une fête après le déjeuner, de faire une partie de colin-maillard autour des corbeilles. Painchaud, les yeux bandés, poursuivait les filles. Mais, quand ses doigts s'abattaient sur un bras tiède, on riait à mourir.

— Hé là! Painchaud, faut pas t'emballer!

Or, un beau jour — c'était le temps des cerises, et ces demoiselles, après le repas, s'étaient fait avec les fruits des boucles d'oreilles — Painchaud, en abordant le groupe, eut une grosse sur-

prise. Il y avait une "nouvelle" au milieu des autres. La "nouvelle" n'aimait pas les jeux brutaux, mais elle était gentille tout de même, car elle avait un de ces minois drôles, chiffonnés, de petite Parisienne qui vous jettent en pleine figure, comme un bouquet de fleurs, des yeux brillants et des lèvres fraîches. Painchaud, tout de suite, fut mélancolique. Ce jour-là, prétextant la chaleur, il refusa de jouer. La "nouvelle", les pouces aux oreilles, épelait un feuillet. Il se trouva que Painchaud l'avait lu le matin.

— Vrai? fit-elle en le dévisageant, les yeux amusés.

Alors, ils parlèrent des aventures de Norbert et de la Marquise. Leurs voix exprimaient le même enthousiasme.

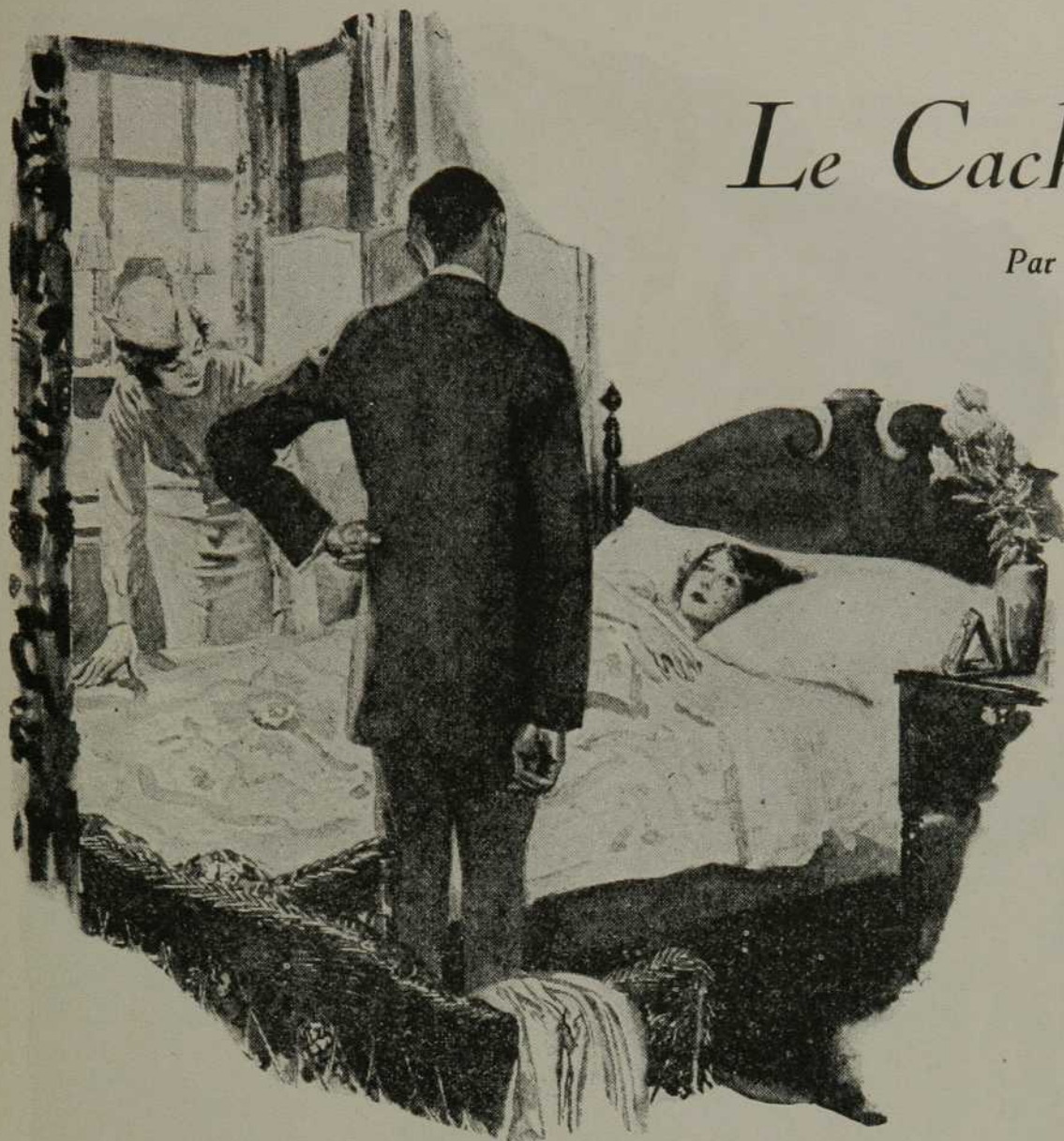
— Des blagues, l'amour! conclut Jeanne avec un soupir.

Les jours suivants, ils se retrouvèrent avec plaisir. Painchaud, décidément, méprisait le jeu de colin-maillard. Il apprit, en revanche, à con-

(Suite à la page 40)

Le Cachet de Cire

Par PIERRE MARIEL



EST seulement à mon retour en France que j'appris le décès de Mlle Elisa. Une lettre de son notaire, en m'avisant de la triste nouvelle, précisait que la "de cujus" m'avait légué un souvenir.

Dès que je le pus, je partis pour Le Neubourg et ce n'est pas sans une émotion voisine de la douleur que j'accomplis ce pèlerinage au lieu de mon enfance — de cette enfance dont je ne puis évoquer le moindre épisode sans revoir aussitôt le visage fané de notre énigmatique amie.

Mais mon trouble fut à son paroxysme quand je pénétrai dans la demeure, solitaire maintenant, morte comme elle, de Mlle Elisa. L'appareil funèbre avait laissé dans les pièces calfeutrées une senteur de cire et de feuilles effeuillées... En feutrissant mes pas, je parcourus la chambrette, austère comme une cellule, la salle à manger Henri II, dont le luxe s'affirmait par un buisson d'oiseaux naturalisés, et finalement, j'entrai dans le salon. C'était une pièce sombre et nue, au parquet ciré comme une glace, aux meubles tapissés de reps rouge, qui rappelait, jusqu'à l'obsession, un parloir de couvent.

J'attendis un instant, les yeux fixés sur la porte, et j'eus, pendant une seconde, une surprise de ne pas voir l'huis s'entre-bâiller et Mlle Elisa venir cérémonieusement à ma rencontre. Mais l'odeur fade des cierges et des couronnes me rappela bientôt au sentiment de la triste réalité.

Triste réalité? Peut-on dire... Depuis des lustres, bien avant ma naissance, Mlle Elisa vivait retranchée de la communauté des vivants. Pour toutes relations, elle avait eu ma pauvre maman, et, après mon deuil, elle se claustra définitivement sans même une servante.

Elle sortait seulement pour les offices et, paraît-il, le reste du temps, elle méditait, assise des heures durant dans un fauteuil les yeux fixés, ses mitaines posées sur les bras de son siège, le col maintenu rigide par une guimpe haleinée, son corsage noir n'ayant pas un pli de dérangé.

Elle m'effrayait, bien que je fusse la seule personne à qui elle manifestait de l'intérêt. Souvent, dans mon jeune âge, elle avait pris ma tête entre ses mains osseuses pour me contempler avec une émotion contenue qui me glaçait.

Cette momie vivante n'avait pourtant pas, au dire de ma mère, toujours vécu ainsi. Au temps de sa jeunesse,

elle avait été fort jolie, capricieuse et coquette même. Puis, brusquement, elle avait fui le monde et malgré sa dot, ses charmes, les supplications des siens, elle avait toujours refusé de prendre époux. Quand elle perdit ses parents, elle s'abandonna complètement à sa volonté de solitude.

A des allusions confuses, ma mère avait cru comprendre qu'un drame avait bouleversé son existence, un de ces drames sombres et passionnés dont les petites villes de province ont le triste privilège.

Je me remémorais tout cela en empaquetant le legs qui me revenait. C'était la bibliothèque de Mlle Elisa, un amas de livres édifiants ou sentimentaux que le seul respect d'un souvenir qui, par mémoire de ma mère, m'était cher, m'empêchait d'abandonner.

Lorsque j'eus achevé cette tâche, je restai quelques instants à me reposer sur une chaise du salon. Mes yeux erraient machinalement dans la pièce glaciale quand mon regard fut retenu par un livre que je n'avais pas aperçu jusqu'alors, car il était coincé entre deux rayons. Il était élégamment relié; je le dégageai: c'était un exemplaire des *Nuits*, de Musset, dans une charmante édition romantique. Je

m'étonnais de trouver ce chef-d'œuvre amoureux au nombre des lectures de la vieille demoiselle.

J'étais tellement oppressé de vivre depuis deux heures dans cette atmosphère déprimante que je n'hésitai pas à ouvrir le livre dans l'intention de me reconforter un peu aux plaintes harmonieuses du poète. Je feuilletais, cherchant *la Nuit de Mai*, quand, brusquement, je sentis une résistance entre deux pages. Je les écartai doucement et je découvris alors un billet plié et scellé à la mode d'antan, qui jamais n'avait été ouvert. Sans doute avait-il été glissé rapidement dans l'ouvrage, la cire étant encore chaude, car le cachet, en s'écrasant, l'avait collé au texte, le dissimulant pour toujours.

Je le détachai et sur la suscription je lus, d'une écriture masculine: "A Elisa".

En un instant, je pressentis quelque mystère effrayant, mais avant que mon cerveau l'eût ordonné, ma main avait déjà rompu le sceau.

Le feuillet jauni était couvert par une large écriture encore parfaitement lisible, mais dont les "s", deux fois bouclés, attestaient l'ancienneté. Je vis d'abord la large signature "Xavier d'Anderville", et me souvins qu'ainsi se nommait un cousin de ma mère, disparu mystérieusement dans sa jeunesse et dont j'étais, au physique, le vivant portrait...

Mon Elisa chérie,

La passion dont je brûle pour vous ne peut plus s'accommoder des détresses où je meurs. Dites un mot et je suis ravi d'extase; taisez-vous et je comprends mon destin. Demain, par notre truchement habituel, que votre main chérie me fasse porter quelque espoir. Autrement, cruelle, c'est à jamais que j'abandonnerai ces lieux, ce monde même, où le souvenir de tant de joies se transmuera pour moi en une douleur éternelle. Mourir est préférable.

Passionnément, follement,

XAVIER D'ANDERVILLE

...Je tremblais tellement que le feuillet m'échappa des mains! Le mystère qui venait de se dévoiler devant moi me parut le plus affreux dont j'eus jamais connaissance et je reconstituai
(Suite à la page 40)



"VOUS VOYEZ COMME C'EST FACILE
D'ÊTRE HEUREUX !"

LISON

par

EUGENE DREVETON



BIEN, monsieur Lucien, vous n'êtes pas encore décidé?... Vous ne trouverez pourtant jamais mieux qu'au "Monde Chic".

Et, pour l'en convaincre, Elise Berrin, la petite modiste de la rue Neuve, à Rochepic, éclatait de ce rire frais et cristallin qui ne laissait pas de jeter le trouble dans le cœur de celui dont elle désirait si ardemment devenir la femme.

Il souriait, lui aussi, mais avec un léger soupir. Quel malheur que Lison, comme on l'appelait, ne pût lui apporter la dot qu'il ambitionnait! Simple employé, caressant l'espoir de prendre un jour la succession de son patron, ne serait-ce pas la pire folie d'épouser cette charmante créature blonde et rose, vive, enjouée, fraîche comme le printemps, courbée toute la journée sur les chapeaux qui semblaient prendre, sous ses doigts de fée, des allures pimpantes, comme s'ils participaient de l'inaltérable bonne humeur de celle qui, en se jouant, leur imprimait un cachet véritable de grâce et d'élégance?

Pour les jeunes ouvrières qui formaient la clientèle principale du *Monde Chic*, il n'y avait qu'Elise Berrin pour vous coiffer avec goût, vous indiquer tout de suite le chapeau qui vous seyait le mieux. Quand elle avait dit d'un ton assuré: "Mademoiselle, celui-ci vous va à ravir", il n'y avait qu'à s'incliner.

— Oh! cette Lison, répétaient les voisines, ça rit, ça chante du matin au soir sans perdre une minute. Celui qui l'épousera ne sera pas à plaindre. Elle peut, d'ailleurs, choisir à son gré.

Certes, oui, Lison, qui vivait fort sagement avec sa mère, n'avait que l'embarras du choix. Que voulez-vous? Elle avait donné son cœur à ce garçon qui, avec sa taille bien prise et sa petite moustache brune, lui plaisait

plus que tout autre, bien qu'il n'eût pas l'air d'apprécier l'incalculable valeur du trésor qu'elle lui offrait si gentiment.

Elle aurait pu s'attrister de cette indifférence plus apparente que réelle; mais, si elle en éprouvait quelque dépit, son heureuse nature la défendait contre le découragement. Et quand Lucien Aubert passait sur l'étroit trottoir, elle s'empressait d'accourir sur le seuil de sa porte et, sûre que sa réputation la mettait au-dessus de tous les commérages, de l'interpeller avec son habituelle gaité et un léger accent d'ironie:

— Comment! vous ne me donnez pas aujourd'hui la réponse que j'attends depuis si longtemps. Savez-vous que je serais en droit de me fâcher. Il n'y a que moi cependant capable d'assurer entièrement votre bonheur, car je

ne suis pas seulement la reine du *Monde Chic*, mais aussi une vraie femme d'intérieur. Le dimanche, je vous préparerai de ces bons petits plats sucrés qui font venir l'eau à la bouche. Vous ne vous ennuierez pas une minute en ma compagnie. Le paradis sur terre... Alors, à quoi bon me faire languir? J'en connais qui se mettraient à mes genoux si je leur tenais ce langage!

Comme toujours, Lucien Aubert accueillait par une plaisanterie ces avances qui chatouillaient sa fatuité et auxquelles il eût répondu, depuis des mois, s'il n'avait eu l'esprit hanté par ses rêves de fortune. Non, ce n'était pas avec les yeux rieurs et la gentille frimousse de Lison qu'il pourrait se procurer l'auto dont il avait de plus en plus envie!

Voilà pourquoi il évitait maintenant de passer, dans la journée, devant le magasin de modes; mais, la nuit venue, il n'aurait pas manqué de venir jeter un coup d'œil furtif dans l'intérieur pour le plaisir d'apercevoir, à travers la vitrine, le profil penché de Lison et la masse ébouriffée de sa chevelure blonde noyée dans la clarté vive de la lampe électrique. Parfois, comme si un secret instinct l'eût avertie, elle relevait brusquement la tête, et il s'éloignait en toute hâte, car, pour rien au monde il n'aurait voulu être surpris en flagrant délit d'admiration.

Lison ne commença à s'inquiéter que le jour où elle apprit avec un serrement de cœur, que Lucien, malgré sa modeste situation, venait de solliciter la main d'une jeune fille dont le père

(Suite à la page 40)





LE CAHIER

par

G. C. GLUCK



"ALORS, C'EST VOTRE
DERNIER MOT?"



LORS, c'est votre dernier mot?

— Oui, répliqua d'un ton ferme M. Gardin.

— Oui, répondit plus doucement Mme Gardin.

André, une lueur d'espoir dans les yeux, se tourna vers sa mère, suppliant. Mais celle-ci arrêta sa prière:

— Non! n'insiste pas. Notre parti est pris. Ton père et moi, nous avons bien posé notre décision et nous ne nous faisons guère d'illusions sur ses conséquences. Tu ne cèderas pas!

— Certes!

— Tu t'en iras donc! Mais quel que chagrin que nous inflige cette rupture, sache que nous préférons la subir que nous rendre complices d'une infamie. Car ce serait une infamie que ce mariage!

— Il se fera pourtant.

— Pas tout de suite. Tu ne seras majeur que dans huit mois.

— Le jour même de ma majorité, je ferai les sommations...

— Soit! Alors, tu n'existeras plus pour nous. Jamais, tu ne nous reverras.

— Eh bien!... Je m'en vais tout de suite!

— Va!

André eut une seconde d'hésitation, puis il se dirigea vers la porte.

— Adieu! dit-il. Et il sortit.

...Rentré dans sa chambre, il se mit à préparer sa valise avec une hâte fébrile. Il ne voulait pas réfléchir. Il s'efforçait de ne pas penser... Cependant, tout en choisissant les effets qu'il allait emporter, malgré lui, il songeait: "Ce qu'ils viennent de me dire, tous les parents soucieux du bonheur de leur fils me l'auraient dit. D'odieuses lettres anonymes, de misérables racontars les ont persuadés que celle que je veux épouser n'est pas digne de moi. Il est

naturel qu'ils contrecarrent mes projets! Pourtant, j'ai le droit de leur reprocher le crédit qu'ils accordent à d'infâmes ragots..."

"Des ragots?... Non! C'est une enquête qui nous a convaincus!"

Cette réplique de Mme Gardin lui revint en mémoire... Quoiqu'il s'en défendit, l'opposition de ses parents l'impressionnait. La résistance de sa mère surtout le frappait. Non! ce n'était pas un simple caprice qui la dressait contre lui, c'était une résolution longuement méditée...

Mais était-ce de sa faute, si M. et Mme Gardin ajoutaient foi à des histoires ridicules?

Il se rendait à soi-même cette justice qu'il avait été jusqu'à ce jour un fils aimant et respectueux. Mais il estimait qu'il n'était plus d'âge à se courber sous des ordres. Il avait à présent le droit d'orienter son existence à sa

guise! Tant pis, si sa façon de voir n'était pas celle des siens!

...Maintenant sa valise était prête. Il avait en poche quelque argent. Il n'avait plus qu'à partir... Cependant, il s'attardait... Un attendrissement le gagnait... Dans cette demeure, toute sa vie s'était écoulée... Ce jardin, qui s'étendait sous ses fenêtres, lui rappelait les jeux turbulents de son enfance. Ah! ces années de bonheur insouciant dont on ne connaît le prix que lorsqu'elles sont passées!... Ce petit bureau, cette bibliothèque lui remettaient en mémoire les soucis de l'adolescence, les études, la préparation du baccalauréat... Et il revoyait sa mère venant, un pli d'inquiétude au front, lui dire, quand il travaillait le soir: "Je t'en prie, mon enfant, ne veille pas ainsi."

André sentait bien que, lorsqu'il aurait quitté, en fils rebelle, ces lieux, tout pleins de souvenirs, seul un événement grave pourrait l'y ramener. Brusquement il songea que la santé de M. Gardin était très ébranlée, et soudain il se vit appelé au chevet de son père mourant... Il frissonna...

Mais, devant ses yeux, une radieuse vision passa. La gracieuse silhouette de la femme aimée s'évoqua, et il reçut le choc du regard magnétique qui l'avait ensorcelé... Il retrouva toute son énergie: "Allons! Allons! murmura-t-il, me voici, une fois de plus, victime de mon imagination. Je suis stupide!"

Résolu, il empoigna sa valise et se dirigea vers la porte. Il allait la franchir, quand il se souvint qu'il avait oublié de prendre quelques livres qui lui étaient chers. Il ouvrit la bibliothèque...

(Suite à la page 42)

Finita la Comœdia

Par PIERRE D'Auvergne



ELLE AVAIT MAQUILLÉ
SON PAUVRE VISAGE.

IL AVAIT fait toutes ses études de droit jusqu'à l'agrégation; il devait être un avocat brillant: il s'était fait comédien.

Les deux carrières, d'ailleurs, exigent des dons semblables. Daniel Inaly possédait un gosier d'or, grotte de cristal d'où s'envolaient des mots joyeux ou caressants, narquois, suppliants ou douloureux. Ses débuts, sur une scène des Boulevards avaient été fort applaudis. Une création le fit remarquer du Directeur de l'un de nos premiers théâtres. Comme il aimait à voyager, il demanda à faire partie d'une tournée. A quarante ans, Inaly était en pleine forme et en pleine force. Il n'avait jamais aimé sérieusement. Après l'âge du travail, était venu l'âge de la gloire, avec les échos rosses, les articles élogieux, les caricatures dans les quotidiens, et les conquêtes faciles. Mais Eros veillait.

Il y avait dans la troupe où Inaly tenait une place brillante, une petite actrice de dix-sept ans. C'était une poupée, un rien... Au Conservatoire, un jour, son professeur l'avait appelée "Doll". Elle n'avait pas voulu d'autre nom de guerre. Ses compagnes disaient: "la petite Doll". Sur les programmes, au-dessous de son portrait, on pouvait lire "Yvette Doll".

Elle était jolie, cocasse, espiègle. Elle riait, dansait, sautait. Elle était la joie, la lumière, un grelot, une étincelle, la folie... Elle savait aussi, sur la scène, pleurer et s'évanouir.

Inaly s'éprit violemment de Doll.

— Petite flamme, lui dit-il un jour, je veux que vous brûliez pour moi.

Et il lui passa au doigt une bague de fiançailles.

Doll ouvrit très grandes ses prunelles presque violettes, battit des mains et exécuta une pirouette; ce qui fit tournoyer ses courts cheveux crépelés, d'une végétale couleur de feuilles d'au-

tomne. Elle étincela tout entière comme un joyau, manifestant son allégresse par plus de beauté.

Ce n'était qu'une petite actrice sans importance; mais son cœur était mal léable et sensible. La troupe fêta joyeusement la naissance d'un couple à l'amour.

Une des plus délicieuses joies d'Inaly fut désormais de jouer avec sa jeune femme. Sur la scène, elle était tour à tour sa fiancée, sa fille et son esclave, son ennemie et son amante. Ainsi, en une femme, il en aimait dix, et sa tendresse se colorait à plusieurs prismes. On put les applaudir ensemble dans *L'Ami Fritz*, *les Romanesques*, *le Petit Lord*, *L'Oiseau Bleu*.

La tournée dont ils faisaient partie devait donner une représentation dans un Casino réputé. Inaly, Doll et leurs camarades débarquèrent par un après-midi orageux. Une nappe indigo s'étirait devant le théâtre; des parfums montaient dans l'air et y restaient comme suspendus.

— Viens plonger ta main dans la mer, dit Inaly à sa compagne. Elle

en retirera le coquillage nacré qui nous servira de fétiche.

En vain, essayait-il de l'entraîner pour un de ces enfantillages dont leur vie d'amoureux et d'artistes connaissait le puéril et charmant secret.

— Je suis fatiguée, murmurait Doll.

Le grelot ne s'agitait pas; la lumière était voilée. Elle dit encore:

— Je voudrais dormir.

Cependant, pour la représentation du soir, elle maquilla son mince visage, dénuda à demi son corps fiévreux dans une vaporeuse toilette de bal.

Elle n'avait qu'un petit bout de rôle. Elle babilla, rit, dansa. Toute sa belle vitalité semblait lui être revenue.

Au deuxième acte elle fit une sortie très applaudie. Elle n'avait plus à paraître en scène de la soirée.

— Elle va pouvoir se reposer dans ma loge, pensa Inaly entre deux répliques.

A l'entr'acte il courut dans les coulisses, pour lui donner plus vite ses baisers. O stupeur! Dans la porte de la loge se pressaient la duègne, une figurante, l'habilleuse et le jeune premier. Inaly saisit d'une crainte affreuse les écarta tous. Sur le divan, sa femme était étendue, raide, blanche et déjà froide.

Dieu! était-ce possible.

Il saisit ses mains, toucha ses lèvres, s'agenouilla. On chuchotait derrière lui sur un ton geignard. Bientôt une voix cria:

— En scène.

Un moment sans quitter des yeux la morte, il écouta la voix répéter deux fois puis trois fois l'ordre barbare. Puis il se leva et gagna le plateau, en automate. Dans la salle on trouva que son rire avait quelque chose de féroce. On lui fit une véritable ovation.

A minuit le rideau se baissa.

Alors il put être un pauvre homme plié sous sa douleur.

La comédie était finie.





Une primitive "maison" qui n'a sans doute pas l'apparence luxueuse de nos immenses hôtels modernes mais où l'homme vivait tout aussi bien, sinon mieux.

L'Abri des Hommes

Par L. R.

TOUT ce qui vit sur la terre éprouve, comme le plus pressant de tous, le besoin d'un abri. L'oiseau se construit un nid, les divers animaux ont leurs repaires, terriers, gîtes ou tanières; quelques uns, qui ne sont pourtant que des insectes, se construisent de véritables palais ou plutôt des forteresses; par exemple les ter-

mites d'Australies sont remarquables sous ce rapport.

Ce ne sont pourtant que des fourmis mais leurs constructions défient toutes proportions gardées, les plus vastes ouvrages des hommes. Leurs termitières s'élèvent souvent à plus de six

pieds au dessus du sol; ce sont des massifs de terre durcie, percés de multiples ouvertures et renfermant une infinité de galeries. L'homme se perdrait dans un semblable labyrinthe fait à sa taille et cependant cela n'est pas la partie principale de la construction.

Celle-ci est souterraine; elle s'enfonce à dix, douze pieds et

plus dans le sol sur une largeur de parfois soixante pieds. Il y a là-dedans des dizaines de milliers de galeries et de chambrettes, c'est une sorte de ville fantastique où règne une vie intense. L'homme n'a jamais fait et ne fera sans doute jamais rien de comparable à cela.

Aux premiers âges de l'humanité, l'abri de l'homme se réduisait à fort peu de chose; dans les climats chauds, c'était un simple assemblage de branches; dans les pays où la température devenait rude à certaines saisons, l'homme se creusa de véritables tanières dans le sol à moins qu'il n'eût la chance de pouvoir utiliser quelque caverne naturelle.

Il vivait là dedans comme un véritable animal, dormant sur un amas de feuilles ou d'herbes sèches, obligé souvent de défendre cette rustique demeure contre les bêtes féroces ou encore ses semblables qui voulaient s'en emparer.

De longs siècles s'écoulèrent avant que cette vie misérable pût s'améliorer puis l'homme apprit lentement à fabriquer quelques outils rudimentaires avec lesquels il façonna quelque peu les branches des arbres; il se fit alors des clôtures de pieux; il les recouvrit tant bien que mal d'autres branches et put considérer avec orgueil son ouvrage. Il avait construit la première maison.

Il lui fallait bien du temps encore avant de pouvoir perfectionner cette primitive construction mais il s'ingénia, entre temps, à la fabrication d'outils meilleurs, puis prépara des peaux de bêtes, les assembla et s'en fit des abris qu'il pouvait démonter à volonté et transporter ailleurs au gré de ses caprices.

Il possédait ainsi des tentes qu'il fit plus transportables quand il sut fabriquer des tissus. A ce moment il connaissait l'art d'ériger des maisons déjà solides et il employait à cela les matériaux que le pays lui fournissait.

Dans les contrées où règne un froid rigoureux, il les fit de glace et de neige comme encore aujourd'hui les Esquimaux; dans d'autres il y employa le bois, la pierre ou même simplement la terre qu'il comprimait ou façonnait en briques séchées au soleil.

Le souci du confortable vint ainsi progressivement à l'homme: la maison ne fut plus pour lui simplement un endroit de repos et de protection mais aussi un lieu d'agrément.

L'Ecriture ne nous fournit que peu de renseignements sur les maisons des Hébreux; nous savons seulement qu'elles étaient construites de pierres appareillées ajustées avec beaucoup de soin. ce qui caractérise un peuple stable, attaché à la propriété et vivant sous des lois qui la lui garantissaient.

Il en est autrement dans la partie de l'Orient où l'Islamisme était assujéti au despotisme. Nul n'y étant sûr du lendemain et la propriété n'étant pas garan-

tie comme permanence, on y construisait surtout des maisons de bois peu compliquées et peu perfectionnées.

Nous n'avons autant dire point de renseignements sur la distribution intérieure de la maison chez les Hébreux mais il est fort probable qu'il n'y avait point de séparations chez les Grecs où les femmes vivaient quelque peu à l'écart des hommes et surtout chez les Orientaux où les femmes étaient absolument séquestrées.

Les anciens documents nous donnent davantage de détails en ce qui concerne les mœurs des Grecs; nous savons que leurs maisons se composaient de deux parties entièrement distinctes. L'une était reculée, elle s'appelait le "gynécée", c'était le domaine réservé aux femmes et nul étranger ne pouvait y pénétrer.

L'autre partie, qui était à l'avant, était occupée par les hommes. C'était là que se faisaient les festins auxquels les femmes n'assistaient jamais.

Les maisons des Grecs, probablement comme celles des Hébreux, étaient petites et n'avaient que fort peu d'ouvertures à l'extérieur. Cette disposition avait pour but, soit de mettre les habitants à l'abri des bruits du dehors, soit de les préserver de la curiosité indiscrete des voisins.

Il n'y avait pas de salle de bains dans ces maisons; les bains étaient en plein air, sous des ombrages, ainsi que le prouve l'histoire de Suzanne; ils étaient même souvent très peu abrités et se trouvaient exposés en plein à la vue des terrasses. C'est ainsi que David aperçut Bethsabée.

Ces terrasses, construites primitivement en madriers, furent par la suite recouvertes de tuiles ou de dalles et formaient le toit des maisons. C'est là qu'on allait respirer l'air frais du matin et du soir; quelquefois on y prenait le repas et elles servaient encore dans l'occasion de tribunes d'où l'on pouvait aisément haranguer le peuple.

D'autres mœurs introduisirent d'autres conditions dans la distribution des maisons des Romains. Quoique la vie de la femme fût moins retirée que chez les Grecs, les architectes romains, avaient cependant emprunté à ceux-ci la mode de leur "gynécée" mais les femmes se tenaient à travailler dans l'"atrium" où l'épouse s'occupait à filer et à tisser la laine à la vue des gens qui venaient chez son mari.

Les Romains avaient l'habitude d'exposer l'image de leurs ancêtres et ils attachaient beaucoup d'importance à cette coutume. Ils éprouvèrent donc le besoin d'avoir un lieu spécial qui fût consacré à cette destination et ils inventèrent le "tablinum": on y entraient en venant de l'atrium et ceux qui avaient affaire au maître de la maison devaient nécessairement passer par là.

Il y avait encore le "vestibulum" où les visiteurs atten-

daient le moment d'être reçus; c'est l'origine du vestibule de nos maisons actuelles.

En plus de toutes ces pièces nécessaires aux usages de la vie, les maisons des Romains en renfermaient d'autres encore; on ne se baignait pas en plein air et il y avait donc des salles de bain, puis des salles pour les exercices, pour la conversation, etc.

La maison d'un riche romain pouvait certainement rivaliser de confort avec ce qui se fait de mieux aujourd'hui; le système de distribution intérieure était fort compliqué mais très pratique; tout y était prévu et installé pour les commodités de la vie; les ruines d'Herculanum et de Pompeï le prouvent bien car on a retrouvé des pièces presque intactes et dont la décoration intérieure était d'une grande richesse et d'une grande beauté.

A peu près toutes les maisons des Romains formaient terrasse; les toits étaient plats, comme d'ailleurs les nôtres mais ils s'en servaient pour d'autres usages que nous et il va sans dire qu'ils ne les encombraient pas avec une forêt de fils électriques. Les bons vieux romains ne pensaient guère encore à l'électricité et à tous ses usages; ajoutons qu'ils ne s'en portaient pas plus mal pour cela.

Il ne faut pas confondre la terrasse proprement dite, qui était la couverture ordinaire de la maison de l'Orient, de la Grèce et de l'Italie, avec le "solarium" qui semble n'avoir existé qu'en Italie seulement.

Ce "solarium" était une plateforme couronnant une partie plus élevée que le reste des constructions; souvent c'était le faite d'une tour et, sur ce plan élevé, les voluptueux Romains établissaient des parterres, des volières, parfois jusqu'à des bassins où il y avait des poissons rares.

Ils se servaient volontiers de cet endroit comme de salle à manger, surtout lorsque le pays environnant offrait des points de vue pittoresques.

Enfin, une des dépendances caractéristiques de la maison romaine, exigée apparemment par l'immense quantité des esclaves, était l'"ergastulum". C'était un lieu voûté et souterrain qui servait de prison, de bain aux esclaves que l'on voulait punir.

Il pouvait contenir de dix à quinze individus et, dans les maisons importantes, il y avait plusieurs de ces sortes de prisons.

Les maisons de Syracuse, d'Athènes, de Pompeï, ne paraissent pas voir eu plus d'un ou deux étages au dessus des pièces du rez-de-chaussée; à Rome il n'en était pas ainsi; les maisons s'élevèrent tellement que plusieurs édits des empereurs intervinrent pour mettre un terme à cet abus menaçant pour la sécurité publique.

Auguste limita la hauteur des maisons à soixante-dix pieds et Trajan la réduisit à soixante.

Les maisons à plusieurs étages réunissaient, comme les nôtres, plusieurs familles. Les maisons

d'Athènes, non plus que celles de Rome n'étaient point alignées; les rues formaient donc un véritable dédale comme la chose existe encore dans quelques anciennes parties de villes européennes.

Néron, qui était un artiste en son genre, bien "qu'un peu" sanguinaire, trouva la chose de mauvais goût et il résolut de modifier cette apparence. Comme il eût été fort long de démolir pour reconstruire ensuite et que, de plus, nombre de propriétaires de maisons eussent sans doute fait des difficultés, il trouva un moyen aussi expéditif qu'énergique. Il mit tout bonnement le feu aux quatre coins de la ville.

Sur quarante-deux quartiers dont se composait la ville de Rome, trente-six brûlèrent. Ce fut assurément un beau feu d'artifice et Néron, satisfait, ordonna la reconstruction d'après ses plans.

On traça des rues larges puis on aligna les maisons. Mieux que cela encore, Néron voulut que les maisons fussent isolées les unes des autres et que chacune eût un portique sur la rue.

De cette situation isolée, elles prirent la dénomination "d'insulae" (îles) qui servait à désigner une maison habitée par plusieurs familles, tandis qu'on appelait "domus privata" (maison privée), celle qui était habitée par une seule famille.

La civilisation, les mœurs du Moyen Age donnèrent un autre caractère aux maisons et il faut remarquer qu'elles étaient presque toujours de petites dimensions. Il existe encore dans plusieurs villes de France et d'Allemagne une grande quantité de maisons remontant évidemment aux douzième, treizième et quatorzième siècles; elles furent bâties par des grands et puissants personnages mais un bourgeois un peu aisé de nos jours ne pourrait ni s'y retourner ni y respirer.

Cela se comprend assez des maisons de la haute noblesse qui vivaient ordinairement dans ses châteaux et ne considèrent ces logis comme on les appelait, que simplement comme des sortes de pied-à-terre.

Les maisons des bourgeois, quoique destinées à satisfaire à des besoins permanents et en apparence plus étendus, puisqu'il s'agissait de loger des ouvriers et des marchandises, étaient cependant peu spacieuses elles aussi.

Toutefois, l'apparence de ces maisons n'avaient pas sous le rapport de la grandeur, elles la regagnaient sous celui de la décoration. Bien qu'elles fussent construites seulement de bois et de briques, elles devinrent de véritables bijoux de sculpture et d'agencement pittoresque.

Le logis du baron et du prince prennent à leur tour plus d'extensions parce que la noblesse prend goût à prolonger son séjour dans les villes et la maison devient l'hôtel. Celui-ci se distingue de la maison bourgeoise,

extérieurement par ses tourelles et sa barrière, intérieurement par sa cour et son oratoire.

Ordinairement, à cette époque, le type de la maison bourgeoise est le pignon aigu protégé par le toit en auvent; sa façade est étroite et offre rarement plus de deux fenêtres de front. Dans les provinces flamandes, ce pignon se découpe en degrés. Là, les corporations industrielles si puissantes ont aussi leurs maisons dont les larges façades semblent jeter un défi aux maisons des nobles, de même que leurs splendides Hôtels de ville en adressent un au château ducal ou royal.

Il serait impossible de résumer les manières variées dont les architectes de l'époque comprenaient les dispositions intérieures de ces maisons d'usages si différents, si dissemblables, variétés qui n'ont fait que s'accroître avec le temps.

Signalons seulement quelques points communs, tels que les escaliers en vis, la salle où se trouvaient à la fois la grande cheminée à manteau, décorée selon le goût ou la richesse du propriétaire, la table à demeure avec ses bancs adossés, car la salle servait en même temps pour les repas et pour les réunions; le desoir sur lequel éclatait la vaisselle d'argent ou d'étain poli.

Les planchers étaient faits de bois ou de briques vernissées; les plafonds laissaient apparaître leurs solives et l'architecte savait en faire un objet de décoration; même dans les maisons royales on les peignait de couleurs vives et on y attachait des fleurons d'étain.

La chambre à coucher était une sorte de sanctuaire où ne pénétraient que les maîtres de la maison et ceux qu'ils invitaient par amitié ou par hospitalité à partager leur lit. car c'était alors un usage et ces lits étaient quelquefois assez vastes pour contenir huit ou dix personnes.

Nous ne suivrons pas les transformations que la maison a subies depuis cet état enore modestes jusqu'à nos jours où les hôtels sont devenus des palais et où les maisons rivalisent avec les hôtels.

Constatons seulement que, par un singulier revirement, les hôtels à leur tour ont tendu à se faire maisons. Les immenses édifices deviennent de plus en plus d'usage courant; à Montréal nous avons l'air de suivre sous ce rapport l'exemple de New-York et nous pouvons prévoir le jour où les hauts gratte-ciel transformeront nos rues déjà si étroites en véritables boyaux où ne pénétrera jamais le soleil.

Arrivées à ce point, des maisons deviennent des ruches ou même des fourmilières; ce sont de vrais bagnes où s'agit une multitude de condamnés aux travaux forcés, non par un tribunal mais par les nécessités de la vie, ce qui ne vaut guère mieux en définitive.

FEUILLETON DU "SAMEDI"

L'HERITAGE DE PREMOL

Par JEAN DE BARASC

No 11

(Suite)

RESUME DES CHAPITRES PRECEDENTS

PREMIERE PARTIE

XXV

Mais rentrés dans le Cabinet silencieux où ils devaient prononcer leur verdict, les six officiers et le sous-officier qui composait le Conseil de guerre, rejetèrent comme une faiblesse contraire à l'impartialité de la justice, l'émotion que l'éloquence de Me Hermange avait fait passer dans leur cœur.

Les faits seuls restèrent aux yeux de leur conscience, indubitables et patents. Ils écrasaient tous l'accusé.

Pour lui, il n'avait que des mots, des suppositions, d'in vraisemblables affirmations de témoins intéressés.

Le colonel président posa donc successivement les questions de culpabilité, d'abord de vol, puis sur l'assassinat, en commençant, selon la loi, par l'adjudant et en continuant par le plus jeune officier.

Six voix votèrent oui.

Une seule déclara Nivolet non coupable: c'était celle du capitaine que nous avons vu interroger si curieusement les témoins de l'accusé.

Le résultat était acquis: Claude était condamné. Rien ne pouvait plus le modifier.

— Vous le croyez innocent ? demanda son voisin au capitaine.

— Non, mais je doute... J'aurais voulu que l'enquête fût reprise à fond, depuis la mort de ce marquis de Premol, au château de la Mare-aux-Bois. Puisque cela est impossible, je m'abs tiens...

Si deux autres membres du Conseil seulement avaient eu ce scrupule, le sergent Nivolet eut été acquitté, le Code de justice militaire exigeant un minimum de cinq voix sur sept pour la condamnation.

Mais tous ses camarades le regardèrent en souriant.

Le marquis de Premol a été dépossédé de son héritage à la mort de sa mère.

Le marquis s'est marié en Angleterre sans le consentement de ses beaux-parents et il vient réclamer l'héritage qui lui revient de droit.

Camille Blaisois reçoit très bien le jeune marquis et le garde à coucher au château.

Durant la nuit Camille Blaisois fait prendre un cordial au marquis. Celui-ci, quelques instants plus tard se sent mourir. Il a été empoisonné.

Sa veuve veut réclamer le corps de son mari mais Blaisois la chasse du château. Pendant la cérémonie des funérailles elle met au monde un fils qui est baptisé sous le nom de Robert et considéré comme étant de père inconnu.

Madame la marquise de Premol sous son nom de fille Anne Bochet, reste avec un vieux serviteur du château de Premol.

Ce vieux serviteur est convaincu que Camille Blaisois a assassiné le jeune marquis de Premol pour s'emparer de son héritage.

Camille Blaisois fait enlever le petit Robert afin que la femme du marquis de Premol ne puisse jamais faire valoir ses droits à la succession de son mari.

Mais l'enfant est repris et remis entre les mains de sa mère.

Le fils du vieux Nivolet, l'ancien serviteur de Blaisois est accusé d'un meurtre commis par Blaisois, et condamné à la prison.

— Mon pauvre ami, dit le colonel, votre sensibilité vous a fait croire à toutes les histoires de ces témoins extraordinaires... Quand vous aurez siégé plus longtemps au Conseil de guerre, vous vous apitoyerez moins facilement sur le sort de toutes ces canailles !

— Dieu veuille, mon colonel, que vous n'ayez pas condamné un innocent !...

Personne ne répliqua.

En conscience, tous ces juges indépendants et bons avaient estimé Nivolet coupable. Sa condamnation leur paraissait un acte de suprême justice.

C'était d'ailleurs l'avis de la foule qui avait assisté au débat.

Quand, le Conseil étant rentré en séance, tous les officiers, debout et immobiles, le président donna lecture du verdict, des applaudissements éclatèrent dans la salle.

Le sergent Nivolet, auquel le Conseil de guerre avait accordé les circonstances atténuantes, était condamné à dix ans de réclusion.

Vincent Nivolet n'entendit pas la fin de l'atroce lecture. Quand le président prononça le fatal passage: «... à la majorité de six voix contre une, oui, l'accusé est coupable», le vieillard se dressa brusquement avec un cri rauque, et, battant l'air de ses deux mains, il tomba le front contre terre.

Heureusement Claude n'était pas là. A la clôture des débats, il avait été emmené hors de la salle d'audience.

Anne Bochet, aidée des infirmiers de la clinique Thornicrof, qui avaient témoigné, se précipita pour relever le pauvre vieux. Il était blanc comme un linge...

— Mon Dieu, murmura Anne Bochet, ne donnez pas encore ce coup à Aurélie !

On emporta le vieillard... Sa fille et Marcelle étaient à la porte. Elles comprirent soudain ce qui venait de se passer.

Un double cri déchirant sortit de leur poitrine, et autour du groupe formé par les trois femmes et le père frappé si cruellement, la foule qui venait d'applaudir au châtimement de celui qu'elle croyait justement condamné, s'écarta avec respect et compassion.

Quand Vincent rouvrit les yeux, il regarda autour de lui d'un air égaré...

— Père ! Père ! s'écria Aurélie en l'embrassant. Courage ! Le bon Dieu nous soutiendra.

Mais le vieux jardinier semblait ne pas comprendre.

— Allons, murmura-t-il, allons voir les rosiers... Vous n'avez pas vu mes nouvelles roses ! Il y en a de magnifiques... Viens, Aurélie.

Les trois jeunes femmes se regardèrent dans une émotion indécidable.

— Cela vaut mieux, dit Anne, en serrant désespérément la main de la pauvre Aurélie... Il souffrira moins !

Aurélie supplia de son regard douloureux la veuve de Jean de Premol.

— Oui, madame !... répondit-elle comme dans un souffle.

Marcelle pleurait silencieusement...

— Allons voir les roses, répéta Vincent...

Et le groupe lamentable sortit du Conseil de guerre, suivant l'inconscient désir du pauvre insensé.

La lutte était finie.

Ce dernier acte du drame sanglant commencé par l'empoisonnement du marquis de Premol était le triomphe définitif de Camille Blaisois.

Désormais, Anne Bochet et ses protecteurs improvisés ne gêneraient plus le succès de l'heureux bandit.

Il avait tremblé quelques heures pendant que siégeait le Conseil de guerre qui jugeait Nivolet. Maintenant il était délivré de toute son inquiétude.

Thornicrof ne le harcelerait plus de ses infernales demandes d'argent... La route de l'avenir s'offrait aux Blaisois splendide et pavée d'or.

Tout au fond de l'âme du misérable Camille, un petit point noir obscurcissait pourtant la clarté de sa joie triomphante: c'était le souvenir des papiers dont Jean de Premol était le porteur et qu'il n'avait jamais pu retrouver.

Ceux qu'il avait brûlés et qu'il avait enlevés de la poche sanglante de Claude Nivolet, c'étaient les actes enlevés à Londres par Thornicrof...

Mais les autres, qu'étaient-ils devenus ?

Puisque Thornicrof ne les avait pas joints à ceux de Londres, c'était donc qu'il ne les avait pas pris, comme Camille Blaisois l'avait cru un instant. Il fallait donc qu'ils fussent restés ensevelis dans quelque introuvable cachette à la Mare-aux-Bois...

L'avenir dira s'ils devaient y rester toujours...

DEUXIEME PARTIE

LA CACHETTE DE LA MARE-AUX-BOIS

I

Au 5e étage de la maison qui porte le numéro 3 de la rue des Trois-Rois habitait, il y a peu d'années un bien singulier personnage, figure d'ailleurs aussi sympathique qu'originale et dont de nombreux habitants de Marseille et de la Côte d'Azur conservent certainement le souvenir.

Cheveux et barbe gris en broussaille, le teint hâlé, l'oeil rêveur et luisant d'intelligence, toujours coiffé à la diable d'un chapeau mou, à larges bords, d'une couleur usée par le temps, généralement vêtu d'effets trop larges et trop grands, car il était petit et mince et n'avait ni le moyen ni le souci de faire remettre à sa mesure les vêtements qu'on lui donnait, d'ailleurs toujours souriant le « père Vatel » n'était guère connu du public que par la petite voiture qu'il promenait à travers les foires, mais cela suffisait à sa popularité, au moins auprès des enfants.

Sur cette voiture, humble et simple charrette à bras, il avait monté un grand édifice en miniature, dont un côté, ouvert, laissait voir l'intérieur. Chaque compartiment de cette construction renfermait un ou plusieurs ouvriers de métiers différents jolies poupées patiemment sculptées et articulées dans les attitudes les plus diverses.

Un étage montrait des menuisiers et des tapissiers, une chambre présentait des cordonniers, une autre un aiguiseur. Ici c'étaient des potiers, là des tisseurs, ailleurs une paysanne battait son beurre dans une baratte; à la cave, des bouteilles qu'ils emplissaient devant des tonneaux.

Tous ces personnages reliés entre eux par des fils à peine visibles, pouvaient être actionnés tout à la fois par le simple mouvement d'une manivelle que tournait le père Vatel.

Pour les foulures et contusions.—Il n'y a rien de meilleur pour les foulures et contusions que l'Huile Electrique du Dr Thomas. Elle diminue la faiblesse musculaire qui est la conséquence d'une foulure, soulage l'inflammation et enlève la douleur. Elle ôte la douleur d'une contusion en combattant l'inflammation. Un essai convaincra quiconque doute de son pouvoir.

Quand un groupe de curieux suffisant se pressait devant sa voiture, le bon vieux faisait la quête... Donnait qui voulait; il recueillait trois ou quatre sous... Le père Vatel ne faisait pas le difficile: ceux qui ne payaient pas pouvaient regarder comme ceux qui payaient.

Alors, il tournait sa manivelle et mettait en branle sa vingtaine de petits ouvriers... Il fallait entendre les cris de joie des enfants devant les merveilleuses marionnettes.

L'admiration était si vive que tous les bras se tendaient vers elles et cherchaient à les saisir, au risque de briser leur fragile mécanisme.

Mais quelqu'un veillait sur les délicates marionnettes pour les préserver des caresses trop expansives des jeunes admirateurs; c'était une jolie fille de 17 ans à peine, ravissante blonde aux grands yeux couleur de ciel, que l'on voyait toujours avec le père Vatel et qu'il appelait Jeanne.

Tout doucement, avec un sourire, elle arrêta les mains trop audacieuses, cependant que le pauvre vieux regardait avec une joie naïve le plaisir briller dans tous ces regards d'enfants.

Pour les amuser, il aurait tourné pendant des heures son admirable manivelle. Combien de fois avait-il mis en mouvement tout son monde de petits ouvriers pour un seul gamin qui n'avait même pas un sou à donner !

Ce bonhomme avait passé sa vie à rêver d'inventions extraordinaires. Bachelier ès-science, ancien candidat malheureux à l'Ecole Polytechnique, il n'avait jamais cessé de croire à son étoile, malgré tous les échecs successifs de toutes ses découvertes et les pertes qu'elles lui avaient occasionnées.

A ce triste métier, il avait, en effet, dilapidé, assez rapidement la petite fortune que lui avait laissée son père, puis la dot de sa femme... Il avait dû se faire ouvrier pour vivre. Dans la teinture où il était employé, sa passion de recherches ne pouvait l'abandonner; un heureux hasard l'avait mis sur la voie d'une précieuse modification aux procédés en usage jusqu'alors. Avec sa franchise coutumière et sa bonne foi incapable de soupçonner autrui, il avait aussitôt fait part de sa découverte à son patron. M. Toulouse.

Celui-ci n'était pas, malheureusement, de l'étoffe de ces industriels généreux qui considéraient comme une mauvaise ac-

tion le fait de profiter de l'invention d'un de leurs ouvriers sans que ce pauvre diable fût le premier à en recueillir le bénéfice.

Au contraire, M. Toulouse ne connaissait que l'arithmétique, et son honnêteté se trouvait satisfaite pourvu que les contrats passés avec ses employés fussent exécutés à la lettre.

Ayant donc été frappé des avantages qu'offrait la découverte de son ouvrier, il en étudia avec soin les possibilités de réalisation et le calcul lui ayant démontré que l'application du nouveau procédé de teinture assurerait une économie de vingt pour cent sur ceux employés dans son usine, il n'avait pas hésité à acheter son invention à Vatel.

Il lui offrit généreusement cinq cents francs.

Pour une découverte qui devait augmenter de deux cent mille francs le chiffre de ses bénéfices annuels, ce n'était pas cher. Mais le pauvre Vatel se trouvait, comme toujours, dans une situation pécuniairement critique. Il devait plusieurs termes de son loyer; le boulanger menaçait de ne plus lui faire crédit; il accepta l'offre dérisoire.

L'ignoble Toulouse se croyait, d'ailleurs, tellement quitte envers l'inventeur que quelques années plus tard, il n'hésita pas à le renvoyer sous le plus insignifiant prétexte.

Heureusement, pour l'honneur de l'humanité, les forbans de cette espèce sont rares, et dans le monde industriel et commercial français, ils rencontrent plus d'un accueil méprisant.

A Marseille, ville d'antique négoce, où les traditions de probité se transmettent depuis des siècles, de génération en génération, nombreuses étaient les portes qui ne s'ouvraient pas devant les richissimes teinturiers.

Beaucoup de vieilles familles, dont la fortune, modeste ou considérable, s'était lentement et honnêtement acquise, refusaient les invitations tapageuses de M. et Mme Toulouse.

Dans leurs salons étincelants de l'avenue du Prado ne fréquentait guère que cette société cosmopolite que nous avons vue, jadis, se presser aux fêtes de la Mare-aux-Bois.

A ce monde tourbillonnant et perpétuellement changeant, se mélaient les gens pour lesquels l'argent tient lieu d'honneur, qui pardonnent tout hormis la pauvreté, altérés de plaisirs, de jouissances et de luxe, pour qui les vieux mots de devoir et de vertu n'ont plus de sens et qui

ne demandent à la vie que d'être pour eux une fête perpétuelle, sans souci des pauvres importants, dont la vue les choque et dont la seule pensée leur est odieuse.

Nos lecteurs ne s'étonneront pas d'apprendre que M. Camille Blaisois, sénateur d'Aube-et-Marne, gros personnage parlementaire, et toujours banquier puissant à Marseille, ainsi que sa femme, l'énorme Noémie Lachmann, dont l'obésité faisait penser au gracieux animal connu sous le nom d'hippopotame, constituaient l'habituel ornement des salons de M. et Mme Toulouse.

Ces derniers avaient un fils à peu près du même âge que celui des Blaisois. Les deux jeunes gens fréquentaient assidument un certain nombre d'autres élégants viveurs, dont nous aurons bientôt l'occasion de faire connaissance.

L'appartement, si l'on peut appeler ainsi le taudis habité par le père Vatel, où le vieil original cherchait toujours l'invention qui lui donnerait la fortune, se composait de deux pièces; une cuisine, dont le petit fourneau servait autant aux expériences de chimie qu'à la cuisson des aliments, présentant une alcove où couchait la jeune fille, et la chambre du vieillard.

On ne circulait dans celle-ci que difficilement. Il y fallait enjamber des appareils de toutes formes, électriques, optiques, acoustiques, réalisés par le père Vatel, à force d'économie et à force d'adresse manuelle, mais dont le principal défaut était de n'avoir aucune utilité.

Les murs disparaissaient sous des épures effrayantes, où les formules algébriques se mélaient aux dessins géométriques; les tables étaient encombrées de papiers, de compas, d'instruments de mesure de toutes sortes, et dans un désordre où seul, le maître de céans était capable de se reconnaître...

Jeanne avait, d'ailleurs, pour instruction formelle de ne jamais rien toucher dans cet atelier, et elle était trop obéissante pour contrarier le bonhomme.

Elle n'y pénétrait guère que le soir, lorsque dix heures sonnaient et que le pauvre inventeur était encore penché sur ses calculs, acharné à découvrir la solution du problème qui le hantait momentanément; moteur d'aéroplane, stabilisateur, bateau sans roules, explosif foudroyant, ou l'un quelconque des mille projets que son cerveau caressait sans cesse. Alors, la gentille

enfant s'approchait de lui, se penchait sur son épaule, l'embrassait, et lui murmurait à l'oreille :

— Grand-père, il est tard ! Il faut vous coucher...

— Encore un moment, fillette... Encore un moment...

C'était la réponse accoutumée. Mais la jeune fille insistait doucement. Alors, le vieillard cédait et abandonnait, pour quelques heures, ses utopiques recherches, non complètement, toutefois, car ses rêves d'invention le poursuivaient souvent à travers son sommeil.

Que de fois Jeanne l'avait entendu parler tout haut, durant la nuit, criant avec force des mots de triomphe !... Succès enivrants que le jour confondait, et qui laissaient le pauvre vieux plus triste et plus fatigué...

Jeanne était toute la famille du père Vatel. La vie avait traité durement le brave homme. Veuf à trente-cinq ans, il avait élevé avec amour l'unique enfant que sa femme lui avait laissée.

Il avait cru lui donner le bonheur en la mariant à un excellent garçon, surveillant au lycée de la Belle-de-Mai, nommé Escargel ; mais le bonheur de la jeune femme avait été court : elle était morte en donnant le jour à la petite Jeanne.

Escargel, cœur épris et d'une sensibilité extrême, n'avait survécu que quelques années à sa femme.

Ainsi, à cinquante ans passés, le père Vatel se trouva de nouveau avec la charge d'une petite-fille à élever. Il s'était acquitté de sa tâche du mieux qu'il avait pu.

A ce moment, il avait déjà été jeté sur le pavé par le forban qui lui avait volé son procédé de teinture, et avait conçu le plan de sa petite maison de marionnettes travailleuses...

Au travail nuit et jour, il avait réalisé rapidement ce chef-d'œuvre de mécanique manuelle.

Le jour où il l'acheva, son âme chanta un « Te Deum » de grâces. Il se croyait assuré d'un immense succès.

Hélas ! il lui fallut vite rabattre beaucoup de ses espérances... La foule accourait, regardait, mais payait peu. Néanmoins, les jours de foire les sous tombaient assez nombreux dans sa sèbile pour compenser la disette des jours ordinaires, et le doux vieillard s'était accommodé de cette pauvreté qui le laissait du moins indépendant.

A partir de ce moment, sa petite-fille n'avait pas connu d'au-

tre distraction que d'accompagner la voiture des marionnettes, chaque après-midi. Le reste de la journée, elle le passait auprès de son grand-père, qui voulait bien s'arracher par instants à ses calculs extravagants pour se faire le professeur de la jolie enfant.

En grandissant, celle-ci avait compris, dans la délicatesse de son cœur de femme mûri avant l'âge, toute l'amertume que cachait la sérénité du bon vieillard, ses regrets de n'avoir jamais réussi dans ses tentatives perpétuelles d'inventions, et la peine inavouée aussi de sa longue solitude.

Aussi, chaque jour la faisait plus affectueuse, chaque année la rendait plus tendre, et, pour ainsi dire, plus maternelle envers ce grand enfant toujours perdu dans les nuées de son rêve.

Elle sentait profondément que les espérances de son grand-père étaient pour lui la suprême, sinon la seule raison de vivre, et que chercher à l'éloigner de ses expériences, tenter de le dissuader de ses naïves illusions, c'eût été lui causer le plus cruel chagrin et peut-être, le tuer...

Ainsi, la pauvre petite ménagère, obligée de compter ses gros sous pour acheter de quoi faire la soupe, souriait-elle sans protester quand le père Vatel lui annonçait triomphalement qu'il avait fait un achat, très inutile, destiné à la construction de quelque nouvel appareil merveilleux.

La bonté rayonnait dans les regards de l'adorable enfant, et cet épanouissement de douce bienveillance ajoutait à sa beauté un charme pénétrant.

Véritablement, elle exerçait, sans le vouloir, et sans le savoir, une sorte de fascination sur tous ceux sur lesquels elle laissait tomber d'un peu près un rayon de ses yeux.

Terrible danger pour une jeune fille pauvre, et, surtout, dans la situation de Jeanne Escargel, qu'une beauté aussi captivante et troublante !

Depuis qu'elle avait atteint l'âge de quinze ans, elle avait commencé à sentir autour d'elle l'insolence grandissante des admirations sans pudeur.

Alors qu'autrefois, tous les regards des curieux attirés par les marionnettes du père Vatel, se concentraient sur le mouvement des admirables petits ouvriers, maintenant il arrivait souvent que des jeunes gens la fixaient de leurs yeux hardis, à la fois implorants et outragés.

Jeanne Escargel se serrait alors contre la petite voiture, bien près de son grand-père... Ce pauvre vieillard, c'était son unique protection ! Et lui, éternel rêveur, ne voyait point ce qui se passait sous ses yeux croyant toujours sa petite Jeanne une enfant, et incapable de soupçonner les lâches convoitises qui flottaient autour de sa beauté.

Un soir d'avril, le cours du Chapitre étant animé d'une foule joyeuse de promeneurs et des jeux de nombreux enfants, parmi les marchandes d'oranges et les marchandes de pains d'épice, le père Vatel avait arrêté sa petite voiture.

La foule se groupait autour des jolies poupées, les bébés poussaient des cris de joie et battaient des mains. Le vieillard, heureux, tournait inlassablement la poulie maîtresse qui actionnait tous ses petits travailleurs.

Cependant, à l'autre extrémité de sa voiture, Jeanne avait rougi jusqu'à la racine des cheveux.

Un jeune homme très élégant, à la fine moustache en croc, au teint rose et sanguin, s'était permis de lui faire à l'oreille un audacieux compliment.

Tandis qu'elle le regardait indignée avec une fierté de reine offensée, il mit la main à son gousset et en sortant une pièce d'or, il la déposa dans la sèbile qu'elle tenait.

Jeanne trembla tellement qu'elle faillit jeter à terre la petite récolte de sous qu'elle avait faite.

— Tenez, dit-elle en reprenant la pièce d'or pour la rendre à l'insolent.

Mais celui-ci avait reculé de quelques pas. Il fit de la main un geste négatif et s'éloigna en se rengorgeant, non sans se retourner plusieurs fois vers la jeune fille.

Jeanne Escargel resta un moment comme pétrifiée. Son cœur battait avec précipitation. Sa poitrine se soulevait d'indignation. Un inconnu l'avait insultée !

Et son grand-père n'avait rien vu !

Jeanne frémissait de rage. Heureusement, cette scène muette n'avait été vue de personne.

Elle se rapprocha vivement du vieillard.

— Quelqu'un s'est trompé, lui dit-elle. Regardez !

Le père Vatel prit une figure consternée.

— Tu ne sais pas qui ?

Jeanne rougit de nouveau. Elle ne savait pas mentir. Mais à quoi

bon torturer le cœur du naïf bonhomme ? Que pourrait-il pour la venger de l'outrage qu'on lui avait fait ?

Elle répondit en tremblant : — Non !... Je ne sais pas...

— Tu aurais dû faire attention ! Mais ça ne fait rien. Nous porterons ce louis au bureau des objets trouvés et nous expliquerons ce qui est arrivé.

L'idée de son grand-père apaisa la colère de la jeune fille ; ainsi l'impertinent fanfaron qui lui avait donné la pièce d'or apprendra peut-être le mépris qu'elle en faisait.

En tout cas, rien de cet argent outragent n'entrerait dans leur pauvre, mais pur intérieur !

Mais le lendemain, la jeune fille vit encore son insulteur s'approcher d'elle avec fatuité, la boutonnière avantageusement fleurie d'un bouquet d'oeillets, l'air vaniteux d'un paon qui se croit irrésistible.

Cette fois, il n'était pas seul. Quelques jeunes gens à la mine effrontée l'accompagnaient.

Jeanne pensa en les voyant que l'homme à la pièce d'or avait voulu la présenter à ses compagnons de plaisir.

Avec une flambée de honte au visage, elle se réfugia aux côtés de son grand-père, et sans affectation, elle détournait constamment ses regards de la bande insolente.

Après une demi-heure de vaine attente, ils durent s'éloigner sans avoir à peine aperçu le visage de Jeanne.

Celle-ci soupira. Elle espérait que son attitude ne laissant aucun espoir à son poursuivant, celui-ci ne reviendrait plus.

Hélas ! Les jours suivants, elle eut la douleur et la rage de le revoir, toujours plus fat, toujours plus audacieux, s'installer pour de longs moments devant la baraque des marionnettes.

Jeanne n'osait toujours pas révéler à son grand-père l'obsession qu'elle subissait : ce n'eût fait que l'attrister inutilement.

Si de pareilles choses étaient possibles, c'était à cause même de leur métier de forain : le pauvre vieux le comprenait et il en souffrait douloureusement, car à son âge, il était incapable de travailler à un métier quelconque.

Et puis, cette vie au grand air était excellente pour sa santé. S'il y renonçait pour exercer quelque occupation sédentaire dans un bureau de comptabilité ou dans une arrière-boutique sans air ni lumière. Il perdrait

certainement la bonne mine qu'il avait conservée jusqu'alors.

De plus, un emploi qui l'aurait tenu du matin au soir l'eût arraché aux chimères qui faisait le bonheur de sa vie. L'impossibilité de poursuivre ses inventions aurait suffi à le rendre malade, et la langueur où cette privation l'aurait infailliblement jeté l'eût peut-être conduit au tombeau.

Jeanne frissonnait à la pensée qu'un jour elle pourrait se trouver seule en face de tous les dangers qui menaçaient sa jeunesse.

Elle se tut donc, espérant que les changements de quartiers nécessités par les diverses foires de la ville dépisteraient ses insolents persécuteurs et qu'elle en serait débarrassée.

Pour les fuir davantage, elle proposait même à son grand-père de profiter de la belle saison pour aller exhiber leurs marionnettes à Avignon, à Nîmes, et même plus loin, à Valence et à Lyon.

Mais le vieux bonhomme se récriait :

— Impossible ma chérie... Je suis sur la voie... Il s'en faut d'un rien que j'aie mon moteur... Tu verras!... Je sens que cette fois je dois aboutir... Je ne peux pas abandonner mes calculs en ce moment : ce serait de la folie ! Je tiens mon obturateur... C'est des millions, vois-tu petite... des millions!... Eh bien plus encore ; c'est la gloire !

Comment lutter contre des illusions si passionnées ? Jeanne Escargel ne le tenta même point.

Le père Vatel avait abandonné depuis quelques jours le cours du Chapitre pour produire son petite monde de travailleurs devant d'autres spectateurs ; il promenait sa voiture tantôt au Prado, tantôt au jardin Borély, quelquefois sur l'Esplanade de la Cathédrale, quand les offices du dimanche attiraient la foule vers la magnifique basilique, et sa petite-fille commençait à se croire oubliée de son impudent complimenteur, quand, un soir, au moment où elle ressortait de leur maison de la rue des Trois-Rois pour quelques emplettes, un commissionnaire s'approchant vivement d'elle, lui demanda :

— C'est bien vous mademoiselle Escargel, la fille du père Vatel, qui traîne sa voiture aux marionnettes dans les rues de Marseille ?

— Oui.

— En ce cas, voici une lettre pour vous.

Le commissionnaire lui remit dans les mains une élégante enveloppe bleu pâle et disparut avant que la jeune fille fût revenue de sa surprise.

La manière étrange dont lui arrivait cette lettre, dont elle ne connaissait pas l'écriture, éveillait naturellement sa mémoire.

Elle l'avait cachée vivement dans sa poche. Tout en continuant ses courses chez les fournisseurs, en vue du souper du soir, elle se répétait mentalement :

— Dois-je la lire ? Dois-je la montrer à grand-père ? Ne ferais-je pas mieux de la brûler ?

La montrer à grand-père ? Elle renonça d'abord à cette idée, pour ne pas risquer de le chagriner.

La brûler sans l'avoir lue ? Il ne faudrait pas connaître la curiosité féminine pour supposer une chose pareille.

— Je ne fais, en l'ouvrant, rien de mal, je suppose ! dit Marguerite quand elle trouva devant sa porte la cassette de Méphisto.

La pauvre fillette eut d'abord l'esprit traversé par une pensée qui la décida ; peut-être cette lettre n'était-elle pas du tout ce qu'elle craignait... Il se pouvait bien que ce fut quelque offre de place ou d'emploi pour son grand-père ou pour elle, faite par une bonne âme compatissante...

Rentrée chez elle, à côté de sa marmite où bouillait la petite soupe qui composait tout le repas du soir, tandis que le vieux chercheur de chimères se penchait sur les épures, elle décaqueta l'enveloppe tentatrice.

Mais elle ne lut pas jusqu'au bout l'insolente épître qui y était contenue.

Le rouge au front, elle la déchira rageusement et la jeta dans le feu.

— Oh ! le lâche ! le lâche ! murmura-t-elle. Si j'avais un frère, ou si grand-père était plus jeune, comme je le ferais corriger !

Heureusement, Jeanne Escargel n'était point aussi seule qu'elle le croyait dans sa première détresse. Dieu était avec elle, Dieu qu'elle n'avait jamais omis de prier matin et soir, depuis que son grand-père avait joint ses petites mains d'enfant pour lui apprendre à implorer le secours divin...

Le pauvre diable avait le bonheur de posséder une foi solide qui l'avait soutenu dans ses heures de peine et de misère, si nom-

breuses dans sa vie, et il n'avait jamais cessé de donner à sa petite-fille l'exemple salubre et si efficace de la pratique fidèle de tous ses devoirs chrétiens.

Aussi, ce soir-là, quand elle eut, comme de coutume, arraché son grand-père à son éternel travail de Sicyphe et qu'elle l'eut couché et tendrement embrassé, elle se jeta au pied de son lit, à genoux devant le pauvre crucifix de plomb qui le dominait, et laissa échapper avec ferveur son appel à la protection divine.

— Mon Dieu, gardez-moi ! Saint-Vierge Marie, veillez sur moi !

Et longtemps, elle pria ainsi, avant de s'endormir à son tour du pur sommeil de son innocence.

Quelques jours plus tard n'ayant pas reçu d'autre poulet et n'ayant pas revu le jeune homme qui signait L. B. ses lourdes impertinences, Jeanne Escargel sentit peu à peu le calme rentrer dans son cœur troublé. Elle reprit la physionomie rieuse qui lui était familière et dont son grand-père disait que c'était « sa lumière ».

— C'est fini, pensait-elle. Ce sot a compris qu'il se trompait !

En effet, avril passa sans nouvelle alerte.

Bien souvent, des regards très tendres s'arrêtaient sur la jolie fille, mais toujours nuancés de timidité ou de respect ; ils n'étaient pas pour elle une injure.

Ainsi, un grand matin de mai remarqua-t-elle un grand garçon, presque imberbe, dont la figure intelligente et fine respirait la franchise et qui sembla, en la voyant, comme frappé de la foudre...

Les yeux de cet inconnu, après s'être, pour ainsi dire, noyés dans ceux de Jeanne se baissèrent subitement, tandis qu'une légère teinte rose colorait ses joues pâles.

Si le jeune homme s'était visiblement troublé, Jeanne aussi avait senti son cœur battre légèrement.

Ce n'était pas, comme dans les rencontres précédentes, d'indignation ou de terreur ; c'était d'une émotion très douce, dont elle n'avait jamais éprouvé le charme et qui la pénétrait tout entière.

Instinctivement, selon son geste habituel, elle se rapprocha de son grand-père, sa protection suprême.

Quand elle osa relever les yeux vers la jeune inconnue, elle le vit penché au-dessus de la tête des enfants, admirant les petites

merveilles de mécanique créées par la patience et l'adresse du père Vatel.

Plusieurs fois, il se tourna vers le vieillard, comme s'il avait voulu lui adresser la parole ; mais chaque regard sur la jeune fille semblait le paralyser, et il reprenait sa contemplation des marionnettes sans avoir rien dit.

Enfin, il déposa dix centimes dans la sébille posée sur le rebord de la voiture et dans laquelle se trouvait déjà une ample récolte de sous, et s'éloigna, d'un pas rapide, dans la direction des Chartreux.

Jeanne le suivit des yeux jusqu'à ce qu'il eut disparu au détour d'une des allées sinueuses du parc. Il ne se retourna pas.

Le temps était si beau, ce jour-là, le soleil si engageant, aucune brise ne troublant la sérénité de l'atmosphère, que le père Vatel décida de ne pas rentrer chez lui pour déjeuner.

Vers l'heure de midi, les jardins de Longchamp s'étant à peu près vidés de promeneurs, le bonhomme s'assit sur un banc, et Jeanne, étant allé acheter, à la boutique la plus voisine, un peu de pain et de charcuterie, ils furent bientôt tous deux occupés à manger ce frugal repas d'un appétit que leur eussent envié plus d'un millionnaire attablé devant un somptueux festin.

Mais Jeanne, tout en croquant la bonne croûte dorée de ses belles dents blanches, suivait rêveusement le vol des oiseaux enfermés dans leurs parcs.

— La journée a été bonne, dit le vieillard... Cette place vaut mieux que les autres... Nous y reviendrons.

— Et c'est si joli ! appuya la jeune fille.

Le cadre qui les entourait était, en effet, d'une exquise beauté. Mais ce qui souriait surtout à l'esprit de la gentille Jeanne, c'était l'espérance que l'inconnu, dont la vue l'avait si doucement émue, repasserait par ce magnifique jardin.

Son espoir ne la trompa point. Un peu avant deux heures, son timide admirateur s'arrêta, de nouveau devant la baraque des poupées travailleuses.

Cette fois, il osa parler :

— Ça a dû vous coûter joliment de peine, dit-il, en s'adressant au père Vatel.

Cette phrase était bien simple, et il n'était pas besoin de rougir jusqu'à devenir couleur d'écrevisse pour la prononcer.

Si le vieil inventeur n'avait pas perdu depuis longtemps l'habitude de prêter attention aux

réalités visibles du monde extérieur, il eût été frappé de ce coloris subit en intense, et en aurait peut-être tiré quelques deductions. Mais il ne le remarqua même pas.

— Certes, oui, répondit-il, flaté; beaucoup de peine et beaucoup de temps... Ainsi, tenez, cette petite bonne femme qui bat son beurre, il m'a fallu la recommencer huit fois!... Mais le plus difficile ça été d'organiser les mouvements... Il n'y en a pas deux pareils...

Ce que racontait le vieil original avec un attendrissement passionné, parce qu'il croyait avoir devant lui un connaisseur capable de comprendre et d'admirer son oeuvre, ne devait, cependant, pas intéresser outre mesure le jeune inconnu, car il regardait plus souvent à la dérobée Jeanne que les marionnettes.

Mais ses yeux, dans les courts instants où ils s'enhardissaient à se poser sur ceux de la jolie fillette, semblaient pleins d'une extase si sincère qu'elle ne s'en sentait pas offensée.

Au contraire, un rêve passait dans son âme innocente; il aurait été doux, il aurait été délicieux, de rester longtemps, toujours, auprès de ce jeune homme... Il avait l'air si bon, si bon, si franc! Il aimerait bien sans doute le grand-père... Il saurait lui pardonner sa manie d'inventions perpétuelles, et ses dépenses parfois inconsidérées... Quel bon mari il serait, si ses qualités réelles répondaient aux apparences... Et, au bras de ce grand garçon, à la mine vaillante, comme elle braverait les insultes des méchants polissons qui l'avaient fait rougir de honte.

Mais déjà, il s'éloignait en courant, prétextant l'heure de son bureau.

— Ça fait plaisir de causer avec des gens qui y entendent quelque chose, dit le père Vatel avec conviction. Il est gentil, ce garçon-là.

Jeanne Escargel n'osa pas répondre. Il lui semblait déjà que que de dire «oui» c'eût été un aveu du trouble délicieux de son âme.

Cependant le «héros» que l'imagination d'enfant de Jeanne paraît de toutes les vertus, avait descendu rapidement le boulevard de la Magdeleine. Rue Saint-Savouirin, il tourna à gauche, et, arrivé au cours Devilliers, il grimpa quatre à quatre l'escalier de l'immeuble qui fait l'angle de ces deux artères marseillaises.

Il s'arrêta devant une porte sur laquelle se lisaient les inscriptions suivantes, gravées sur de grandes plaques de cuivre :

FREDERIC DORMOIS

Architecte

Constructions artistiques et industrielles

Bureaux : de 8 à 11 h. et de 2 à 6

Il était juste deux heures quand le jeune homme entra dans la grande salle où s'élaboraient, sur de larges tables, les plans des di-

trice, leurs langues ne chômaient pas.

M. Dormois étant absent, et son premier employé, digne mentor d'une quarantaine d'années, n'étant pas encore au bureau, on pouvait bien échanger quelques réflexions avant de se mettre au travail.

La conversation était vive, d'ailleurs.

— C'est intolérable ! On ne peut pas vivre à côté d'un voleur !

— C'est mon avis... Mais qui se

— Tiens voilà Bochet... On va lui demander son avis...

Le camarade qu'ils saluaient du nom de Bochet était le jeune homme que nous venons de voir pétifié d'admiration et d'adoration devant les beaux yeux de Jeanne Escargel.

Il avait la figure irradiée de joie.

— Qu'est-ce qu'il y a donc que vous vous mettez en révolution? Vous faites un tapage tel que je vous ai entendu d'en bas.

— Voilà... Il y a de quoi... M. Dormois a introduit ici un voleur...

— Qui ça ?

— Perny.

— Ce petit.

— Oui!... Ce petit... Aux âmes bien nées, la valeur n'attend pas le nombre des années !

— Qu'est-ce qu'il vous a pris ?

— Encore rien... Mais justement, je mettais les copains en garde. On l'a fourré à la porte de la Faculté des Sciences parce qu'on a constaté que, chaque fois qu'il y venait quelque chose disparaissait : un microscope, une boîte de compas, un livre, une pile électrique... Tout lui était bon à prendre...

— Il faudra faire attention de ne rien laisser traîner ici! ajouta un autre. Ce pick-pocket nous referait nos montres sans vergogne.

— Bochet le dirait peut-être au patron ?

Le jeune homme, interpellé, regarda celui qui lui suggérait de parler à M. Dormois.

— Qu'est-ce que tu dis, Renoult? répliqua-t-il. Tu voudrais que j'aille trouver le patron pour lui raconter que Perny est un voleur?... Pourquoi moi plutôt que toi, ou que n'importe qui de nous ?

— Parce que personne d'entre nous n'ose s'en charger.

— Alors, c'est parce que vous m'estimez moins poltron que vous?... Merci du compliment. Mais, M. Dormois sait bien ce qu'il fait: s'il a admis le petit Perny à faire ses courses et s'il lui confie de l'argent, c'est qu'il ne croit pas à vos racontars...

— Ou qu'il les ignore...

— Rien n'est facile comme de calomnier... Pour moi, je n'ai aucune raison de me méfier de ce garçon-là, qui a été toujours très gentil et serviable, depuis qu'il est ici. Qu'est-ce que vous avez à lui reprocher ?

— Ce n'est pas des calomnies, c'est tout ce qu'il y a de plus certain : Perny a été renvoyé de la Faculté où il était préparateur, à la suite de vols répétés.



C'est bien vous mademoiselle Escargel

vers édifices de toutes sortes dont s'occupait M. Dormois.

Une immense baie vitrée, ouvrant sur l'angle de la rue St-Savouirin et du cours Devilliers, éclairait cette pièce jusque dans ses parties les plus éloignées du jour.

Une demi-douzaine de jeunes gens, dessinateurs chez l'architecte, venaient d'arriver également pour l'ouverture du travail, fixée à deux heures.

Tandis qu'ils se changeaient de veste, ou recouvraient leurs manches d'une lustrine protec-

chargera de le dire à M. Dormois ?

— Le premier qui lui en parle est fourré à la porte: ça c'est sûr comme le mistral en mars !

— Enfin, pourtant, il n'a pas le droit de nous imposer la société d'un voleur !

— On écrira tous une lettre...

— Ça ne le gênerait pas plus que ça! Il nous flanquerait tous à la porte plutôt que de céder... Je le connais, allez... C'est pas un mauvais diable, mais ce qu'il est autoritaire !

— Pourquoi ne l'a-t-on pas poursuivi ?

— Sans doute pour ne pas l'envoyer en prison. Il est très jeune : on a eu pitié de lui...

— Qui est-ce qui vous a raconté tout ça ?

— C'est Lartigue qui nous l'a appris...

— Tout le monde le dit à la Faculté, dit le dessinateur qui répondait, au nom de Lartigue. J'étais lundi dernier, avec mon cousin Roubière, qui suit les cours de chimie, devant la Faculté. Plusieurs de ses camarades sont passés ; ils ont causé ensemble un moment. C'est là que j'ai appris ce qu'était Perny. On disait qu'il y aurait une enquête judiciaire et que tout accusait Perny... On le soupçonnait déjà avant, puisqu'on l'avait mis à la porte. Le fait est que, depuis qu'il est parti de là-bas, on n'a plus rien volé.

Bochet resta un moment confondu par l'unanimité des accusations portées contre le jeune Perny.

Il avait eu, depuis quinze jours environ que ce dernier était arrivé chez M. Dormois, comme garçon de peine, l'occasion de lui parler plusieurs fois.

C'était un enfant de dix-sept ans environ, aux yeux timides, à la voix douce, dont la physionomie mobile reflétait les moindres sentiments, qu'une émotion faisait pâlir, que le plus petit reproche consternait.

Avec cette sensibilité extrême, il semblait avoir un cœur d'or et Bochet ne se souvenait pas sans attendrissement de la vénération avec laquelle ce jeune garçon parlait de ses parents.

Qu'il fut un vulgaire voleur, avec de tels dehors, cela étonnait profondément Bochet, dont l'amitié, prompte à se donner, s'était déjà livrée sans réserve au petit Perny.

— Ce n'est peut-être pas lui, après tout, objectait-il, après un instant de réflexion.

Lartigue, beau type de Provençal, droit et franc, dont les regards flamboient comme des charbons ardents, sous de longs cils soyeux, s'empessa d'ajouter :

— Moi, je n'ai fait que répéter ce que tout le monde dit, à la Fa-

culté ! Pourtant, Roubière disait comme toi, Bochet. Il prétendait même qu'un de ses amis, Georges Barail, fils du commandant Barail, connaissait le vrai voleur, et que ce n'était pas Perny.

— Tu vois !

— Oui ! Mais tout le monde s'est récrié en disant que Barail était un original et qu'il était seul de son avis... Un nommé Blaisois a même déclaré qu'il lui casserait la g... pour l'obliger à se taire.

— Blaisois ? Est-ce donc lui que ce M. Barail accuse ?

— Non ! Mais je crois que c'est un de ses amis. En tout cas, c'est un étudiant.

A cette conversation, les jeunes gens oubliaient leur travail. Le retentissement d'un pas tranquille dans le vestibule produisait, soudain, un effet magique. Chacun vola à sa place et, quand M. Dormois entra, il ne vit que de studieux dessinateurs laborieusement penchés sur leurs épreuves.

M. Dormois frisait la soixantaine. Mais, s'il avait les cheveux gris, toute sa personne témoignait d'une verdeur sur laquelle les ans n'avaient pas eu de prise.

Grand, un peu gros, les épaules larges, et carrées, la figure ronde et pleine, l'œil vif et observateur, le teint frais, il avait ce qu'il est convenu d'appeler la mine d'un bon vivant.

C'était, en effet, un bon vivant, doué d'un appétit intrépide, aimant le rire et la plaisanterie, mais aussi très susceptible sur le chapitre de son autorité.

Son aspect imposant et dominant inspirait d'ailleurs naturellement le respect et ses jeunes employés en avaient une crainte salutaire qui excluait de leur part toute tentative de familiarité.

M. Stéphane Dormois avait fait lui-même sa fortune. Engagé en 1871 il s'était battu bravement contre les Prussiens, à l'armée de la Loire. Après la guerre, ayant pris goût au métier militaire, il s'était rengagé dans le génie maritime. Envoyé à Tahiti, avec un détachement de son régiment, il était resté quatre ans dans la lointaine Cythère du Pacifique. Son temps de service fini, il était rentré en France pour recueillir la lourde charge que lui laissait la mort rapide et prématurée de ses parents : six frères ou sœurs encore enfants à élever.

Mais dans les fonctions qu'il avait remplies au génie maritime, soit à Cherbourg soit à Tahiti, il avait appris un métier qui

devait lui assurer rapidement une honnête aisance, et, plus tard, la richesse : il connaissait à fond le dessin et l'art du bâtiment.

Ses premiers essais, comme modeste architecte, ayant été couronnés de succès, il n'avait pas tardé à voir la clientèle se presser chez lui...

Dévoué à ses devoirs de chef de famille, il était resté vieux garçon pour mieux les remplir. Ayant marié et casé avantageusement tous ses frères et sœurs, il jouissait, maintenant, avec tranquillité, de la fortune gagnée par son travail consciencieux et son intelligence appliquée.

Disons tout de suite que l'excellent homme avait pris chez lui le jeune Perny sur la recommandation de son ami le commandant en retraite Barail, qui ne lui avait rien caché de ce dont on accuse son protégé, mais en ajoutant que, selon lui Vincent Perny était victime de calomnies et qu'il méritait toute estime.

Vingt ans avaient passé depuis que le lieutenant Barail avait déposé devant le Conseil de guerre de Paris, avec cette vaillance fougueuse qui n'avait pu malheureusement empêcher la condamnation de Claude Nivellet.

Le colonel Pollereau, en homme qui connaît l'humanité et qui savait quels trésors d'enthousiasme et de dévouement contenait le cœur d'un Barail, ne lui avait tenu nulle rigueur de son emballement en faveur du sergent Nivellet. Pour lui, c'était excès de générosité, flambée du sang fleur de jeunesse ! C'était avec des gens de ce tempérament qu'on électriserait les soldats sous la mitraille et qu'on enfoncerait les bataillons allemands !

Nommé capitaine dans l'Est, M. Barail avait rapidement conquis, dans son nouveau régiment, la confiance et l'estime de ses chefs et de ses camarades. Sa compagnie, brillante, manœuvrière et entraînée, était citée à chaque inspection, pour son entraînement et sa parfaite instruction. Proposé au choix pour le grade de chef de bataillon, par son colonel et tous ses généraux, il obtint, trois ans de suite, le numéro un au tableau de concours du corps d'armée. Mais l'œuvre sombre des fiches, qui devait amener aux plus hauts sommets de la hiérarchie certains chefs indignes, arrêtait la carrière d'innombrables braves gens. Le capitaine Barail fut de ceux-ci.

Il vit passer au choix des camarades classés au concours loin après lui, ou même ajournés par leurs chefs militaires comme trop jeunes d'âge et de grade, et, il dut attendre son tour d'ancienneté pour parvenir au quatrième galon. Il était resté seize ans capitaine. L'âge auquel il arrivait ainsi officier supérieur ne lui permettait plus d'espérer d'avancement ; il avait trente ans de service ; il prit sa retraite.

Parmi les jeunes gens qui suivaient les mêmes cours que Georges Barail, à la Faculté des sciences, ce dernier en avait promptement pris en mépris un certain nombre, dont le cynisme dévergondé et les théories subversives l'avait outré.

Si pareille bassesse d'âme peut s'expliquer chez des pauvres diables nés dans le ruisseau, grandis sans que personne prenne soin de leur éducation, exposés à tous les mauvais exemples et à toutes les pires fréquentations, elle devient une monstruosité quand on la rencontre chez des gens comblés des dons de la fortune, élevés dans un milieu où il semble que le cœur doive s'affiner en même temps que l'intelligence et le goût...

Barnato et Courier, les deux étudiants dont l'immoralité révoltait le plus Georges Barail, appartenaient précisément à cette catégorie de monstres : l'un était le fils d'un avoué, riche et considéré à Marseille, du moins dans une grande partie du monde des affaires ; l'autre avait pour père un général de division.

Certaines allures de ces deux camarades avaient paru louches au fils du commandant Barail... Quand on avait constaté la disparition du microscope du laboratoire d'histoire naturelle, notamment, il se rappela que Courier était resté le dernier dans la pièce et qu'il s'y était attardé quelques secondes.

Il savait d'ailleurs, que par des conversations, que Courier avait cherché à vendre, quelque temps auparavant, un appareil photographique. C'était un étudiant du nom de Blaisois qui le lui avait finalement acheté pour une somme minime, hors de proportion avec la valeur de l'appareil...

Ce brocantage au rabais avait choqué Georges Barail, bouillant garçon, qui avait hérité non seulement de tout le feu de son père, mais aussi de la délicatesse et de ses hauts sentiments de dignité.

Quand on accusa Perny des vols commis à la Faculté le jeune Barail ne put contenir un

Plus d'asthme.—Le remède pour l'asthme du Dr J. D. Kellogg sonne le glas de ce mal torturant. Il met fin au terrible étouffement et à la respiration pénible. Il protège contre les attaques pendant la nuit et donne la facilité renouvelée de dormir et se reposer pendant la nuit entière. Il est demandé beaucoup à ce remède mais rien de ce qui peut être démontré par un essai. Si vous souffrez de l'asthme essayez-le et soyez vous-même convaincu de sa grande valeur.

premier mouvement de révolte en songeant combien légèrement on lançait la honte sur un malheureux, sans même lui dire en face ce dont on le soupçonnait, alors qu'on n'osait pas porter la plus légère investigation du côté de certains étudiants, cependant fort médiocres, uniquement parce que leurs parents étaient des personnages plus ou moins en vue.

L'appréciation un peu vive de Georges Barail étant parvenue aux oreilles du doyen, celui-ci menaça le jeune homme de le renvoyer des cours s'il persistait à critiquer ainsi la conduite de ses professeurs. Vincent Perny fut, du reste, remercié quelques jours plus tard, sous prétexte que son emploi serait désormais rempli par un surveillant.

Dans la pensée du doyen, homme intègre et très bon, le renvoi du jeune homme devait ainsi rester indépendant des faits qui lui avait été reprochés et ne porter en rien préjudice à son avenir s'il s'amendait... C'était presque un enfant: il avait pu agir sous l'impression d'un entraînement passager. Il convenait de tenter de le ramener au bien par la bienveillance plutôt que de flétrir sa jeunesse par une condamnation.

Cette bienveillance allait malheureusement contre ses intentions. Accusé ouvertement, il aurait pu se défendre, protester, démontrer son innocence. Au contraire il était le seul à ignorer ce dont on le soupçonnait; il avait donc quitté la Faculté sans se douter des inculpations qu'on avait fait peser sur lui.

Mais ce qu'il ne savait pas était connu de tous. Les langues s'étaient déliées librement après son départ et Georges Barail avait eu la stupéfaction d'entendre Courier parler avec le plus de méchanceté du jeune Perny.

Quand Georges Barail raconta à son père, avec toute l'indignation de sa justice révoltée, l'incident du renvoi de Vincent Perny, le commandant s'écria :

— Je connais ces Perny. Ce sont les plus braves gens du monde. Je réponds du fils comme du père: il y a là une erreur de M. le doyen. Tu peux défendre hardiment ce petit devant tes camarades. Je n'en dirais pas autant de ton anarchiste, le fils du général Courier: que celui-là soit un voleur, je n'en serais pas surpris. L'éducation sans aucune base morale qu'il a reçue l'expose à succomber à toutes les tentations...

Mais je trouverai à Vincent Perny une meilleure place que celle qu'il avait à la Faculté... Mieux vaut pour lui qu'il n'ait pas à supporter quelque jour les insultes de ses camarades prévenus à tort contre lui.

Quelques jours après, en effet, le jeune protégé du commandant Barail était rentré chez M. Dormois. L'architecte, qu'une cordiale amitié unissait à l'officier en retraite, avait accepté sans hésiter le petit Perny, malgré les incidents de la Faculté des Sciences.

Mais nous venons de voir, par la conversation des employés de M. Dormois, que les méchants bruits mis en circulation contre Vincent Perny avaient déjà commencé à produire leurs tristes effets jusque dans le cabinet de l'architecte.

Celui-ci avait gagné son bureau. Quand il eut disparu, les dessinateurs, relevant la tête avec un ensemble remarquable, échangèrent un sourire: le père Dormois n'avait rien vu.

Cet heureux résultat constaté, les jeunes gens s'absorbaient dans leur travail, lorsque l'escalier retentit d'une chanson jetée à pleine voix par un gosier jeune et vigoureux.

— Voilà Perny; murmura l'un des dessinateurs, nommé Renoult. Vous allez voir si je ne vous en débarrasse pas...

— Qu'est-ce que tu vas faire? demanda Bochet, qui était le voisin de Renoult.

— Moi? Je vais lui mener la vie dure, qu'il sera obligé lui-même de demander à s'en aller.

— Parfait! s'écria un autre à demi-voix. Il ira voler ailleurs!.. Bochet protesta.

— C'est mal cela, Renoult... Si vous avez quelque chose de sûr à lui reprocher; dites-le lui en face.

— C'est mon avis, appuya Lartigue.

Renoult haussa les épaules.

— Alors on sera obligé de conserver ce filou à côté de nous.

A ce moment, l'objet de cette discussion fit son entrée dans la salle.

C'était un enfant grandi trop vite, mince et long, au teint pâle, dont le front pur se cachait sous une épaisse masse de cheveux noirs et dont les yeux rayonnaient de gaie malice.

Il revenait de faire une course pour M. Dormois.

Ayant à se présenter dans le cabinet «du patron» pour lui rendre compte de sa mission, il déposa son chapeau sur le premier meuble qui se trouva à sa portée.

Le hasard voulait que ce fut la table de Renoult.

Celui-ci, rendu plus furieux encore par la contradiction rencontrée chez ses deux camarades Bochet et Lartigue, n'eut pas plus tôt vu le chapeau de Vincent Perny sur le coin de sa table, qu'il l'envoya rouler à terre d'un geste brusque en s'écriant :

— Dis donc, toi! Prends-tu ma table pour un dépotoir?

L'acte mortifiant de Renoult et le ton dont il prononça ces paroles changèrent soudain la gaieté du petit Perny en un étonnement mêlé de chagrin.

Son visage s'incendia de pourpre, tandis qu'il regardait l'insolent avec des yeux stupéfaits.

— Eh bien! s'écria encore Renoult, vas-tu me fixer longtemps avec tes quinquets d'idiot.

Le pauvre Vincent Perny, interloqué par cet accueil inattendu, se dirigeait vers son chapeau pour le ramasser; Bochet le devança. Il ramassa le feutre, l'épousseta et le remit en souriant au jeune garçon.

Les regards de celui-ci exprimèrent une gratitude sans bornes.

— Merci monsieur Bochet, balbutia-t-il.

Quand Perny eut disparu dans le bureau de M. Dormois, Bochet s'approcha de son camarade Renoult.

— Ce petit ne mérite pas d'être maltraité ainsi que tu viens de le faire dit-il. Je te dis que c'est mal de vouloir le chasser d'ici sans lui dire franchement ce qu'on lui reproche.

Moi je ne veux pas qu'on l'ennuie.

— Ah! Ah! Ah! ricana Renoult, vexé d'avoir été démenti par la courtoisie de Bochet envers Perny. Tu feras ce que tu voudras; tu lui cireras ses bottes, si ça te plaît! Vail... Je ne t'en empêche pas. Mais moi je le traiterai comme un voleur qu'il est...

— Si tu recommandes, je le dirai à M. Dormois.

— C'est ça! Tu feras le mouchard!... Ça sera complet!

Le regard de Bochet flamba sous l'insulte. Il fit un pas vers Renoult. Mais il s'arrêta soudain.

— Allons donc! dit-il. Nous n'allons pas nous battre pour ça!... Je vous connais; vous êtes de bons garçons. Vous ne voudriez pas faire de peine à un chien.

— Oui mais Perny est un voleur. Il faut qu'il s'en aille d'ici.

— Dites-le à M. Dormois.

— Vas-y toi qui fais le brave.

— Je n'irai pas parce que je ne crois pas à vos racontars.

"Évitez les mouches" avec la **LESSIVE GILLETT**

Une cuillerée à thé de Lessive Gillett répandue dans la boîte aux vidanges empêche les mouches de se multiplier.

Employez la Lessive Gillett pour nettoyer et désinfecter.

Coûte que peu mais toujours effective.



— Eh bien alors, laisse-nous libres.

— Non, je le prends sous ma protection, ce petit... Je ne veux pas qu'on le traite comme tu l'as fait tout à l'heure.

— Tu ne veux pas!... Ce n'est pas toi qui commandes dans la boîte. Je ferai ce qu'il me plaira.

— Renoult a raison, dirent deux ou trois voix.

Bochet regarda successivement ceux qui venaient de parler.

Sa taille se redressa. Il sembla grandir, et avec un port de tête souverainement dominateur, comme si quelque lointain atavisme eut agi en lui à cette heure, il déclara d'un ton vibrant de décision et d'émotion ardente :

— Le premier qui insulte Perny aura affaire à moi... Vous êtes avertis... Un acte comme le tien, Renoult, la prochaine fois, ce sera une gifle!

Il y avait tant de virile fermeté dans l'attitude de Bochet, que ses camarades, surpris ne relevèrent pas sa menace.

Renoult répondit par un haussement d'épaules, et le travail reprit en silence.

III

Pendant que le défenseur improvisé du petit Perny traçait les plans dont l'avait chargé M. Dormois, l'émotion généreuse qui venait de le soulever s'apaisa peu à peu...

Malgré la vivacité de la scène qui l'avait dressé contre la majorité de ses camarades, l'image plus ou moins revêche de ceux-

ci s'effaçait assez vite de son esprit pour faire place à une figure toute de douceur et de charme, celle de la jolie fille du monstreur de marionnettes qu'il avait rencontrée au Jardin des Plantes.

Qu'il était dur de travailler dans cette salle fermée, à côté de compagnons grognons, quand le soleil resplendissait sur la terre et que le grand ciel bleu du printemps chantait la joie de vivre !...

Qu'ils étaient heureux, ceux qui pouvaient jouir de l'air pur et des fleurs, de la beauté des rues animées et des parcs tout embaumés de parfums.

Qu'ils étaient heureux, surtout ceux qui avaient le loisir de s'arrêter longuement près de la petite voiture aux marionnettes et de contempler la délicieuse jeune fille qui l'accompagnait !

Un monde nouveau de pensées, de désirs, d'espairs et de craintes bouillonnait dans l'âme du pauvre dessinateur.

Quelques erreurs de son compas l'obligèrent à recommencer son travail.

— Suis-je bête ! pensa-t-il. Suis-je fou de me laisser distraire à ce point !

Il tenta de bannir de sa pensée la charmante obsession ; vainement... Elle revenait par toutes les portes de son cœur.

Qui était cette fille, après tout ? Il l'ignorait entièrement... Le métier de son père était bien misérable et un peu ridicule.

Aussitôt, au fond de son être, une voix chantait : « N'as-tu pas vu la pureté de ces regards d'ange ? Comment peux-tu soupçonner cette adorable enfant ? Et peux-tu mépriser son père parce que la pauvreté et son âge l'obligent à courir les foires pour vivre ? »

Le jeune homme se sentait conquis malgré lui. L'image tentatrice demeurait vive dans son esprit comme si la jolie Jeanne Escargel eût été présente devant lui et l'eût ensorcelé de ses regards les plus troublants.

Bochet n'imaginait pas, d'ailleurs, la possibilité d'une intrigue quelconque avec cette jeune fille. La passion, soudainement née en lui, était pure et respectueuse, Jeanne Escargel ne s'y était pas trompée lors de leur rencontre et c'est pour cela que son cœur avait battu si doucement.

La pensée que peut-être elle ne serait pas digne de son amour

fit passer un frisson dans tout le corps du jeune homme... S'il en était ainsi, il faudrait s'éloigner d'elle, l'oublier !

Il ne l'avait entrevue que quelques minutes, et, pourtant, cette hypothèse le faisait déjà cruellement souffrir...

C'est que, plus qu'il ne le croyait lui-même, la gentille jeune fille s'était emparée de tout son cœur, et que le bonheur de sa vie dépendait désormais d'elle.

Il y avait aussi, dans la tendresse éclosée si brusquement au cœur du jeune dessinateur, un délicat et profond sentiment de pitié.

Comme tous les êtres généreux il aspirait bien plus à donner le bonheur à ceux qu'il aimait qu'à en recevoir lui-même de leur affection.

Le sort de la pauvre petite foraine, si fragile, si fine, exposée à toutes les grossièretés de la rue et aux promiscuités les plus dangereuses, éveillait en son âme d'inconscients mouvements de compassion.

Protéger cette faiblesse, défendre cette fragilité contre les dangers qui l'entouraient, empêcher cette fleur délicate de se faner dans l'atmosphère viciée de la rue où elle devait forcément vivre, c'était une tâche aussi douce que belle.

Mais à cette enfant dont le clair regard révélait tant d'intelligence, dont la contenance disait la modestie et la dignité, il fallait, pour compagnon dans la vie, quelqu'un qui apprécierait la finesse de son esprit et de son cœur.

Parmi les fréquentations de son père, grossiers bateleurs ou saltimbanques de moralité douteuse, il était, hélas ! peu probable qu'elle trouvât un élu digne d'elle.

Plus à craindre encore étaient les tentations que sa beauté ferait naître dans le cœur de jeunes gens trop riches.

Bochet, comme tant d'amoureux, arrivait à se persuader que c'était pour lui un devoir d'aimer.

Le pauvre garçon aurait éprouvé de plus dures angoisses s'il avait pu voir, à l'heure même où il se livrait à ces irrésistibles réflexions, le cortège d'admirateurs élégants qui suivaient Jeanne Escargel.

Au milieu de ces jeunes gens à la mise recherchée, se trouvait l'insulteur de Jeanne, l'insolent qui lui avait écrit la lettre outrageante dont nous avons vu la chaste enfant rougir de honte.

Un monocle dans l'oeil, un gardenia à la boutonnière, l'air impertinent d'un sot qui se croit irrésistible, il tournait autour de la baraque du père Vatel sous prétexte de voir de près le mécanisme des merveilleuses poupées, en réalité pour assiéger Jeanne Escargel et obtenir d'elle une réponse à sa lettre.

Ce prétentieux imbécile était le fils unique de M. William Barnato, encore un mêtèque ! Italien de naissance, fils d'une Anglaise, naturalisé français pour les besoins de ses affaires, et présentement avoué à Marseille.

Louis Barnato était un des deux étudiants de la Faculté des Sciences que Georges Barail avait en particulière aversion pour le cynisme de leur immoralité.

C'était un bellâtre de 24 ans, dont la lèvre supérieure s'ombrait à peine d'un duvet blond, mais aux yeux déjà usés de viveur fatigué.

La blancheur de son teint laissait même deviner, avec le cerne livide de ses paupières et la pâleur de ses lèvres, qu'une anémie profonde, précurseur d'une maladie plus grave encore, le minait.

Deux de ses amis l'accompagnaient : Gilbert Toulouse et Oscar Blaisois.

Le premier était le fils de ce teinturier que nous avons déjà présenté à nos lecteurs et dont une partie de la fortune s'était édifiée sur la découverte achetée cinq cents francs au père Vatel.

Petit, grêle, d'aspect chétif, ce jeune gringalet n'en avait pas moins de prétentions à la grande vie. Il avait confiance dans les billets de banque dont il avait les poches farcies pour compenser les avantages dont la nature s'était montré avare envers lui... Nous devons dire pour être juste, que le visage du drôle, grêlé comme une pomme d'arrosoir, couronnait d'une laideur peu commune l'édifice étrié de sa petite personne.

Souvent pour ses compagnons de plaisir, la présence de ce gnome grotesque avait été une gêne et ils l'eussent envoyé au diable bien volontiers... Mais ce fantôme les tenait tous par l'argent qu'il leur avait maintes fois prêté et dont ils n'étaient pas en mesure de lui rembourser le premier sou.

Quant à Oscar Blaisois, c'était tout le portrait de son père tel que nous l'avons vu, au début de cette histoire, dans les salons de la Mare-aux-Bois.

De taille moyen, rond et dodu, l'air bon enfant, le geste câlin, les joues fleuries d'une soyeuse barbe brune, habillé avec moins de recherche que les jeunes gens qu'il fréquentait ordinairement, il avait hérité de ses parents les qualités pratiques qui lui faisaient toujours apprécier les choses au point de vue de l'arithmétique.

Au contraire de son ami Toulouse, il n'avait jamais prêté un sou à personne... En revanche, il savait leur acheter à bas prix les objets de valeur dont ils étaient momentanément encombrés. Ainsi en avait-il été pour un excellent appareil photographique, sorti de la célèbre maison Zeiss, qu'il avait payé un louis à son camarade Sourier.

Le sang de la tribu des Lachmann ne coulait pas en vain dans les veines d'Oscar Blaisois.

Le père Vatel, tout absorbé dans un calcul mental sur sa dernière combinaison de stabilisateur d'aéroplane, tournait machinalement la manivelle qui donnait la vie à ses petits travailleurs, sans voir rien de ce qui se passait autour de lui.

Le beau Barnato avait regardé ses amis d'un clin d'oeil significatif et d'un geste de tête leur désignait Jeanne Escargel.

Oscar Blaisois et Gilbert Toulouse examinèrent impudemment la jolie fille.

C'était, évidemment, une perle rare. Ils en firent compliment, d'un sourire expressif, à Louis Barnato.

Jeanne avait compris le sens de cette mimique : l'impertinent bellâtre avait convoqué ses deux amis pour leur montrer celle que, dans sa fatuité, il considérait déjà, sans doute, comme sa conquête.

L'insolence gluante de ce rustre vêtu en homme du monde trouvait, cette fois, la jeune fille prête à la recevoir. Elle fut relevée vertement.

Comme il cherchait à profiter d'une circonstance qui le rapprochait d'elle pour lui glisser à l'oreille une question au sujet de sa lettre, elle recula vivement, et regardant en face son obsédant poursuivant, elle s'écria à haute voix.

— Ah ! c'est vous qui m'avez envoyé ce lâche et misérable papier ?... Je l'ai brûlé sans le lire : la première ligne suffisait à me montrer qu'elle avait été écrite par un goujat... Et puis, si vous avez quelque chose à me dire, parlez donc tout haut : mon grand-père sera bien aise de vous entendre.

Ce fut au tour de Louis Barnato de rougir.

Mais c'était d'une honte toute différente de celle de Jeanne Escargel.

En lui, c'était l'orgueil humilié, l'amour-propre blessé, qui faisait monter le feu à ses joues.

Aussi, malgré son désir de ne pas s'aliéner les bonnes grâces de la jolie fille, la rage et le dépit lui soufflèrent un ricanement moqueur :

— Oh ! là ! là ! c'te tête !...

Mais la foule des curieux, composée, il est vrai, d'une majorité d'enfants, s'était retournée vers le drôle avec une expression non équivoque. Tous l'invitaient aussi clairement qu'un regard peut l'exprimer, à déguerpir lestement et à laisser tranquille la gentille montreuse de marionnettes.

Du reste à l'éclat de sa petite-fille, le père Vatel s'était rapproché d'elle, le visage inquiet et grave...

— Qu'y a-t-il donc, ma chérie ? demanda-t-il, sortant de son rêve et promenant sur tous des regards interrogateurs.

Jeanne frémissait encore de colère. Mais elle vit l'inquiétude peinte sur les traits du vieillard et elle eut encore une fois pitié de lui.

— Un mauvais plaisant, dit-elle simplement, en haussant les épaules.

Son grand-père la regarda avec étonnement. La physionomie émue de l'enfant démentait ses paroles.

— Quelqu'un t'a insultée fillette ? lui demanda-t-il à voix basse.

— Non, répondit-elle de même.

— Jeanne !... Il m'a semblé que tu étais indignée contre ces jeunes gens...

— Ils ont voulu plaisanter ; je les ai remis à leur place rudement... pour leur enlever l'envie de recommencer... Voilà tout.

Le père Vatel sourit à la jeune fille. Il répondit :

— Tu as bien fait, petite... Mais, tu sais, si quelqu'un t'ennuie, je suis là moi !

Jeanne remercia son grand-père d'un regard de tendre amour filial... Hélas ! n'était-ce pas son métier même qui encourageait l'audace des godelureaux ?... Une saltimbanque ! Cela n'inspirait guère le respect !... Mais comment le dire au pauvre vieux ?

Quelle détresse, dans sa vie, s'il lui fallait renoncer à ses recherches et à ses rêves pour reprendre un travail qui ne lui laisserait plus de loisirs !

Plus tard, si ces affronts se renouvelaient, elle avouerait la vérité à son grand-père et lui demanderait de ne plus l'emmener dans ses courses... Sans doute, ce serait dur, pour lui, de pousser tout seul la voiture et de n'avoir personne pour l'aider à faire la quête après chacune de ses petites représentations. Mais cela vaudrait mieux encore que de changer de métier.

Et qui sait ? Peut-être gagnerait-elle assez, en travaillant de son côté, pour pouvoir payer un petit gamin qui accompagnerait le vieillard et la remplacerait pendant les promenades de l'après-midi dans les jardins de Marseille.

Pauvre enfant ! Si elle avait pu se douter du danger qui la menaçait, elle n'aurait pas attendu une heure de plus pour révéler à son grand-père les assiduités inconvenantes dont elle était l'objet de la part de cet inconnu au monocle... Elle se fût placée sans réserve sous la protection de cette vieillesse tremblante, qui, si faible qu'elle fût, était néanmoins le seul appui sur lequel elle pût compter.

Dans une âme orgueilleuse comme celle de Louis Barnato, une blessure d'amour-propre est, en effet, une plaie ouverte et douloureuse que la vengeance seule est capable de cicatriser...

A cet homme qui l'aurait insulté publiquement, il eût voulu prendre la vie... S'il n'avait pas été sûr de le tuer en duel, il l'aurait fait assassiner par quelque nervi soudoyé...

Contre cette femme qui l'avait couvert de ridicule devant toute une bande de babauds, il y aurait peut-être quelque revanche plus raffinée à prendre !

En s'en allant le long du boulevard Longchamp avec ses deux camarades, le misérable y réfléchissait. Le ressentiment et le dépit de son désir inassouvi donnaient à sa figure une vilaine expression renfrognée contraire à sa suffisance coutumière.

— Barnato n'a pas l'air content ! fit Oscar Blaisois.

— Il s'est fait salement remoucher ! appuya Gilbert Toulouse en s'esclaffant.

— Le fait est que la petite n'a pas la langue dans sa poche !

— Ni les yeux !... Quels pistolets !

— Eh bien, mon vieux Barnato, pour un succès, c'est un succès...

— Tu as du goût pour le métier de dompteur...

— Gare à toi, si elle t'attrappe... Elle doit mordre fort. Je ne

donnerai pas deux sous de ta peau.

Ainsi provoqué, Barnato, après une grimace de la bouche qui signifiait : « Allez toujours, rira bien qui rira le dernier », répliqua :

— Elle ne l'emportera pas au paradis...

— Ça ne te suffit pas ? Tu veux recommencer ?

— Quand j'ai dit : J'aurai une femme, je l'ai... Je l'aurai.

— Méfie-toi ! cette petite doit avoir une navaja à sa jarretière !

— Puisqu'elle ne veut pas entendre raison par la douceur, se seront d'autres moyens qui la rendront douce comme un agneau...

— Quoi ?... Tu comptes sérieusement essayer...

— De l'enlever... Oui.

— Tu en pincas, alors ! C'est sérieux !...

— C'est vrai qu'elle a beaucoup de galbe...

Le petit gringalet de Gilbert Toulouse ajouta en faisant claquer langue :

— C'est un morceau de roi...

Le beau Barnato qui méprisait particulièrement le fils du richissime teinturier pour son physique désavantageux ne put retenir un léger mouvement d'épaules.

En lui-même il pensait :

— Ce n'est pas un avorton comme toi !

Après un silence Oscar Blaisois reprit :

— Alors c'est sérieux ?

— Absolument... Je ne veux pas recommencer à me faire tourner en ridicule par cette mijaurée... Elle ne comprend ni les lettres, ni les cadeaux, ni les paroles aimables : Il s'agit seulement de combiner cette affaire pour qu'elle ne rate pas...

— C'est grave : si tu te fais pincer !...

— Allons donc ! Une foraine !... Elle pourra faire après tout le pétard qu'elle voudra, si elle ose... Je n'aurais qu'à dire qu'elle est venue de son plein gré... J'espère bien qu'entre la parole d'une saltimbanque et la mienne personne n'aura d'hésitation...

L'argument avait une valeur incontestable. Le fils du métier qui connaissait son histoire contemporaine... Wilson, Panama, Humbert, Suez, Rochette ; ce sont des chapitres d'histoires que les gredins à tout faire comme Barnato n'ignorent pas et dont ils savent utiliser les enseignements pratiques.

Gilbert Toulouse seul fit une petite moue. Par tempérament il haïssait la violence : sa faiblesse

physique en faisait un pacifiste déterminé. S'il n'avait été jugé inapte au service militaire, il est probable que l'horreur de l'effort énergique l'aurait poussé à déserter.

Il possédait néanmoins une dose de vanité suffisante pour ne pas souffrir d'être défait par les poings robustes d'une fille comme Jeanne Escargel... A aucun prix il se fût risqué à tenter l'aventure pour son compte. Mais il ne lui répugnait pas moins d'être pris pour un poltron par ses amis.

Il murmura donc :

— C'est ton affaire, Barnato. Moi je ne m'en mêle pas. Cependant si tu as besoin d'une auto, tu sais, la mienne est à ta disposition ; je conduis moi-même. Pas de risque d'indiscrétion à courir.

— Merci mon vieux. C'est gentil ça. Je ne dis pas non... Mais où la conduirai-je voilà ce que je ne sais pas encore... Il faudrait un endroit sûr, assez isolé pour qu'elle puisse crier sans qu'on l'entende... Une maison de campagne ferait très bien. Il y a bien des hôtels borgnes dans la banlieue ; mais ça me dégoûte d'aller dans ces endroits malpropres... Ça sent la bière, le fromage, le tabac... pouah !

Oscar Blaisois caressa sa jolie barbe brune.

— Tu tiens bien à ton idée ? demanda-t-il.

Barnato répartit avec une vivacité qui trahissait son présentiment :

— Tonnerre de chien ! Plus que jamais maintenant... Il faut que cette petite rosse me paie ses moqueries. Je trouverai bien un coin où l'emmener, en cherchant.

— Inutile de chercher, je t'en offre un, à condition que tu sois discret.

— Oh ! que tu serais chic !

— Mais il faudrait absolument qu'elle ne se doute pas de l'endroit où elle aurait été enfermée, afin que, quand tu lui rendras sa liberté, elle ne puisse rien dire à la police... Tu comprends : je ne voudrais pas embêter mon père avec une histoire comme ça, surtout au moment de sa réélection...

— De quoi s'agit-il donc ?

— De la Mare-aux-Bois.

— Ta famille n'y est pas ?

— Non. Elle n'y va pas cette année. Elle va partir dans quelques jours pour faire des emplettes à Paris, en vue du mariage de ma soeur... Alors, il n'y a personne au château, qu'un vieux valet de chambre discret comme le tombeau. Je l'ai éprouvé déjà

Hum! Quelle Saveur!



Naturellement !
C'est du Macaroni
HIRONDELLE,
CATELLI
il est si bon !

CHACQUE PAQUET CONTIENT
UNE RECETTE

Fabricant des délicieuses
fèves au lard.
HIRONDELLE

CATELLI

plus d'une fois. On peut compter sur lui il ne dira rien.

— Bon Sang! Je ne sais comment te remercier... Vous êtes tous deux de braves types! A charge de revanche, vous savez.

Tout en causant, les trois jeunes bandits avaient descendu le boulevard Longchamp, le cour du Chapitre, les allées de Meilhan et la rue Noailles, et ils arrivaient sur les trottoirs encombrés de la Cannebière tapageuse et multicolore.

Devant le Café Glacier, ils s'arrêtèrent pour jeter un coup d'œil sur les consommateurs de la terrasse.

Ils cherchèrent quelqu'un.

— Tiens! Le voilà! s'écria Blaisois en montrant un jeune homme assis tout seul devant une table, dans l'angle même de la terrasse, contre la devanture du café.

Ils traversèrent aussitôt les rangs des buveurs pour rejoindre leur camarade.

— Eh bonjour, Courier!... Il y a longtemps que tu attends ?

L'interpellé les regarda avec satisfaction et leur tendit la main :

— Assez! répondit-il. Vous n'êtes guère exacts. J'ai failli m'en aller.

— C'est la faute à Barnato, dit

Miller's Worm Powders nettoieront l'estomac et les intestins des vers de sorte que l'enfant ne sera plus troublé par leurs ravages. Les poudres sont douces au goût et aucun enfant ne s'objectera à les prendre. Elles ne sont pas nuisibles dans leur composition et si dans quelques cas elles causent des vomissements, ce n'est pas parce qu'elles ont vomitives mais c'est une indication de leur travail effectif.

Toulouse. On va te raconter ça!... C'est un roman qui commence !

Les jeunes gens s'assirent et quand le garçon leur eut apporté la marquise glacée qu'ils avaient commandée, ils commencèrent à raconter à leur ami leur visite à la jolie Jeanne Escargel et les projets de Louis Barnato.

Leur table était assez isolée pour qu'en parlant à demi-voix pas un mot de leur conversation ne pût être entendue.

Celui auquel ils adressaient leurs confidences les écoutait avec un vif intérêt. De temps en temps, il souriait, approuvait de de la tête ou poussait une petite exclamation de joie.

Olivier Courier était aussi élégant que Barnabé, aussi brun que Blaisois et avait l'œil aussi piquant que le petit Gilbert Toulouse.

Mais à première vue, il possédait sur eux tous une incontestable supériorité: celle de l'énergie et de la volonté.

La mâchoire carrée, ses lèvres minces, l'expression froide et résolue de ses traits révélaient un caractère inflexible et une ténacité capable de vaincre les plus âpres résistances.

C'était un homme, dans toute l'acception du mot et bien qu'il n'eût que deux ans de plus que ses camarades, il les dominait tous moralement.

Malheureusement, ces belles qualités, qui eussent pu faire de lui un de ces héros d'aventures, marin, explorateur ou aviateur, soldat ou missionnaire, comme notre race en produit tant, ces belles qualités au service d'une âme dévoyée, faisaient d'Olivier Courier un être des plus dangereux.

Une éducation matérialiste avait éveillé dans son esprit ardent tous les appétits et toutes les espérances, sans y mettre en même temps le frein des saintes résignations. A vingt-cinq ans, armé d'intelligence, fort comme un athlète, instruit et sans l'ombre d'un scrupule, le fils du général Courier était comme une farouche bête de proie lâchée en liberté au milieu de la société.

Riche comme ses camarades, il eût été sans doute moins à craindre. Le tigre repu ne chasse pas. Mais élevé dans la maison paternelle à jouir d'un luxe relatif, il savait pertinemment qu'il n'avait aucun héritage à attendre, et qu'à la mort de ses parents il serait aussi gueux que le plus pauvre soldat de la division de son père.

Cette destinée le soulevait de froide rage... Cette déchéance, il

ne la subirait pas!... Il tenterait un coup. Il réussirait ou succomberait... La mort ou la fortune: la jouissance large de tous les plaisirs ou le néant: c'était le dilemme auquel depuis longtemps il était résolu.

En attendant, la soif de vivre largement l'avait déjà poussé à plus d'une indécatesse, et pour parler franc à plus d'un vol.

Trop orgueilleux pour solliciter constamment quelques louis de la générosité de ses camarades fortunés, il préférait se les procurer sans les demander à personne.

Ainsi, c'était lui l'auteur de tous les larcins constatés à la Faculté des Sciences et dont on avait accusé le petit préparateur Perny. Tous ces objets volés avaient été revendus par lui, à des brocanteurs peu délicats pour des sommes dérisoires, mais qui avaient suffi à lui donner quelques jours l'illusion d'être riche.

«Etre riche», «devenir riche», c'était le but, la passion, l'idéal de ce garçon déterminé et audacieux. Honneur, vertu, vieilles traditions qui faisaient jadis l'apanage des familles d'officiers et qui brillent encore, grâce à Dieu, au foyer de l'immense majorité, n'avaient pour lui aucun sens. Le matérialisme abject au milieu duquel il avait grandi avait tué en lui tous les germes de générosité.

Tout est vain, hors la jouissance et le plaisir. Comme tout se paie avec l'or, il lui fallait de l'or!

Quand Toulouse et Blaisois eurent terminé leur récit et exposé leur projet d'enlèvement de la petite Jeanne Escargel, Olivier Courier n'opposa aucune objection. Il dit seulement :

— Prenez bien vos précautions, afin qu'il ne lui arrive pas d'accident... car si elle vous claquait dans les mains, ça serait une sale affaire.

— Bah! on ne lui fera pas le moindre mal.

Les quatre gentle-men-apaches ricanèrent à l'unisson.

Courier reprit le premier son sérieux.

— C'est pour quand? questionna-t-il.

— Le plus tôt possible, répondit Barnato. Mais il faut que je m'enquière de manière précise des heures où la belle petite sort de chez elle et y rentre. Vous pensez bien que ce n'est pas à côté de son vieux singe de grand-père que j'ai envie de la subtiliser. Il faut que les circonstances s'y prêtent, qu'elle soit

seule et qu'il n'y ait pas trop de monde autour d'elle au bon moment.

— Enfin cherche, dit Toulouse. Quand tu seras fixé tu n'auras qu'à me faire signe: je suis prêt.

— Moi aussi, ajouta Oscar.

Olivier Courier se pencha alors vers ses amis pour leur parler plus doucement encore.

— Confiance pour confiance, dit-il. Puis-je compter sur votre discrétion ?

— Tu le sais bien!... Entre nous, on ne fait qu'un.

— Bon!... Et sur votre aide ?

— Comme nous comptons sur la tienne à l'occasion.

Oscar Blaisois répondait nettement, mais au tréfonds de lui-même, il était légèrement inquiet. Qu'allait donc leur proposer Courier ?

Les précautions oratoires de ce casse-cou laissaient imaginer quelque chose de grave.

— Il serait nécessaire, pour réussir, de saisir l'occasion aux cheveux... Il s'agit d'une opération à mener rapidement, en quelques minutes. Seul, je n'y arriverais pas, d'autant plus que je n'ai pas d'auto. Ensuite, il faudra filer dare-dare... Si vous voulez m'aider, ça ne peut pas manquer de réussir...

— Tu es bien mystérieux, fit Barnato. Olivier Courier le regarda dans le blanc des yeux.

— Il s'agit d'un vol, selon le mot bourgeois...

Blaisois et Toulouse faisaient la grimace.

— Oh! je ne vous y oblige pas, mes petits, continua l'audacieux bandit avec un sourire de mépris. Voilà bien la valeur de vos grandes promesses!... Je peux compter sur vous comme sur une planche pourrie! Mais, prenez garde... Si vous ne vouliez pas marcher avec moi, il ne fallait pas me mettre au courant de vos affaires... Maintenant, c'est à prendre ou à laisser... si vous renâclez, vous ne toucherez pas à Jeanne Escargel...

Barnato souffla :

— Tiens! pourquoi donc, s'il te plaît ?

— Parce que je vous dénoncerai, tout simplement... Ah! mes gaillards, parce que vous êtes riches vous vous croyez tout permis, et quand un de vos amis qui vous a aidés, maintes fois, vous demande un petit service, vous faites les difficiles!... Vous jouez la vertu!... Ça ne prendra pas... Je ne suis pas une poire, moi !

(A suivre)

Paroles par
Fernand de Verneuil

REVE D'AMOUR

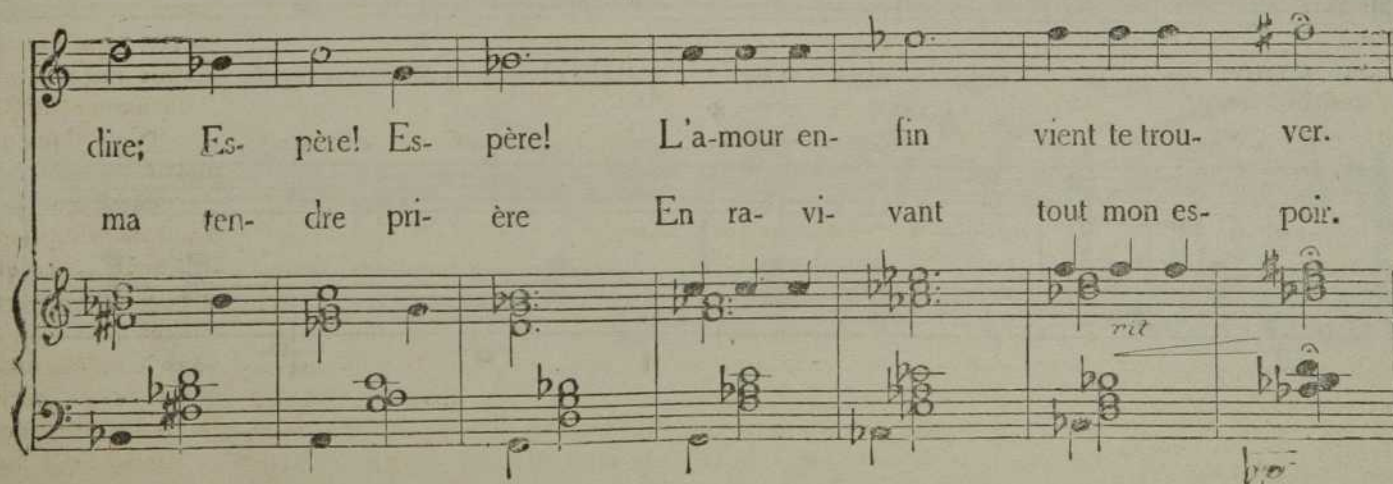
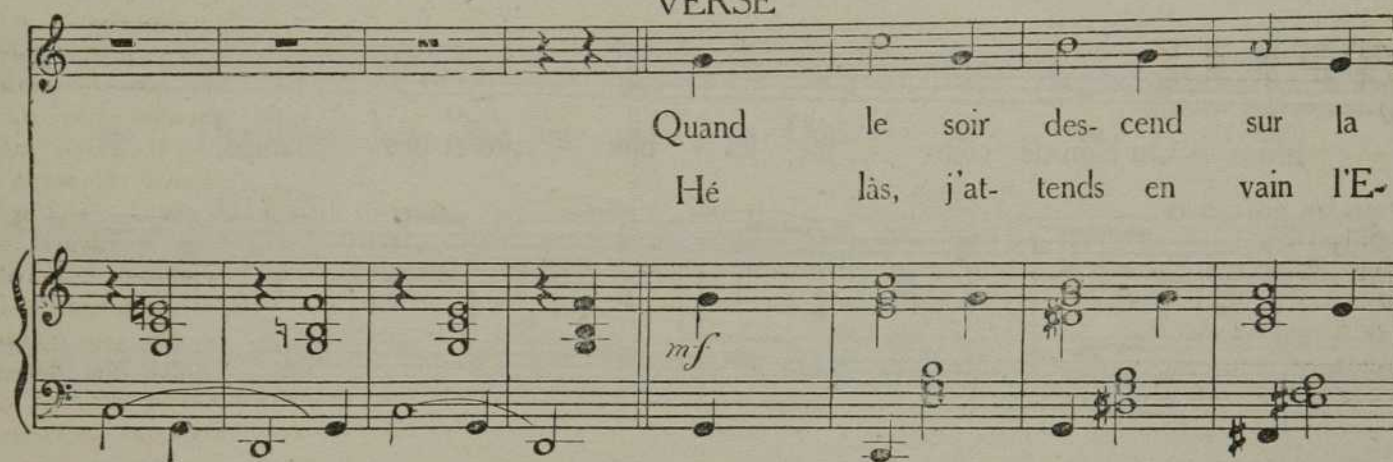
VALE CHANTEE

Musique
de
Lucio Agostini

Tempo Di VALSE LENTE



VERSE



CHORUS

Est- el- le brune ain si que la nuit som-

bre Ou blon-de com- me les blés d'or des champs,

Cel-le vers qui mon- te mon rêve en l'om-

bre ? Je ne le sais, mais j'es père et j'at- tends...

The musical score is written in 3/4 time with a key signature of two flats (B-flat and E-flat). The vocal line is on a single staff, and the piano accompaniment is on two staves (treble and bass). The lyrics are in French and are aligned with the notes. There are three measures of music for each line of lyrics. The first line of lyrics is 'Est- el- le brune ain si que la nuit som-'. The second line is 'bre Ou blon-de com- me les blés d'or des champs,'. The third line is 'Cel-le vers qui mon- te mon rêve en l'om-'. The fourth line is 'bre ? Je ne le sais, mais j'es père et j'at- tends...'. The piano accompaniment consists of chords and single notes, providing a harmonic background for the vocal line.

Et dans mon coeur quand s'al-lu-me la flam-

me Des dé-sirs fous mais im-pré-cis Dont s'é-ni-vre mon

âme, Je ne sais plus s'il s'a-git d'u-ne femme,

Ou si je rêve à l'in-fi-ni!

Lucio Agostini

L'ANGE DU FOYER



L'ange.—Allons, dis-moi ce que tu penses.
Le mari.—Je pense à ces pauvres mahométans qui ont jusqu'à trois cents femmes.

UN SENTIMENTAL

Anna.—Votre mari est-il affectueux ?

Lucette.—Il doit l'être, car voilà huit ans qu'il a la même sténographe à son bureau.

RENSEIGNE

—Combien y a-t-il de saisons dans une année ?

—La saison du Hockey, de la balle au camp...et pas d'autres. Deux saisons, monsieur.

ENTRE VOISINS

—Votre chien m'a mordu.
—C'est faux.
—Prouvez le.
—Premièrement, mon chien n'a pas de dents, secondement, il ne mord pas, troisièmement, je n'ai pas de chien.

FRAYEUR



—J'ai le hoquet, fais-moi peur.
—Veux-tu me prêter cinq piastres.
—Merci, c'est passé.

EMBELEMENTS

Une dame s'arrête devant la vitrine d'un grand magasin où elle voit une pancarte :

English spoken
Se habla Espanol
Si Parla Italiano
Man spritch deutsch
Se verbeshe romanesh
Tata se portuguez
Man spitch yidisch
—Sapristi, s'écrit la dame, et moi qui ne parle que le français.

RESULTATS

Paul.—Tu as maigri depuis que tu vends du charbon.

Zéphirin.—Oui, je ne pèse plus le poids.

APPRECIATION

Marie.—Comment aimes-tu tes patrons ?

Brigitte.—Je ne les aime pas du tout, madame est trop regardante, et monsieur, pas assez.

AU BAR

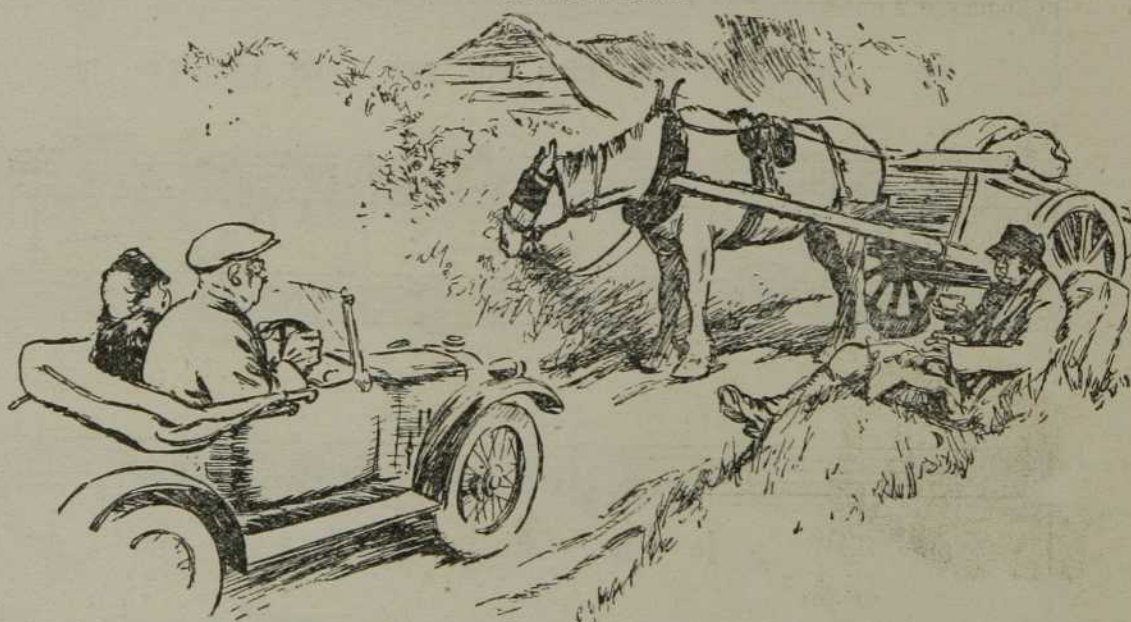
—Du vin rouge ou du vin blanc ?
—Ça ne fait rien, c'est pour un aveugle.

ENCOURAGEMENT

Paul.—Quand je te vois, les obstacles n'existent plus. Tu es ma force. Tu es mon courage.

Denise.—Eh bien, prend ton courage à deux mains.

SUR LA ROUTE



—Pourquoi n'enlevez-vous pas votre cheval qui bloque le chemin.
—Passez dessous.

DEFINITION

—Quel est le plus grand pouvoir d'eau au monde ?
—Les larmes de femme.

UNE PREUVE

—Le whisky devient meilleur en vieillissant.
—Ça c'est vrai, plus je vieillis plus je l'aime.

REPONSE

—Vous n'êtes qu'un vieil avare.
—C'est bien ça, on nous en veut toujours à nous autres, pauvres riches.

EN CLASSE

—Comment appelle-t-on un enfant qui a tué son père et sa mère ?
—Un orphelin.

BONNE REPONSE

L'instituteur.—Quelles sont les dents qui nous viennent les dernières ?
L'élève.—Les fausses, monsieur.

RENDEZ-VOUS

Adrienne.—Tu me rencontreras au coin de la rue à sept heures.
Lucien.—Bien. A quelle heure seras-tu là.

EGOISME

Anatole.—J'ai acheté un cadeau pour la personne que j'aime le plus au monde.
Alice.—Une boîte de cigares ?

A LA CAMPAGNE

—Il vient beaucoup d'automobilistes ici ?
—Je vous crois, l'hôpital est remplie.

DANS LE MENAGE

Monsieur. — Ma chère femme, je tiens à t'apprendre que je viens d'ajouter une autre somme de dix mille dollars à mes assurances sur la vie.

Madame. — Bien, maintenant, si je te tues, j'aurai un bénéfice.

AMOUR MODERNE

Gisèle. — Comment savez-vous que votre amour pour moi sera éternel ?

Henri. — Parce que je n'ai jamais su aimer autrement.

SUR LA RUE

- Quelle heure est-il ?
- Je n'en sais rien.
- Votre montre ne marche pas ?
- Oui, mais elle à une heure de retard.

ENQUETE

Une dame accoste un petit garçon sur la rue.

- Es-tu un bon petit garçon ?
- Oui, madame.
- Tu vis avec tes parents ?
- Oui, madame, avec papa et maman.
- Tu suis bien ton catéchisme ?
- Oh ! oui, madame.
- Je crois que je puis avoir confiance en toi. Tiens, voici un sou, tu vas aller au magasin m'acheter de la gomme à mâcher, et souviens-toi que le bon Dieu te voit.

REGRETS

Alice. — Ton premier mari était un brave homme, c'est malheureux qu'il soit mort.

Eva. — Oui, c'est ce que me dit tous les jours mon deuxième mari.

MECANICIEN PRUDENT



Le chef de gare. — Vous refusez de monter dans votre engin ?

Le mécanicien. — Oui, je ne me sens pas bien en train.

APRES L'ACCIDENT



— Il s'est brisé la jambe.
— Est-ce qu'on va le rachever ?

AU TRIBUNAL

L'accusé. — Je n'ai frappé ma femme qu'avec mon mouchoir.

Sa femme. — Il ne dit pas qu'il se mouche avec ses doigts.

REPONSE

On demande à un mourant comment ça va.

— Ça ne va pas, répond le mourant, ça s'en va.

BRAVE HOMME

— Il y a dix ans que je n'ai pas parlé à ma femme.

— Pourquoi ?

— Pour ne pas l'interrompre.

LA PENSEE BETE

Madame. — As-tu lu dans le journal cet article sur la conservation des fourrures.

Monsieur. — Non, du reste, ça ne t'intéresse pas puisque tu n'as pas de fourrures.

Madame. — C'est justement ce que je voulais te faire remarquer.

AU TRIBUNAL

Le juge. — Le prisonnier a-t-il offert de la résistance ?

L'agent de police. — Cinq dollars seulement, son Honneur.

UN MOYEN

— Mais comment vous reconnaitrais-je dans la foule ?

— Je porterai mes cheveux longs.

PAUVRE FEMME

— Oui, ma chère, elle possède six automobiles et elle n'est pas heureuse.

— Pourquoi cela ?

— Elle marche dans son sommeil.

AU TRIBUNAL

Le juge. — Vous prétendez avoir été saoul lorsque vous avez embrassé cette femme.

L'accusé. — Le tribunal n'a qu'à la regarder pour constater que je dis la vérité.

CONSEIL

Annette. — Dois-je porter mes jarretières au-dessus ou au-dessous du genoux ?

Charles. — Laissez-moi voir ?... pour voir.

RECOMPENSE



— Je trouve son porte-monnaie dans mon taxi, je le lui rapporte et comme récompense elle me donne une tasse de thé.

— C'est ce qu'on appelle remercier avec infusion.

PRIS AU MOT



Gabrielle.—Comment, encore un bijou nouveau. Mais tu vas ruiner ton mari.
Yvonne.—Non, il dit toujours qu'il a épousé un trésor.

ENTRE AMIS

—Où étais-tu hier soir ?
—J'étais avec toi.
—Alors, où étais-je ?

CONSEIL



Le malade.—Avant de venir vous voir je suis allé chez le docteur Untel.
Le médecin.—Quel conseil idiot vous a-t-il donné ?
Le malade.—Il m'a dit de venir vous voir.

LUI AUSSI

—J'ai une montre incassable.
—La mienne l'était aussi jusqu'au jour où je l'ai brisée.

ENTRE DOMPTEURS



—Moi aussi, quand j'étais dans le métier, j'ai failli être dévoré par mes bêtes.
—Vous avez été dompteur ?
—Oui, j'avais des puces savantes.

Monologue comique

SAVEZ-VOUS QUE ...

Par PAUL COUTLEE



Vous qui savez tout, savez-vous quel est le plus grand méridien du monde ?

Non ? Eh bien, c'est le méridien de Greenwich qui se trouve à Greenwich. Ça vous étonne ? Ça ne m'étonne pas que ça vous étonne, car ça étonne tous ceux à qui je dis cette chose étonnante.

Il n'y a rien de beau comme de tout savoir... c'est mon cas.

Ainsi vous ignorez aussi que le roi d'Angleterre le jour de son couronnement porte une robe ? ... Oui, madame, une robe garnie de vermine.

Que diriez-vous si je vous apprenais que Napoléon n'a jamais voulu monter en automobile de sa vie et que, de plus, il ne s'est jamais servi du téléphone ?

Vous qui prétendez être si savants, savez-vous seulement de quelle couleur était le cheval blanc de Napoléon ? ... et de quelle couleur les cheveux rouges d'Eléonore ?

Voyez-vous ? Moi, je sais tout cela. Et d'autres choses aussi.

Savez-vous pourquoi Adam n'a mangé que la moitié de la pomme. C'est parce que Eve n'a pas voulu tout lui donner. Les femmes sont si gourmandes.

Savez-vous pourquoi Jacques Cartier a découvert le Canada ? C'est parce que le Canada ne pouvait pas découvrir Jacques Cartier. Comme c'est simple.

Ce sont les Canadiens qui ont les plus grands pieds. Le pied canadien est de douze pouces.

Connaissez-vous la recette des beignets japonais ? Moi, je la connais : Vous prenez un gros morceau de glace, vous le roulez dans la pâte et vous faites frire. Vous servez. C'est exquis et rafraîchissant.

Pour les beignes canadiens vous prenez un trou et vous l'entourez de pâte.

Vous ne trouvez pas que c'est beau d'avoir une science aussi vaste que la mienne ?

Sur tous les sujets, je sais tout.

Une bicyclette à deux roues doit faire deux moins de vitesse qu'une auto qui en a quatre. C'est logique et incontestable.

Deux hommes font plus de travail qu'un seul homme. En vertu de cette loi, une route d'un mille de longueur sera parcourue deux fois plus vite par deux hommes qui marchent ensemble que par un seul homme.

Il y a moins de jours du mercredi des Cendres au dimanche des Rameaux que du dimanche des Rameaux au mercredi des Cendres. Ceci étant admis, un homme qui voyage de Montréal à Québec prendra moins de temps pour aller à Québec que pour en revenir.

Vous ne le saviez pas. Maintenant vous le savez. Ma conférence aura eu du bon pour vous et vous n'avez pas perdu votre temps ce soir.

Au revoir et merci.

JEUNES GENS ! JEUNES FILLES ! qui récitez dans les salons, achetez QUE NOUS DIS-TU ? (62 déclamations comiques), MES MONOLOGUES (67 déclamations comiques). En vente dans toutes les librairies ou chez l'auteur, M. PAUL COUTLEE, 1226, rue St-André, Montréal. Prix : Un dollar le volume, au choix.

HONORAIRES

L'avocat.—Mademoiselle, c'est cent dollars pour ma consultation et encore je vous fais un prix spécial parce que je vous aime.

La cliente.—Mais c'est beaucoup trop cher pour une simple consultation.

L'avocat.—Je veux vous faire sentir combien la profession d'avocat est une profession payante afin que vous consentiez à devenir ma femme.

L'ATTENTE



—J'ai trouvé un lapin mort sur ma terre.

—Tu l'as mangé.

—Non, j'ai mis une annonce dans le journal. Si on ne vient pas le réclamer dans un an il sera à moi et je le mangerai.

NOUVEAU COMMERCE

—Que fais-tu de ce temps-ci ?
—Je vends des meubles.
—Tu es dans le commerce ?
—Non, je vends mes meubles.

GALANTERIE ?



Emilienne.—Quel âge me donnez-vous ?
Gédéon.—Vous avez l'esprit d'une jeune fille de 20 ans, la robe d'une jeune fille de 18 ans et la taille d'un enfant de 10 ans, total : 48 ans.

PAS DE DANGER

—Votre mari est-il en danger ?
—Pas plus qu'une bête à mille pattes qui a déjà une patte dans la tombe.

VOYAGE DE NOCE



Adrienne.—Cette côte est bien dure à graver, ne pourrais-tu pas me procurer un âne.

Léon.—Ne suis-je pas là, ma chérie, appuie-toi sur moi.

COMPASSION



— Ce matin on m'a volé dix milles dollars.
— Eh bien, il vaut mieux que ça arrive à toi qu'à un pauvre malheureux.

APRES LE PROCES

Le client. — Oh ! mon cher avocat, vous avez gagné mon procès, je ne sais comment vous prouver ma reconnaissance.

L'avocat. — Mon ami, depuis que les Phéniciens ont inventé l'argent, cette question ne se pose plus.

CORRESPONDANCES

Mon cher mari, je t'envoie la facture de mon hôtel de villégiature.

Ma chère femme, je réponds à ta lettre d'hier. Je te supplie de ne plus acheter d'hôtels à ce prix-là ; tu te fais voler.

ENFANTS PROPRES

La garde. — Vos enfants se lavent-ils les dents souvent ?

La maman. — Il n'y a rien qu'ils aiment autant. Tous les matins ils se battent à savoir qui aura la brosse à dents le premier. Ils sont six à s'en servir.

OH ! LA, LA.

Aline. — Il y a plusieurs choses sur lesquelles je puis toujours compter.

Emery. — Lesquelles ?

Aline. — Mes dix doigts.

SUR LA RUE

Aglaé. — Monsieur l'agent, voici un homme qui me suit. Il doit être saoul.

L'agent (après avoir regardé Aglaé). — Il doit l'être, made-moiselle.

AVANT LA PENDAISON

Le bourreau. — Je dois vous prévenir, monsieur, que c'est la première fois que je pends un homme.

Le condamné. — Eh bien, je vous déclare, moi, que c'est la première fois que je suis pendu. Nous y mettrons donc chacun du nôtre et nous nous en tirerons comme nous pourrons.

LA MODE

Alice. — Où vas-tu avec ta canne à pêche ?

Jeanne. — Ce n'est pas une canne à pêche c'est mon fume-cigarette.

UN HEROS

— Qu'as-tu fait durant la guerre ?

— C'est moi qui portait le drapeau.

— Bravo. Dans quel régiment étais-tu ?

— Quel régiment ? Mais j'étais garde-barrière pour un chemin de fer.

LA RAISON

— Tu n'as pas retourné sa bague à Gaston puisque tu as changé de sentiments à son égard ?

— Oui, mais je n'ai pas changé de sentiments envers sa bague.

EN CLASSE

Le professeur. — Jean Martin est-il présent ?

Jean Martin. — Oui, monsieur.

Le professeur. — Parfait, c'est la première fois cette année que vous répondez à une question.

HISTOIRE SANS PAROLES



①



②



③



④



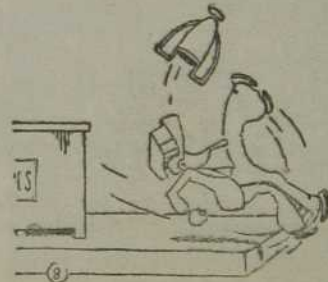
⑤



⑥



⑦



⑧

L'expert en équilibre.

Les Aventures de Marcel

EPISODE NUMERO 84



1—On mit le trésor en sûreté et chacun s'installa à table pour le souper. Tout à coup un violent ouragan se déclina sur l'île.



2—Le lendemain la tempête ayant cessé l'oncle René constata avec stupeur que son aéroplane était brisé.



3—Comment allait-il faire pour s'en retourner avec tous les siens. Heureusement il avait les outils nécessaires pour les réparations.



4—Il alla dans la carlingue de l'avion et sortit son coffre d'outils, puis il se mit à réparer l'aéroplane.



5—Pendant que l'oncle René travaillait avec le bon vieillard, les enfants, Marcel et Marie, se préparèrent à aller à la pêche.



6—Il fallait du poisson pour le repas du jour. Marcel descendit le premier la falaise.



7—Arrivé au bas Marcel et Marie furent surpris de voir un navire qui ne se trouvait pas là la veille.



8—Ils coururent afin de voir d'où venait ce navire et s'il y avait quelqu'un à bord.



9—Ils n'y avait personne. Ils eurent beau crier personne ne répondit à leurs cris.



10—Ils s'embarquèrent sur un radeau pour aller voir ce que contenait ce navire qui était venu s'échouer sur l'île.



11—Marcel avironnait avec un long bois qui provenait d'un des mâts du navire en détresse.



12—Marcel aidait Marie à monter dans le navire en se servant de l'échelle de cordes.

(Que trouveront-ils dans le navire? Nous le saurons dans LE SAMEDI de la semaine prochaine.)

ROMAN LITTÉRAIRE DU "SAMEDI"

PETITE MARQUISE

Par Arthur Dourliac

No 6 (Suite)

XIII

SOEUR LINA

A chaque visite, le docteur hochait la tête :

— Son existence ne tient qu'à un fil et sans vous, mademoiselle, il serait déjà rompu...

Et les jours passaient...

Un matin, Lucien s'étendait longuement sur les circonstances glorieuses de la blessure de Georges; Lina l'écoutait attentive, quand elle le vit se lever et faire le salut militaire...

Mme Lavielle introduisait un officier à barbe blanche; c'était le colonel.

Après quelques paroles courtoises, il s'approcha du lit du blessé.

Miné par la fièvre, il n'était plus que l'ombre de lui-même, ses mains amaigris se crispaient sur le drap dans ce geste inconscient que le peuple, au langage imagé, appelle « faire son paquet. »

— J'ai tenu à venir vous remercier moi-même, sergent Bornis, à vous dire que vous avez été porté à l'ordre du jour pour votre conduite et, qu'à ma demande, la croix vous a été accordée...

Le jeune soldat regardait sans voir, écoutait sans entendre, mais en apercevant le ruban rouge, un éclair d'intelligence brilla dans ses yeux, il saisit le glorieux insigne d'une main tremblante et le serra convulsivement en murmurant :

— La croix, officier, Lina !

— Officier, dit le colonel qui avait saisi ce mot, je me porte garant que vous le serez avant peu, si vous voulez rester au régiment. ce que je souhaite de tout mon cœur.

Et en se retirant :

— C'est votre fils, monsieur ? dit-il à François.

— Non, mon colonel, je n'ai pas cet honneur, mais son père est mon meilleur ami et je lui répéterai fidèlement vos paroles.

RESUME DES PRECEDENTS CHAPITRES

Le marquis de la Hanse meurt après avoir déshérité son fils au profit d'une nièce intrigante, mademoiselle d'Estourmel, qui aurait voulu se faire épouser par Roger, le fils du marquis. Mais Roger part pour l'Amérique où il épouse une jeune ouvrière.

Quelque temps après sa jeune femme meurt et Roger ne tarde pas à la rejoindre dans la tombe.

Avant de mourir il envoie sa petite fille en France et il la confie aux soins de l'ancien serviteur du château.

— Dites-lui qu'il peut être fier de son fils !

Et il ajouta tristement :

— Ce sera la dernière croix portant la date du siège...

Paris capitulait.

XIV

COMMENT UN VAINQUEUR
D'INDIANA FÊTE LES VAINQUEURS
DE PARIS EN 1871

Ce fut un jour de deuil quand se répandit par toute la France cette triste nouvelle :

« Malgré sa fière devise le vaisseau a sombré. Paris a capitulé ! »

Mais hélas ! (l'égoïsme ne perd jamais ses droits) pour beaucoup ce fut aussi un soulagement.

C'était la paix, la fin des maux que l'on endurait depuis six mois, la fin des combats, la fin des angoisses, le retour des prisonniers dans leur patrie.

Et les pauvres pères, les vieilles mères étaient bien un peu excusables d'oublier les provinces perdues pour les enfants retrouvés...

Chez les Prussiens, la joie fut sans bornes, insolente et brutale, car ces Germains, qui s'indignaient d'être traités de barbares, lorsqu'ils incendiaient les villages et bombardaient nos monuments, ne savaient pas être généreux dans la victoire.

Pour eux c'était le triomphe, l'entrée à Paris et le retour à Berlin, avec les drapeaux conquis... et les pendules volées.

Partout, les villes occupées par les vainqueurs, des villes françaises, durent célébrer l'écrasement de la patrie, semblables à ces captives forcées de figurer autour du char triomphal de quelque général romain, allant au Capitole.

Crépy, comme les cités de la région, subissait la dure occupation prussienne, mais, plus heureuse que d'autres, bien des souffrances lui étaient épargnées grâce à l'intervention d'une femme.

Cette nouvelle sainte Geneviève, qui en imposait aux modernes Attila, n'avait pourtant rien de commun avec la bergère de Nanterre : c'était Mlle Prévost !

Comment l'influence protectrice de la vieille fille s'étendait-elle sur ses malheureux concitoyens ?

Peu après le 4 septembre, Prosper Filoy, désertant le notariat, s'était fait remarquer par ses opinions démagogiques et avait obtenu la place de greffier, en remplacement d'un pauvre vieillard accusé de tiédeur et de bonapartisme.

En cette qualité, le jeune drôle accabla de vexations tous ceux qui avaient eu l'heur de lui déplaire et leur fit une aussi large part que possible dans la répartition des charges de la guerre.

Mlle Prévost qu'il honorait d'une haine particulière, fut dénoncée par lui aux autorités prussiennes, comme une vieille rentière très riche mais très avare, et un matin, elle vit arriver dans sa petite chambre six grands gaillards aux casques à pointe, porteurs d'un billet de logement à son nom.

En voyant, dans un coin, la signature de Prosper, elle devina bien vite à qui elle devait ce mauvais tour, mais elle ne se laissa pas démonter et, s'adressant à ses hôtes malencontreux en excellent allemand :

— Mes garçons, voilà tout mon domicile, ce n'est pas large pour un, c'est infiniment trop étroit pour sept.

Et, sans plus tarder, elle se rendit à l'Hôtel de Ville.

Le commandant de la place y était, entouré de son état major.

— Général, dit-elle en s'avançant hardiment vers lui, s'il vous plaît d'envoyer tous les soldats de la garnison chez une vieille fille comme moi, donnez-moi une caserne pour les loger; ma chambre n'est pas assez vaste.

Très surpris de cette algarade, le commandant se retourna brusquement :

— Eh ! mais, comment c'est vous, mademoiselle !

Elle reconnut le prince de Scharzberg, dont la femme, russe de naissance, avait été une de ses élèves.

— Que vous a-t-on fait, mademoiselle ? je serai heureux de vous rendre justice comme je suis heureux de me trouver commandant la ville où vous résidez.

— Le plaisir n'est pas partagé, dit-elle, mais enfin si vous adoucissez un peu les rigueurs de la guerre, pour notre pauvre cité, je ne regretterai qu'à demi votre présence parmi nos ennemis.

Le général se montra fort courtois pour l'ancienne institutrice et dès lors, sans user de sa bienveillance pour son compte personnel, elle put protéger efficacement les malheureux molestés sans cesse par les vainqueurs.

(Suite à la page 30)



**Hum
Quelle
Saveur!**

**Naturellement
ce sont des fèves
HIRONDELLE
au lard cuites
au four par**

CATELLI

Engraisse les femmes déchar- nées et "sans vie"

Une formule nouvelle de
LEVURE et FER
engraisse rapidement
— ou rien à payer



Nous aimerions à vous montrer toutes les merveilles accomplies par la *Levure Ferrugineuse* pour des milliers d'hommes et de femmes. Les creux osseux ont été comblés de chair, les angles se sont arrondis, le corps tout entier s'est remodelé. Les boutons, les clous et les taches ont disparu. Comment la *LEVURE et le FER* donnent-ils rapidement du poids? La *Levure Ferrugineuse* représente deux toniques en un seul — la *Levure* pour engraisser et le *Fer* pour fortifier. La *Levure* est la même dont on se sert pour fabriquer le malt et qui rend le malt si profitable. C'est une *Levure* préparée spécialement et très concentrée pour lui faire donner le plus d'efficacité.

La *Levure* est traitée avec du fer végétal pur, celui qu'on trouve dans les épinards, la laitue et le céleri. Et fort et relève les nerfs et les muscles.

La *Levure* n'est pleinement efficace que rendue *Ferrugineuse* de cette manière — car le *Fer* est indispensable pour faire valoir et augmenter les propriétés renforcissantes de la *Levure*. Par cette formule spéciale, la *Levure Ferrugineuse* vous donne des résultats deux fois plus vite que ne ferait la *Levure* ou le *Fer* séparément.

Procurez-vous chez votre pharmacien, aujourd'hui même, une bouteille de 60 tablettes, bonnes au goût. Un seul traitement vous démontrera que vous pouvez être attrayante et en santé. Sans danger aucun. Elles n'abîment pas l'estomac et ne causent pas de gaz ou de gonflement.

Essayez-la à nos risques

Demandez simplement à votre pharmacien un traitement régulier. Si les résultats ne vous satisfont pas rapidement, faites-vous rembourser. Votre argent vous sera rendu aussitôt. Si vous ne pouvez acheter chez le pharmacien, envoyez directement \$1.25 à THE CANADIAN IRONIZED YEAST CO., LTD., Fort Erie, Ont., Desk 166-H.

ATTENTION! La *Levure Ferrugineuse* ne doit pas être prise par quiconque ne tient pas à engraisser.

AGREMENTEZ VOS VOYAGES PAR LA VARIETE

On dit qu'un changement vaut un festin; lors de votre prochain voyage dans l'Ouest pourquoi ne pas en rompre la monotonie en vous rendant par bateau de Sarnia à Port Arthur? Les deux jours que vous passerez sur les eaux rafraîchissantes des lacs Huron et Supérieur vous offriront des spectacles nouveaux et intéressants, entre autres les merveilleuses écluses du Sault Sainte-Marie.

Les navires géants qui sillonnent ces belles mers intérieures sont d'un luxe incomparable. On y trouve des ponts spacieux, de belles salles de repos, une musique choisie, de concert et de danse.

Prenez votre billet par la route des Grands Lacs. Le prix de transport est le même que par chemin de fer sur tout le parcours.

Renseignements complets auprès de tout agent du Canadien National ou au Bureau des Billets en Ville, 384 rue St-Jacques, MAin 4731.

PETITE MARQUISE

(Suite de la page 29)

On atteignit ainsi les derniers jours du siège.

Enfin la nouvelle de la capitulation arriva.

Le prince était parti depuis huit jours pour Versailles, laissant le commandement de Crépy à un de ses officiers.

Celui-ci, pour faire du zèle sans doute, ordonna de pavoiser et d'illuminer les maisons et de sonner les cloches.

Ce fut une indignation générale, mais toutes les protestations furent vaines; là comme partout où régnaient les compatriotes de M. de Bismarck «la force primait le droit» et les habitants, l'âme en deuil, se renfermèrent chez eux, abandonnant la ville à la joie brutale des soldats du roi Guillaume.

Mlle Prévost était, ce soir-là, auprès de M. Bornis. Il avait été repris d'un violent accès de fièvre et Marthe avait appelé en toute hâte sa vieille amie. Maintenant le malade reposait et les deux femmes debout près de la fenêtre regardaient passer les bandes de Prussiens avinés, riant et répétant des chants bachiques avec leur accent d'outre Rhin.

Pour un jour la sévère discipline s'était relâchée et la soldatesque était livrée à elle-même.

— Quelle honte! murmurait la pauvre institutrice, en essayant de grosses larmes qui roulaient sur ses joues ridées. C'est la seconde fois que je vois l'étranger commander en maître sur notre terre de France qui devrait les dévorer. Mais en 1815, au moins, ils s'étaient mis à trois pour nous égorger...

— Vont-ils entrer à Paris, mademoiselle?

— Oui, ils vont sans doute parader aux Champs-Élysées, dans ces Champs-Élysées où, selon Zeditz, «César passe sa revue nocturne.» Qu'ils prennent garde, à défaut de vivants, les morts pourraient bien les chasser!

— Hélas! mademoiselle, les vivants ont fait ce qu'ils ont pu...

— C'est vrai...

— Mon pauvre frère vit-il encore, seulement.

— Mais sa lettre date d'un mois passé. Et il y a encore eu des combats depuis et tous ces obus qui n'épargnaient ni femmes ni enfants. Nos amis sont-ils sains et saufs, mon Dieu!

— Cela, nous le saurons bientôt; en attendant, ma mignonne, il est inutile de se mettre martel en tête. Entre deux hypothèses également admissible, il faut

toujours choisir la meilleure, quitte à se résigner au pire...

— Vous avez raison, ma chère demoiselle, mais lorsque je regarde ce pauvre père si faible, si épuisé, je tremble en songeant au coup terrible que je lui porterais.

— Allons, allons, petite, pas de ces idées-là! Nous avons bien assez de sujets de tristesse sans nous en créer volontairement. Fermez les rideaux. Marthe, ces cris et ces chants font mal à entendre. Prions pour les victimes de cette guerre maudite pendant que les vainqueurs célèbrent leurs victoires.

Elles se turent et restèrent immobiles au chevet du malade, égrenant leur chapelet.

Brusquement elles se bouchèrent les oreilles.

— Fi l'horreur, s'écria la vieille demoiselle.

Les Prussiens s'étaient emparés des clefs de l'église et sonnaient les cloches à toute volée.

Pauvres cloches dont les voix joyeuses annonçaient jadis au ciel et à la terre nos glorieuses journées, dont les langues de bronze jetaient à tous les échos les noms d'Austerlitz, Iéna, Sébastopol, Magenta, être forcées de proclamer, non la douce paix, l'union, la concorde, mais le triomphe de la force brutale, et mériter à leur tour la sanglante apostrophe du poète aux canons des Invalides:

Dans le monde brûlant, le fon-

[deur pour vous faire

Mit l'étain et le cuivre et l'oubli

[des vaincus!]

Mais, alors, au milieu de ce chant triomphal, une autre voix s'éleva, plus grave, comme celle d'un aïeul, et cependant très distincte.

Et cette seconde cloche sonnait le glas!

Un frisson de terreur traversa l'âme des deux femmes.

— C'est le père Thierry! s'écria Marthe.

Comme l'esclave antique, le vieux soldat criait au vainqueur: «Rappelle-toi que tu es mortel!»

Ce fut une commotion électrique, toutes les fenêtres s'ouvrirent, tous les coeurs battirent, soulagés de cette fière réponse aux envahisseurs.

Et la cloche sonnait toujours et ses accents profonds étouffaient le son joyeux de sa soeur cadette.

Mais les Prussiens aussi avaient entendu et compris; avec une colère de brute et des cris sauvages, ils s'élancèrent vers le vieux clocher.

— Le malheureux, il est perdu, s'écria Mlle Prévost.

Rapidement, elle jeta une coiffe sur sa tête, un manteau gris blanc, sorte de capote militaire qu'elle ne quittait jamais, sur ses épaules, et se dirigea, en courant, vers la demeure de l'invalides.

Pour ne pas être arrêtée et arriver plus vite, elle avait pris un chemin conduisant au jardin de l'ancien monastère, une petite porte percée dans le mur était habituellement ouverte, elle comptait entrer par là.

La cloche sonnait toujours...

Soudain elle s'arrêta...

Une angoisse terrible serra la gorge de la vieille fille, elle précipita encore sa course en répétant tout bas?

— Mon Dieu! faites que j'arrive à temps.

Ce soir-là, le père Thierry était resté longtemps en méditation, au coin de son feu éteint, écoutant l'orgie prussienne troublant le grand silence de la ville en deuil...

Puis, il avait soigneusement mis ses verroux, et tirant de l'armoire un vieil uniforme tout usé, tout passé, il l'avait revêtu, et y avait attaché sa croix après l'avoir baisée... Ensuite, silencieusement, avec une sorte de solennité grave il avait choisi sa meilleure pipe, l'avait bourrée et, cassant toutes les autres, il l'avait fumée jusqu'au bout...

Comme il achevait sa dernière bouffée la cloche de l'église s'était mise en branle...

Alors, d'un geste brusque, il avait jeté sa bouffarde, l'avait écrasée sous son talon et faisant un signe de croix, il avait saisi sa corde et sonné le glas...

Et le chant funèbre avait étouffé le chant triomphal...

Bientôt des clameurs confuses, des jurons, des cris de mort s'élevèrent autour de l'ancien monastère, ils se rapprochèrent et des coups furieux ébranlèrent la porte.

Le vieux continua de sonner. La serrure était solide, elle résista d'abord... Cela exaspéra la colère des soldats, ils prirent des pierres, réunirent toutes leurs forces, frappèrent avec rage et le bois vola en éclats...

Le vieux sonnait encore...

Alors ils se ruèrent sur lui, le renversèrent, le traînèrent par les pieds, lui broyant la figure avec leurs bottes.

Le vieillard ne proférait pas une plainte, mais arrivé au dehors, il se redressa tout sanglant et, leur crachant au visage:

— Lâches! dit-il en se croisant les bras.

Ce fut une scène de barbarie sans nom; les sauvages soufflèrent le vétéran, lui arrachèrent sa décoration, déchirèrent son uniforme et l'achevèrent enfin à coup de sabre.

Puis, ivres de vin et de sang, ils s'élancèrent dans le clocher.

Mais, soudain, le glas éclata de nouveau au-dessus de leur tête et ils reculèrent terrifiés en apercevant, éclairé par un rayon de lune, un grand fantôme, revêtu d'une capote militaire, dont les longs bras maigres agitaient lentement la corde...

Une terreur folle saisit ces êtres grossiers; ils crurent que c'était l'âme du vieux soldat et, en proie à une panique irrésistible, ils s'enfuirent épouvantés...

Mlle Prévost était arrivée trop tard pour sauver l'ancien sergent, mais elle avait pris sa place et, à son tour, sonnait le glas pour la France et pour le vieux Français.

XV

LETTE DE CREPY

A dater de la visite du colonel, un mieux, bien léger d'abord, commença à se faire sentir dans l'état de Georges; il reprit peu à peu des forces; enfin le médecin put le déclarer hors de danger.

— Mais cela ne veut pas dire qu'il n'y ait plus rien à craindre; la convalescence sera longue et nécessitera les plus grands ménagements; il ne faut ni émotion, ni fatigue, car une rechute serait mortelle.

Au reste, le gaillard est en bonnes mains et «soeur Lina» en remonterait à plus d'une vieille infirmière...

Le jour même où le docteur prononçait ces rassurantes paroles, arrivait une lettre de Marthe.

« Si Dieu vous a protégés comme je le lui demandais matin et soir, revenez vite, nos bons et chers amis, car j'ai bien besoin de votre affection. Papa est très malade, c'est près de son lit que je vous écris et que je me sens si seule, si désolée, sans nouvelles de Georges, ni de vous. Je n'ai pas ta vaillance ma Lina et ma pauvre tête se perd devant tant de malheurs.

« Nous sommes installés au petit châtelet; le trouvant vide les Prussiens commençaient à le piller, ils emportaient le vin dans leurs bottes, oui dans leurs bottes pour leur camarades moins bien partagés.

Vite, papa est intervenu, il a eu grand peine à faire reconnaître ses droits sur la maison, grâce à ce méchant Prosper, qui lui a causé tous les ennuis possibles, mais Mlle Prévost qui connaissait le prince de Scharzberg, commandant la ville, lui a fait rendre justice.

« Pour éviter de nouveau désagréments, nous avons déménagé laissant la garde de la pharmacie à M. Granger. J'habite ta chambre, ma bonne chérie, j'ai soin de tes petites affaires... que de fois je pleure en les regardant...

« Ces méchants Prussiens ont commis un crime affreux le jour de la reddition de Paris; ils ont tué notre vieux père Thierry, pour avoir sonné le glas au milieu de leur fête.

« Mlle Prévost, après avoir tenté vainement de le sauver, a réclamé énergiquement vengeance au commandant et tout Crépy a suivi le cercueil, couvert d'un drapeau tricolore, du vétéran de la Grande Armée.

« Oh! revenez vite, je vous en prie, mes bons amis, que votre présence nous console au milieu de tous ces deuils.

« Reviens vite, Georges; mon bon frère, ta vue seule guérira notre père, et tu ramèneras avec toi le bonheur et la santé. »

La lecture achevée, tous se regardèrent avec la même pensée:

— Que faire ?

— Il est impossible de transporter Georges à Crépy avant six semaines, deux mois, dit François.

— Comment laisser cette pauvre petite Marthe, dit maman Julie.

— Si nous lui annonçons l'état de son frère, ce sera encore augmenter ses angoisses.

— Et empêcher le rétablissement de son père.

— Que faire? répéta Lavielle avec découragement.

— Ecoutez, papa François, j'ai une idée qui pourrait, je crois, tout arranger...

Les deux vieillards la regardèrent avec admiration.

— Voilà: maman Julie qui a grand besoin de se reposer des fatigues du siège va partir en avant avec Chloë, afin de remettre tout en ordre pour notre arrivée et de tranquilliser, de consoler Marthe. Bon père et moi, nous resterons ici jusqu'au rétablissement de Georges, on trouvera aisément un prétexte pour expliquer notre retard... papa François aurait fait une chute... ou il aura des rhumatismes... Quand notre blessé sera en état de voyager, nous arriverons bien

vite et nos deux malades apprendront en même temps leur maladie et leur guérison...

— Soit, mais je partirai seule, Chloë est au service de mademoiselle et ne doit pas la quitter.

— Pardon, bonne mère, vous n'êtes pas bien portante, Chloë vous accompagnera, je le veux.

Et, ponctuant sa phrase d'un gros baiser!

— Nous nous arrangerons très bien, n'est-ce pas, bon père, je ferai la cuisine...

— Par exemple! exclama le digne homme révolté.

— Il n'y a pas de «par exemple!» et je la ferai très bonne, et ce sera très amusant.

— Je voudrais bien voir ça.

— Vous le verrez. D'abord ce n'est pas déroger, ma grand-mère en a fait autant pendant l'émigration, tandis que la vôtre, à vous, maman Julie, allait en journée pour gagner leur nourriture. vous ne direz pas non, c'est vous qui me l'avez raconté.

Selon la coutume, les vieux époux en passèrent par ce que voulait leur fille adoptive et, deux jours après, Mme Lavielle et leur fidèle négresse rentraient dans leurs foyers...

Avec quelle joie Marthe embrassa l'excellente femme; M. Bornis, tout épuisé et tout faible qu'il était, retrouva un sourire pour accueillir sa vieille amie.

Quant à Mlle Prévost, elle ne tarissait pas en questions sur les mille incidents du siège, Georges, Lina, etc., et la pauvre maman Julie, peu habituée à mentir regrettait souvent la verve imaginative de Lucien qui lui avait été si utile.

Enfin, pour mettre un terme à la curiosité embarrassante de l'ancienne institutrice, elle se décida à lui confier la vérité.

— Brave Georges! c'est un héros! J'en étais bien sûre d'ailleurs! Et Lina, ma vaillante! Ces deux enfants-là sont faits l'un pour l'autre...

— Vous allez trop loin, et mademoiselle...

— Mademoiselle sera fière un jour d'être la femme de Georges, c'est moi qui vous le dis.

— Quelle folie!

— Vous verrez...

Mme Lavielle secoua la tête, elle n'était pas convaincue.

La bonne demoiselle l'aida de toute son adresse à soutenir la fable qu'elle avait imaginée. Au reste le père et la fille n'étaient pas difficiles sur les explications tant ils étaient heureux de savoir tout leur monde sain et sauf...

(Suite à la page 32)

Vos yeux sont toujours remarquables

Regardez les gens qui vous observent avec des yeux clairs et brillants. Se nettoyer chaque jour avec *Murine* chasse les corps étrangers irritants, repose et donne aux yeux un regard sain, vif et brillant. Un approvisionnement d'un mois de cette vieille lotion de confiance ne coûte que 60c. Ne contient aucun ingrédient dangereux.

278

MURINE
POUR VOS
YEUX



Service de la batterie
"U S L" et de l'Eliminateur
de Batteries "PHILCO".

Agent pour les Radios "FEDERAL".
Nous nous spécialisons dans les Réparations de Radio en général.

A. J. LEGER

1119 Côte Beaver Hall
Lancaster 4641 MONTREAL.

Une Belle Taille

aux lignes harmonieuses, l'orgueil de toute femme, est assurée, Madame ou Mademoiselle, par l'usage régulier des fameuses

Pilules Persanes

de Tawfiah Hazis, de Téhéran, Perse

\$1.00 LA BOITE
6 boîtes pour \$5.00

La Société des Produits Persans

Agent:

PHARMACIE MODELE DE GOVER
180-est, rue Sainte-Catherine, Montréal

N. B. — Quand vous envoyez de l'argent faites remise par mandat-poste et faites recommander (enregistrer) votre lettre

Toujours prête à employer.—Pratiquement, tous les maux provenant de l'inflammation peuvent être guéris avec l'huile Eclectique du Dr Thomas Frictionnez simplement le point douloureux et elle est promptement absorbée par la peau. Son pouvoir guérisseur est transmis aux tissus enflammés qui sont rapidement calmés. Ce bon vieux remède est aussi un spécifique pour toutes sortes de coupures, écorchures, contusions et foulures. Ayez-en toujours une bouteille sous la main.

PETITE MARQUISE

(Suite de la page 31)

Prosper vint aussi faire ses compliments à sa tante, mais instruite du vilain rôle qu'il avait joué pendant l'invasion, elle le reçut assez froidement, et, il fallut les protestations hypocrites du père et de la mère du jeune drôle pour réussir à lui donner le change sur ses sentiments.

D'ailleurs, il avait peine à dissimuler sa violente déception. Il avait tant espéré qu'un des obus, qui foudroyaient Paris, lui assurerait son héritage.

La Commune allait peut-être réaliser son rêve...

XVI

DIPLOMATIE FEMININE

— Ouf! on est mieux chez vous que dans la rue, dit Lucien en s'étendant voluptueusement dans un fauteuil.

— Que se passe-t-il encore ?

— Il se passe, cher ami, que les Parisiens ont changé le temps et le lieu de la chasse, et qu'au lieu de tirailler au mois d'octobre dans la plaine Saint-Denis, ils usent leur plomb, au mois d'avril, dans les murs de la capitale.

— En d'autres termes...

— Il pleut des balles après les boulets, je suis venu en rasant les murs, ce qui ne m'a pas empêché d'avoir mon chapeau criblé. Regarde...

Et il présentait son couvre-chef percé à jour.

— Et c'est mon plus neuf. Je soupçonne le coup d'avoir été fait par un chapelier...

— Vraiment, mon bon Lucien, tu as grand tort de t'obstiner à rester ici quand rien ne te retient.

— Alors, vous vous comptez pour rien...

— Si tu pouvais être utile le moins du monde, je te demanderais moi-même de demeurer pour protéger Lina le cas échéant, mais tu ne peux pas plus que moi.

— Merci.

— Et il finira par t'arriver malheur...

— Ainsi soit-il.

— C'est absurde !

— Mon cher, ensemble nous sommes dans la souricière, ensemble nous en sortirons.

— Mais moi, je suis malade encore et avec une femme, un vieillard, bien des moyens nous manquent, tandis que toi, seul, avec ton ingéniosité, ton adresse, en deux heures, j'en suis sûr, tu aurais quitté Paris...

— C'est possible, mais tu sais, nage, elle apporte la même grâce souriante qu'elle pourrait avoir dans le château de ses pères, entourée de luxe et de l'éclat du rang pour lequel elle était née.

C'est l'âme de la maison et nous sommes tous petits auprès d'elle.

Lucien ne répondit pas et regarda son ami, tout rêveur...

L'objet de ce panégyrique enthousiaste rentrait au même instant avec Lavielle très pâle.

En sortant de l'église, ils avaient croisé un bataillon de femmes marchant sac au dos et fusil sur l'épaule, échangeant des lazzis et des propos féroces avec la foule. Cela sembla au vieillard une vision de 93... Il entraîna rapidement sa fille adoptive, croyant déjà voir se dresser l'échafaud sur lequel était mort son grand-père.

— Est-il possible que ces créatures aient quelque chose de commun avec ma sainte femme, avec « mademoiselle ! »

— Pourquoi non, bon père, moi, je crois au bien, même chez les êtres les plus dégradés et je suis certaine qu'on trouverait de la générosité chez beaucoup de ces malheureuses égarées.

— Ce sont des tigres, mademoiselle, des gens pires que M. de Robespierre, et ces femelles que nous venons de rencontrer sont les dignes héritières des tricoteuses.

— Eh bien! moi, je n'en aurais pas peur.

— Moi, si, dit Lucien, il n'y a rien de plus mauvais que les femmes... quand elles sont mauvaises.

— Vous êtes un poltron.

— Et vous, Lina, vous oubliez nos généraux massacrés.

— C'est égal, Georges, qu'ils viennent les Communards, ils trouveront à qui parler...

— Oh! vous êtes une vaillante, Lina, mais fasse le ciel que votre courage ne soit pas mis à l'épreuve, surtout à cause de moi.

— Comment à cause de vous ?

— Sans doute, reprit-il, en s'animant, croyez-vous donc que je ne le sais pas. C'est pour moi que vous êtes resté dans cette fournaise au lieu de regagner votre paisible retraite, et que vous risquez tous les jours votre vie en me cachant à tous les yeux. Et quand je songe à ce que je vous dois déjà, et au danger que je vous fais encore courir, j'ai envie d'aller me livrer moi-même aux fédérés.

— Vous feriez mieux de songer à votre père qui vous attend et à Marthe qui pleure.

— C'est possible, mais tu sais, nage, elle apporte la même grâce souriante qu'elle pourrait avoir dans le château de ses pères, entourée de luxe et de l'éclat du rang pour lequel elle était née.

Georges, épuisé par cet effort, était retombé tout pâle sur son fauteuil.

— Vous voilà dans un joli état, continua la jeune fille, c'est un excellent moyen de hâter votre guérison.

— Vous n'êtes pas raisonnable, Georges, ajouta doucement François.

Il secoua la tête d'un air sombre.

— En tout cas, mon ami, reprit Mlle de la Hanse, je vous préviens que si vous mettiez ce beau projet à exécution vous n'y gagneriez absolument rien, car j'irais vous réclamer aux communards.

— Vous ?

— Oui, moi, et en plein tribunal. Je me suis juré de vous ramener sain et sauf à vos parents et ce qui est là...

Elle se frappa le front.

Georges contemplait avec admiration ce profil noble et fier, animé par la flamme de l'enthousiasme.

— C'est dans le sang, dit doucement Lavielle en hochant la tête, la grande tante de mademoiselle fit de même, en pleine Terreur, pour un de ses serviteurs; elle alla le redemander au Comité de Salut public et paya de sa vie cette généreuse intervention.

— Le cas n'est pas le même, dit Lucien avec un peu d'impatience.

— Hélas! c'est ma plus grande douleur de penser que je compromets toutes vos existences.

— Mais la tienne n'est pas plus en sûreté, cher ami.

— C'est possible, mais moi j'étais contraint et forcé de rester dans la gueule du loup, je ne m'y suis pas jeté volontairement comme toi.

— Là, là, ne recommençons pas notre querelle. Ton amitié veut m'écarter, la mienne se cramponne.

— Georges n'a pas tort en ce qui vous concerne, mon cher Lucien.

— Monsieur Lavielle, vous me conseillez une lâcheté.

— Moi, pas; et je vous approuve, Lucien.

— Ah! tu vois...

— Je suis plus tranquille, vous, étant là; plus on est de braves, moins on a peur.

— Très juste, Soeur Lina..

— Seulement, voyez-vous Lucien, il ne sera guère possible de partir ensemble. Une chance peut s'offrir dont il faudrait profiter immédiatement.

— Oh! ne vous gênez pas, quand vous serez dehors, je ne

resterai pas longtemps de l'ans, je vous assure.

— Alors, vous ne trouverez pas mauvais que nous partions sans vous.

— Bien au contraire.

François et Georges écoutaient sans comprendre, mais quand Morel se fut retiré.

— Vous n'avez pas deviné, dit Lina en riant.

— Non, en vérité.

— La concierge dira à Lucien que nous sommes partis et il nous suivra.

— Bravo !

— Mademoiselle a de l'esprit comme un démon... qui serait un ange ! s'écria Lavielle avec admiration.

XVII

ODYSSEE DE LUCIEN

Le surlendemain, comme Lucien se présentait rue La Fayette, la concierge lui remit mystérieusement un billet contenant les adieux de la famille partie la veille.

Tout joyeux, le jeune homme regagna le quartier latin où il logeait pour aviser au moyen d'imiter ses amis.

A cent mètres de son hôtel, environ, un homme se détachant d'une porte cochère vint à lui.

— Qu'est-ce qu'il y a, père Roblot, dit Morel en reconnaissant son portier.

— Ne rentrez pas, monsieur, on est venu pour vous arrêter, vous et bien d'autres, la maison est pleine de fédérés ; je me suis échappé pour avertir ceux de mes locataires que je rencontre-rai.

— Diable ! comment faire ?

— Vous n'avez pas un ami pour vous cacher ?

— Mes amis sont heureusement partis et je vais tâcher d'en faire autant. Merci, père Roblot.

Revenant sur ses pas, Lucien gagna machinalement la rue La-fayette, puis la gare du Nord...

— Si je prenais toujours mon billet, pensa-t-il.

Et son petit carton à la main, il arriva sur le quai.

Mais les gardes nationaux étaient là, barrant le passage à tous ceux qui n'avaient pas de passe-port, fouillant les bagages, forçant à redescendre les voyageurs qui avaient eu l'adresse de grimper à la hâte dans le train.

Morel regardait, d'un oeil d'envie, le bienheureux wagon sur lequel se détachait l'écriteau : « Dammartin, Crépy. »

C'était l'express de dix heures du soir.

Brusquement on lui frappa sur l'épaule.

Il se retourna inquiet.

— Lavois !

C'était un de ses anciens camarades de Nanteuil.

— Qu'est-ce que tu fais donc là ?

— Je suis mécanicien, tu le sais bien.

— Je l'avais oublié.

— Comment toi qui me raillais jadis sur mon nom prédestiné.

Lucien se mit à rire.

— C'est vrai pourtant. Ma foi, cela tombe à merveille. Tu vas faciliter ma fuite.

— Tu as un passe-port ?

— Si j'avais un passe-port, je n'aurais pas besoin de tes services...

— C'est juste. Comment comptais-tu t'arranger ?

— J'ai pris mon billet à tout hasard...

— Pour ce qu'il te servira !

— Et j'ai espéré que la Providence ferait le reste.

— Tu ne doutes de rien...

— Et j'ai raison, puisque te voilà tout à point.

— Pour remplir le rôle d'homme providentiel ?

— Parfaitement.

— Hum ! Pourquoi diable es-tu resté à Paris.

— Pour ne pas quitter mes amis, mais comme à cette heure, ils doivent être à Crépy, rien ne me retient plus.

— Et ces gaillards-là, tu les comptes pour rien. Tu crois qu'ils laisseront filer sans crier la moindre recrue. Ils ont du fil à retordre avec es Versaillais, et ils forcent tout le monde à marcher.

— Ça, je les en défie bien...

— Les défies-tu aussi de te casser la tête ?

— Est-ce pour me faire apprécier tes services que tu me dis ces choses folâtres ?

— Non, mais pour te guérir de la manie de t'exposer à tous propos...

— Bon, as-tu fini ?

— Oui.

— Tant mieux.

— Revenons à nos moutons. Tu veux que je t'enlève au nez et à la barbe des fédérés.

— Je ne te cache pas que cela me serait fort agréable.

Le mécanicien réfléchit un instant.

— J'ai une idée.

— Bravo !

— Tu vas remplacer mon chauffeur ; c'est un vieux soldat qui sera enchanté de jouer un bon tour aux communards ; il te

cèdera volontiers sa place et ses habits.

— Et la manoeuvre ?

— Bah ! ça n'est pas difficile ; je te montrerai, tu t'en tireras facilement.

Mais jusqu'où vas-tu m'emmener sur ta machine ?

— Jusqu'à Crépy. Tu as de la chance, nous ne dépassons pas cette gare. Mon homme m'arrivera par un autre train pour reprendre son service demain matin.

Les choses s'arrangèrent sans difficulté et Lucien, revêtu du bourgeron, le visage noirci en enfournant le charbon avec rage, passa, sans éveiller l'attention, au milieu des gardes nationaux rassemblés sur le quai.

C'était un express : on brûla le Bourget de sanglante et héroïque mémoire, Sevran avec ses bois à demi rasés, etc, pour s'arrêter à Dammartin, plein de souvenirs pour le fugitif. C'était là, au collège de Juilly, que s'était écoulé son enfance et qu'avait pris naissance l'amitié fraternelle qui l'unissait à Georges.

Et sa pensée alla vers ses amis. Avaient-ils réussi à franchir les barrières, étaient-ils arrivés sans encombre ?

Nanteuil, Ormoy !

Le train filait comme un éclair devant les gares silencieuses, à travers les campagnes désolées...

Et il pensait à ses vieux parents qui dormaient là dans le petit cimetière du village, privés depuis six mois de la pieuse visite de leur fils.

— Crépy-en-Valois ! Tout le monde descend.

Après avoir chaudement remercié son sauveur, Morel traversa rapidement la gare, gagna la grande rue et se hâta vers le petit châtelet. Il allait donc trouver toute la famille réunie.

Il faisait nuit noire ; pas une lumière, pas un bruit, quand il frappa à la porte.

D'abord rien ne répondit, mais à ses appels réitérés une fenêtre s'ouvrit enfin et la figure noire de Chloë apparut, éclairée par une bougie.

— Allons vite, Chloë, ouvrez-moi, ou je vais être appréhendé par quelque patrouille prussienne pour tapage nocturne.

— Seigneur ! c'est monsieur Lucien !

La lumière fit le plongeon et disparut pour reparaître, dansant comme un feu follet aux lucarnes de l'escalier.

Puis la porte s'ouvrit, laissant voir la négresse, suivie de Mme



GRATIS

Montre-bracelet pour dame ou monsieur pour la vente de 16 bouteilles de parfum à 25c chacune.

PRIME — SPECIAL

Un collier de perles incassables sera donné à ceux qui vendront les quatre premières bouteilles dans dix jours. Écrivez dès aujourd'hui. N'envoyez pas d'argent ; nous avons confiance en vous.

MONTREAL PREMIUM REG'D

Boîte Postale 1605

Montréal, Qué.

Lavielle à peine vêtue et toute tremblante.

— Jésus ! c'est le diable, il est tout noir ! s'écria Chloë en reculant, effrayée à la vue du visage noirci du jeune homme.

— Non, ma bonne Chloë, c'est bien moi, mais je me suis sauvé sur une locomotive.

— Et Lina, François, Georges ? interrogea maman Julie très pâle.

— Comment ! ils ne sont pas ici.

— Mais, non.

— Ils m'ont annoncé leur départ... tenez, voici la lettre datée d'hier.

— Mon Dieu ! il leur est arrivé malheur !

— J'espère bien que non. En somme ce retard n'a rien d'extraordinaire, ils ont peut-être pris un chemin plus long... une voiture, pour ne pas fatiguer Georges avec sa blessure...

— Comment, Georges est blessé ?

C'était M. Bornis, suivi de Marthe...

— Qu'est-il arrivé à mon frère ?

Lucien était au supplice. Très inquiet de l'absence de ses amis, pressé de questions par le pauvre père, il se décida à tout raconter.

Ce récit accabla moins le pharmacien qu'on le craignait, la pensée du danger qu'avait couru son fils et la joie de sa guérison lui firent momentanément oublier la situation terrible où il se trouvait encore.

En même temps, le dévouement de Lina et ses amis le toucha profondément.

— Que vous êtes bon d'avoir tant fait pour mon fils et pour moi, répétait-il, les larmes aux yeux. Chère madame Lavielle, nous les reverrons, j'en ai la ferme confiance. Dieu nous a protégés jusqu'ici, il nous protégera encore...

— Et, avant peu, nous nous embrasserons tous, ajouta Lucien.

(A suivre)

Réponses des Correspondants

Gaëtan de Val Charmy. — Sur la passerelle qui unit les rives du jardin je garde plus ou moins bien l'équilibre; il me faut certainement un bras ami qui me soutienne; je vous choisis, viendrez-vous? Je chancelle... *Bijou*

Danube Bleu, Discrète Conchita, Seizilvoise. — Dois-je ajouter vos noms à ma page d'amitié? Je réunis vos trois noms et n'en forme qu'un: Une "belle, discrète, Seizi (saisie). Vous comprenez, s'pas? *Bijou*

Charmeur. — Vraiment vous avez un charme irrésistible, et qui ne s'y laisserait pas prendre? Qui ne voudrait venir causer avec vous? J'ai osé vous regarder (en le regrettant d'aucune manière) et voilà que vous avez charmé la petite... *Acadienne*

Fleur de Glais. — Vilaine gamine, c'est vous qui vous permettez trois fois de suite de tomber tête première dans certain fossé aux mille fleurs d'or. Vos chutes sont désormais célèbres tout comme celles du Prince de Galles... Vous êtes tout pardonnée... N'est-ce pas qu'elles sont féériques les gracieuses fleurs de glais?... et leur parure de belles touffes de grands et verts glaïeuls? Vraiment pour elles, j'aurais... ma foi, comme vous... sali même ma robe de velours noir pointillée d'or sur fond bleuâtre... *Aziyadé*

Petite Fée Inconnue. — J'tant l'oeil par hasard sur cette causerie du Foyer, "Petite Fée Inconnue" captiva longuement mes pensées. Peut-être cette petite princesse du pays des fées aimerait-elle le roucoulement léger d'un "Oiselet Rêveur"? Pour lui, tout en voletant dans ses ramures, il songera beaucoup à cette petite fée inconnue, mystérieuse... *L'Oiselet Rêveur.*

Danseuse Rollande. — Une rose dans ses cheveux, sur ses lèvres, un doux sourire... voilà comment j'aimerais rencontrer au Foyer, ma jolie danseuse. Vos jolis pas mettront de la gaieté dans tous les coeurs qui vous aimeront bien gros, et vous aurez tôt fait de constater que l'on vous accorde plus qu'un petit peu d'amitié. Cela plaît-il à mon amie Rollande? *Rose Rouge*

Brabançonne. — C'est facile de conquérir une parole amie au Foyer, où brille constamment le soleil. Pas un nuage dans ce coin favori... un ciel bleu rempli de beaux rêves qui écartent de vous tout sujet de tristesse. Des fleurs qui comprennent l'amitié, celle que vous cherchez, la vraie, ma mie... onne!... Savez-vous que les quatre dernières lettres de votre pseudo lui donne un joli son?... Félicitations pour le choix. *Rose-Rouge*

Masque Noir. — Bien que vous ne me connaissez pas, n'accepteriez-vous pas de remplacer un "grand frère" que j'ai perdu? *Flapperette*

Bijou. — Je crois que vous m'avez oublié, et pourtant je pense à vous très souvent. *Flapperette*

Coeur de marbre. — Est-ce que votre pseudo signifie: "Les messieurs ne sont pas mon fort depuis que l'un d'eux a dévié de son étoile"? *Paul Valentino*



REponses des CORRESPONDANTS

Rose du Rivage. — Merci pour cette douce pensée. J'ai aussi gardé un souvenir attendri de notre rencontre à la crèche, et ce jour fut un de ceux que j'ai marqués d'une pierre blanche. Amitié tendre et sincère du frerot *Cyprès du Val*

Teint de Nacre. — J'applaudis à votre retour, ma soeur. Avez-vous une pensée pour le vieux frerot? A vous mon amitié tendre fidèle, et à vos petits mes meilleures caresses. *Cyprès du Val*

Gondole. — Le blagueur en question a supprimé plus d'une aile à mon envoi, cependant, j'ai pu vous atteindre avec une seule, et probablement qu'à cette heure vous êtes fixée sur son mérite, laissons le voile flotter sur sa modestie, ça vous va? Je suis de votre opinion, tous les hommes, sauf leurs autres défauts, sont des grrands blagueurs etc., etc., mais dis, Gondole, n'est-ce pas? que ce serait embêtant s'ils étaient des sains, ils ne verraient plus notre propre auréole, et nous ne serions plus à leurs yeux des anges du paradis... vous riez, là? moi aussi! Ne m'amènerez-vous pas, Gondole berceuse, voir le beau Ciel d'Italie, et Venise la belle? vous seriez un bien mignon hôtelier et quels sites enchanteurs pour vos yeux d'artiste... *Petite fleur de deux sous*

Pasca. — Comme l'on se sent, bien vite, conquise par vous, petite charmeuse. Qu'elles sont douces vos caresses, je vous les rends en double, bien tendrement... Oh! oui, j'aime follement la musique, quant au choix de l'instrument, je vous avoue que je ne suis pas très positive dans mes goûts; tantôt, je serai charmée par les accords vibrants d'une harpe, puis, j'écouterai religieusement les sons puissants d'un mystérieux orgue, tandis qu'un violon ou un violoncelle berceuront mon âme délicieusement. Et vous, gentille Pasca, n'avez-vous pas subi un ravissement par l'exécution du jeu d'un artiste au clavier. — Tiens, je suis sûre que je vous scandaliserai en vous apprenant que je savoure même l'accordéon... aussi l'orgue de Barbarie, que voulez-vous? quand à la fin de l'hiver, lorsque l'on ouvre les fenêtres et que j'entends cette musique des rues, je trouve que ça sent le printemps à plein nez!... Cependant, tout bas à l'oreille, je vous dis que l'instrument de musique que je préfère entre tous, c'est le "gosier humain". Ah! comme c'est admirable une belle voix chaude, prenante, douce, qui nous émeut, qui nous parle divine-

ment! pour moi, il n'y a rien de comparable et même la voix, sans chant, de la personne que j'aime, est à mon oreille, la plus douce des mélodies!!!... Pasca, je parie que vous jouez du violon, tout me dit que c'est là votre secret que vous avez à me confier, est-ce que je me trompe? Il me semble que je vois votre petite figure (avec des noëils bleus) penchée sur cet instrument, j'imagine vos doigts gracieux se promenant sur les cordes, pendant que votre archet taquine artistement la chanterelle; comme vous devez bien jouer? Maintenant, je me sauve, car les correspondants doivent taper du pied, et trouver que pour deux sous je prends joliment de place!... Je parlerai "auteur" une autre fois. *Petite fleur de deux sous*

Petite fleur de deux sous. — Dites donc, vous, vos fleurs doivent commencer à pointer hors du sol... et pourtant j'ai beau écarter les herbes, fouiller dans les buissons, la "Petite fleur de deux sous" m'est toujours introuvable! M'aideriez-vous, en levant bien haut votre corolle délicate, pour que je puisse parvenir jusqu'à vous? Et alors, nous parlons... de... du printemps qui s'annonce bien, et des flots de joie et d'espérance qu'il fait monter en nous! Cela vous va-t-il? A très bientôt! *Fleur de Glais*

Petite Fée. — Bonjour toi! c'est vrai que je vous vois souvent dites?... mais de loin, n'est-ce pas? Cependant j'ose dire que votre sourire me parvient même sans vous voir? Je suis drôle, dites-vous? ah! oui, ça par exemple, c'est vrai. Que voulez-vous? je suis gaie depuis quelques jours, alors on s'en aperçoit; je crois que nous aurons du beau temps si j'en juge d'après mon humeur. Et puis à la semaine prochaine donc le grand soir??? Bonjour, gentille petite amie, j'aime à vous sourire. *Petite Andalouse*

Petite Chinoise. — Venez au Foyer, Petite Chinoise, vous verrez qu'on y est bien. Que faut-il faire pour vous distraire? Si nous prenions une partie de Mah-Jong... ça vous amuserait-il? Sinon... tout simplement, nous nous dirons des choses jolies et douces. Bonjour petite Chinoise. *Brise du St-Laurent*

Coeur blessé. — Je vous plains beaucoup. Ne viendrez-vous pas essayer d'oublier le pourquoi de cette blessure avec une même infortunée que vous? *Boyardère*

Réponses de Petit Jardinier

NOTRE PIQUE-NIQUE

A peine la nouvelle fût-elle publiée, que l'adhésion fut générale au Foyer. Chacun s'en promet. De mon côté je vais m'efforcer de rendre le plus agréable possible ce jour de réjouissance. Plusieurs m'ont promis des prix; j'en ai même reçu quelques-uns. Enfin tout s'annonce bien.

Si quelqu'un veut contribuer au succès de cette fête en donnant un prix, on est prié de le faire le plus tôt possible afin de voir au classement de ces dits prix. Adressez à Petit Jardinier, Le Samedi, Montréal, P. Q.

Ecuyère. — Pourquoi dire "je n'ai pas le don de vous plaire." Ce n'est pas à vous mais à moi de juger. J'aime l'originalité de votre correspondance, et bien sûr que je désire recevoir un mot de vous lorsque vous serez parmi le "parfum des fleurs". Racontez-moi vos promenades, en pensée je vous accompagnerai.

Myosotis. — Vous fâcher! Ah bien il ne manquerait plus que ça! Voyez-vous "l'herbe d'amour" se fâcher contre son Petit Jardinier? Quel scandale ça causerait dans notre jardin! Voyons petite "ne m'oubliez pas" il y a certainement moyen d'arranger les choses. D'abord j'emprunte à la nuit sa fraîche rosée et vous offre son parfum; puis je me penche sur vous et parle longuement à "l'oreille-de-souris". Fâchée? je vous dirai plus longuement un jour ce que la solitude m'inspire. Pour aujourd'hui, sachez que j'aime la solitude à condition d'être deux.

Fleur des sommets. — Si j'étais une jeune fille aimant la lecture, il me semble que j'aimerais les lettres, la littérature et la poésie. Mes auteurs préférés seraient Eugénie de Guérin, Louis Veuillot et Lamartine. Puis, voulant aller plus avant, je lirais beaucoup de correspondances et quelques études de fond. Avez-vous lu "Essai sur l'Amitié", par Rouzic; l'Amitié Amoureuse préfacée par Stendhal?

Rose du Rivage. — Regrette beaucoup de ne pouvoir vous faire parvenir plus tôt mes sympathies, ai perdu votre adresse.

RESULTAT DE NOTRE CONCOURS



- 1—Pigeon doré
- 2—Mlle A. Duhamel
- 3—" T. Casavant
- 4—" Alice Cloutier
- 5—" Marcelle Gamache
- 6—" Thérèse Breton
- 7—" Simonne Amyot
- 8—" Ernestine Desmarais
- 9—" Lucille Bélanger
- 10—Dame Alexandre Boissée



LE FOYER DU PETIT JARDINIER

REPONSES DE PETIT JARDINIER

Mi. — Le désespoir ne soulage jamais et je doute que la mort apporte la paix au désespéré. Laissez là toutes ces sombres pensées qui aggravent votre mal, et songez que le bonheur finit toujours par prendre place dans l'âme qui s'ouvre à l'espérance. Hier, petite amie, vous étiez sans amis; aujourd'hui il ne tient qu'à vous de puiser à pleines mains parmi les richesses du Foyer. Souvenez-vous de vos beaux jours alors que vous jugiez moins sévèrement le monde, ce monde qui n'a pas changé et qui, demain, peut-être, vous apparaîtra moins méchant. Dites-vous qu'il se trouve encore plus malheureux que vous peut-être même parmi ceux "prenant le frais dans des autos". Croyez-vous en l'amitié, petite amie? croyez-vous qu'elle puisse être un dérivatif à votre peine? Si oui, le Foyer vous ouvre grandes ses portes et je vous tends la main. J'aurai une attention toute spéciale pour vous.

Mimi Trésor. — Il me fait plaisir de vous accepter à notre Foyer. Venez souvent si vous voulez me faire plaisir, car je sens que nous allons devenir bons amis.

Rossignol gaspésien. — Venez chanter parmi nous ô gai rossignol. Votre chant nous charmera et si pour moi vous voulez bien chanter un air de votre chère Gaspésie, je vous écouterai et le jour et la nuit.

Papillon d'Azur. — Entre le cœur de l'homme et celui de la femme il y a la différence d'une fleur avec son parfum. La fleur, faite pour le plaisir des yeux et qu'on admire à juste titre, c'est le signe sensible d'un cœur féminin, tandis que le parfum d'une fleur: cette chose invisible mais réelle, c'est l'emblème du cœur de l'homme. L'un est palpable, l'autre pas, mais tous les deux sont d'une même essence. Ecoutez cette impossible histoire. Une femme trouvant un cœur lui donna sa sensibilité, sa délicatesse et sa faiblesse: ce cœur se féminisa. Un homme, à son tour, trouvant un cœur, lui donna sa force, sa constance et sa franchise: ce cœur se masculinisa. Mais il arriva que ces deux personnes se rencontrèrent: Amour. Mariage. Puis, un soir de sentimentalité grande, chacun déposa son cœur sur l'autel de l'Amour. Lorsqu'ils voulurent reprendre leur cœur, ils restèrent stupéfiés de ne pas le reconnaître: chacun prit au hasard mais, depuis, la femme ne cesse de crier qu'elle seule a du cœur: C'est un passe-temps comme un autre.

Margarita. — Je modulerai mes sentiments sur la note grave de votre assiduité.

Viva. — Ce n'est pourtant pas la saison des champignons et vous voilà? Quelle surprise agréable! Vraiment, je croyais ne plus voir briller votre sourire parmi mes fleurs, et j'en voulais au papillon qui s'accaparait trop de vous. Je lui en voulais... c'est une façon de parler car dans le fond, je trouve qu'il a fichument raison, comme j'ai bien raison de me réjouir de votre arrivée inopinée!

Iris bleu. — Je ne me souviens pas avoir reçu votre lettre, mon amie. J'en suis profondément peiné, et s'il n'est pas trop tard pour vous offrir mes sympathies, recevez-les avec l'assurance de mon amitié. Une poignée de main pour votre grand, une caresse à votre petit.

Petite sauvagesse. — Votre pseudo est aussi bien qu'un autre il évoque un décor de forêt vernissée par un rayon de lune. C'est vous, petite sauvagesse, qu'on aime à voir animer le paysage; c'est encore vous qu'on s'imagine voir glissant sur le lac, dans un canot fait d'ombre silencieuse... Dans la sauvage splendeur des forêts laurentiennes, où règne les ombres on aimerait voir la vôtre glisser de feuille en feuille jusqu'à nos lèvres — car tout chercheur d'ombre est un chercheur d'amour. — Petite sauvagesse, restez sauvagesse.

Enjoleuse. — Vous êtes la bienvenue à notre Foyer. Vous avez la bonne adresse alors écrivez soit aux correspondants ou à moi et je ferai paraître vos réponses.

Petite princesse. — Je dépose à vos pieds mes plus respectueux hommages.

Fée des rêves. — Je vous accepte avec plaisir à notre Foyer, et je vous présente tout particulièrement à Rayon fugitif et je transmets vos saluts à Petite bergère, Paul Valentino, Guy et Rayon de lune. Mais ne m'appellez plus madame car je suis () : la place pour un hélas ou Dieu merci, un homme et votre humble serviteur.

Murmure dans l'ombre. — Reçu et lu avec joie votre bon mot. Merci de vous souvenir encore de moi. A la vague docile je confie mon amitié afin qu'elle vous parvienne sur la grève, demain.

La Tosca. — Reçu votre carte représentant un coin du paradis. N'est-ce pas que nous pouvons être fiers de nos Laurentides? Je ne vous oublie pas, vous recevrez très bientôt le petit "rien".

Prince charmant. — Vous êtes le bienvenu charmant prince.

Il est facile de détruire toutes les mouches



"Le bidon jaune avec la bande noire"

Vous n'avez pas besoin de vous fatiguer à courir après les mouches pour les tuer si vous vaporisez du Flit dans la maison. Flit vous offre un moyen sûr de vous débarrasser des mouches et des moustiques porteurs de germes de maladies. Flit pénètre dans les fentes et interstices où les coquerelles, les punaises et les fourmis se cachent pour se reproduire, et là, il en détruit les oeufs et les larves. Fatal pour les insectes, il est inoffensif pour les humains et ne tache pas.

Il ne faut pas confondre Flit avec les insecticides ordinaires. Sa plus grande puissance de destruction est une garantie de satisfaction. L'une des plus grandes compagnies du monde en garantit d'ailleurs l'efficacité sous condition de remboursement de l'argent en cas d'insuccès. Procurez-vous un bidon de Flit et un vaporisateur à main dès aujourd'hui.

Si vous vaporisez du



Distributeurs canadiens
Fred J. Whitlow & Co., Limited
165 rue Dufferin, Toronto

Copyright, 1928, Stanco, Inc.



VIENT DE PARAÎTRE

LE CHIEN

Son élevage, dressage du chien de garde, d'attaque, de défense et de police.

Entraînement pour Exposition et Traitement de ses maladies.

BEAU VOLUME DE 200 PAGES
NOMBREUSES ILLUSTRATIONS

PRIX \$1.25 En vente partout ou chez l'auteur

ALBERT PLEAU

Saint-Vincent de Paul (Co. Laval), P. Q.

N'oubliez pas d'acheter LE FILM

Magazine de vues animées

En vente partout . . . 10 cents le Numéro

COUPON D'ABONNEMENT

LE FILM

Ci-inclus, veuillez trouver la somme de 50 cents pour 6 mois (donnant droit à deux photos-primés) ou \$1.00 pour 1 an (donnant droit à quatre photos-primés) d'abonnement au magazine LE FILM.

Nom

Adresse

Ecrire bien lisiblement et adresser à

POIRIER, BESSETTE & CIE, 975, rue De Bullion, Montréal.



Fabriqu    Berthierville, Qué.,
sous la surveillance du
Gouvernement Fédéral,
rectifié quatre fois et
vieilli en entrepôt
pendant des
années.



TROIS GRANDEURS DE
FLACONS:

Gros: - 40 onces \$3.65
Moyens 26 onces 2.55
Petits: - 10 onces 1.10

Melchers Distillery
Co., Limited
Montreal



NOTES ENCYCLOPEDIQUES

De 1921    1927 il y a eu 3,124
faillites de banques aux Etats-Unis.

* * *

Une ordonnance qui date de 1604
défend aux députés anglais de siffler
en Chambre.

* * *

Presque tous les termes militaires de
la langue anglaise viennent du fran-
  ais.

* * *

Les bureaux de poste de la ville de
Londres reçoivent chaque jour plus de
750 tonnes de lettres.

* * *

On trouve au Canada dix-neuf noms
de lieux rappelant le souvenir de Sir
Wilfrid Laurier. Dans Québec on
trouve les villages de Laurier, Laurier-
ville et Mont-Laurier ainsi que le can-
ton de Laurier.

* * *

L'exportation de papier à journal
par les principaux pays producteurs ont
  t  , l'an dernier, de 3,000,000 de ton-
nes. Sur ce chiffre le Canada a ex-
porté à lui seul 1,882,000 tonnes.

* * *

Les Etats-Unis ont une réserve de
charbon de 3,838,657,000,000 ton-
nes de charbon, alors que la réserve
canadienne est estimée à près de
1,234,000,000,000 tonnes.

* * *

Le Canada possède 15 hauts-four-
neaux qui, alimentés toute l'année,
pourraient produire 1,800,000 tonnes
de fer.

* * *

Scotland Yard,    Londres, possède
420,000 empreintes digitales.

* * *

Trente-deux millions d'acres de ter-
re sont ensemencés en blé aux Indes.

* * *

Un autobus a fait récemment le tour
de l'Angleterre, soit 1,929 milles, en
six jours de temps.

* * *

Les premiers signaux transmis par
la télégraphie sans fil le furent de la
tour Eiffel,    Paris, en 1909.

* * *

La plus haute montagne d'Angle-
terre est la montagne Ben Nevis.

* * *

L'Europe produit annuellement 344
millions de tonnes de charbon. Sur ce
chiffre l'Angleterre en produit environ
252 millions de tonnes.

Les enveloppes ont été inventées vers
l'année 1830.

* * *

Lorsque nous parlons nous faisons
agir quarante-quatre muscles différents.

* * *

Les Etats-Unis ont adopté l'an der-
nier 13,000 nouvelles lois.

* * *

Charles Perrault, l'auteur de tant
de jolis contes d'enfants, est n   il y a
trois siècles.

* * *

Le gouvernement d'Ottawa donne
chaque année une somme de vingt mil-
lions de dollars aux différentes prov-
inces du Canada pour l'amélioration de
ses routes.

* * *

A St-Cloud, près de Paris, plus de
10,000 personnes sont employées dans
la manufacture des pipes en bruyère.

* * *

Les Américains construisent un avion
qui transportera quarante passagers
avec un équipage de cinq hommes seu-
lement. Cet avion fera du cent milles
   l'heure et traversera les Etats-Unis en
moins de trente-six heures.

* * *

En Europe il se parle 860 langues
différentes.

* * *

Le point le plus froid du monde
n'est pas le pôle nord mais un labora-
toire de Berlin où on obtient une tem-
pérature de 452 dégrés au-dessous de
zéro.

* * *

C'est dans la ville de Sussex, en An-
gleterre, que la proportion des femmes
sur les hommes est la plus considérable.

* * *

Le Japon possède à présent 44,000
manufactures qui emploient 1,611,000
ouvriers.

* * *

C'est en 1782 que la Manche a été
traversée en ballon pour la première
fois.

* * *

On compte 40,000 sonneurs de clo-
ches en Angleterre.

* * *

Le Transsibérien possède une cha-
pelle à bord de ses wagons.

* * *

Le Grand Londres augmente sa po-
pulation de 75,000 personnes par an-
née.

COUPON D'ABONNEMENT *Le Samedi*

Ci-inclus veuillez trouver la somme de \$3.50 pour 1 an, \$2.00 pour 6 mois ou \$1.00 pour 3 mois (Etats-Unis: \$5.00 pour 1 an, \$2.50 pour 6 mois ou \$1.25 pour 3 mois) d'abonnement au magazine LE SAMEDI.

Nom

Adresse

Ville Province ou Etat

POIRIER, BESSETTE & CIE, 975, RUE DE BULLION, MONTREAL, CANADA

FAIT AU CANADA

1

MINUTE

Soixante secondes de savonnage. Jouissez de la douceur de votre Gillette.



2

MINUTES

de savonnage—une préparation un peu plus longue pour une plus grande satisfaction de votre Gillette.



3

MINUTES

Temps idéal pour préparer le visage. Se raser avec une lame Gillette sera un luxe pour vous.



à toutes les Vitesses Le Rasoir le plus doux au Monde

Que vous vous savonniez beaucoup ou peu — une minute ou trois minutes, votre lame Gillette fait son travail vite et sûr.

Si vous êtes comme tous les autres qui emploient la lame Gillette — il y en a huit sur dix sur le continent—prenez pour votre savonnage tout le temps que vous pouvez disposer et laissez le reste à la lame Gillette. Si le temps vous manque, vous pouvez toujours aller vite en vous servant d'une lame Gillette neuve.

Cette lame d'une vitesse et douceur uniformes—voilà ce que nous avons fait pour les hommes du Canada. A l'usine Gillette, sur neuf employés, quatre vérifient les lames, spécialement qualifiés pour découvrir la plus petite variation dans la qualité de la fabrication Gillette.

Voilà pourquoi chaque paquet contient sa pleine quote-part de lames qui rasent vite et bien.

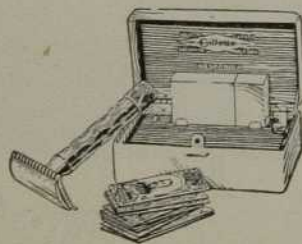
LE SUMMUM DU LUXE

La lame Gillette est arrivée à son point le meilleur dans le nouveau rasoir Gillette perfectionné. En vérité c'est un luxe, mais un luxe bien pardonnable. Car il fait de l'exercice du matin un vrai plaisir. Dix modèles, \$5.00 à \$75.00.

Rasoir de Sécurité

Gillette

Nouveau  Perfectionné



Pour être sûr d'avoir une peau confortable et douce dans n'importe quelle condition, mettez une lame Gillette neuve dans votre nouveau rasoir Gillette perfectionné.

GILLETTE SAFETY RAZOR COMPANY OF CANADA, LIMITED, MONTREAL

\$5 à \$75

147

NE MANQUEZ PAS DE LIRE DANS...

La Revue Populaire

DE MOIS D'AOUT

"ENTRE L'AMOUR ET LE DEVOIR"

Par DELLY

En vente dans tous les dépôts - 15 sous



COUPON D'ABONNEMENT

La Revue Populaire

Ci-inclus \$1.50 pour 1 an ou 75c pour 6 mois (Etats-Unis: \$1.75 pour 1 an ou 90c pour 6 mois) d'abonnement à LA REVUE POPULAIRE.

Nom

Adresse

Ville

Province ou Etat

POIRIER, BESSETTE & CIE

975, rue de Bullion, Montréal, Can.

COUPON D'ABONNEMENT

Le Samedi

Ci-inclus veuillez trouver la somme de \$3.50 pour 1 an, \$2.00 pour 6 mois ou \$1.00 pour 3 mois (Etats-Unis: \$5.00 pour 1 an, \$2.50 pour 6 mois ou \$1.25 pour 3 mois) d'abonnement au magazine LE SAMEDI.

Nom

Adresse

Ville

Prov. ou Etat

POIRIER, BESSETTE & CIE

975, RUE DE BULLION, MONTREAL

Robes pour la Jeune Fille



1894—Robe avec pièce supérieure allongée par un volant plissé, col et manchettes à même ou détachables. Largeur du bord inférieur, 2 verges $\frac{3}{8}$. La grandeur 36 requiert 3 verges $\frac{3}{8}$ de rayon de 35 pouces. Crêpe de soie, crêpe de Chine, satin, cêpe satin, lainages légers, etc. Pour jeunes filles et femmes de 32 à 37 (15 à 20 ans) et de 38 pouces de buste. Prix, 45 cents.

1825—Une robe slip-over d'une pièce avec volants attachés. Long col retombant dans le dos. Manches longues à volonté. Largeur du bord inférieur, 4 verges $\frac{3}{8}$. La grandeur 33 pouces requiert 5 verges $\frac{3}{8}$ de Georgette imprimée de 39 pouces. Chiffon, voile de soie, marquisette, etc. Pour jeunes filles et femmes de 32 à 37 et de 38 pouces de buste. Prix, 45 cents.



1462—Robe d'une élégante simplicité avec col et manchettes à même ou détachables. Largeur du bord inférieur, 1 verge $\frac{3}{8}$. La grandeur 33 pouces requiert 3 verges $\frac{3}{8}$ de coton brodé de 35 pouces, avec $\frac{1}{2}$ verge de coton uni de 35 pouces et 1 verge $\frac{1}{2}$ de ruban de 5 pouces pour la ceinture. Pour jeunes filles et femmes de petite taille, de 32 à 37 de buste. Prix, 45 cents.

1798—Robe plus habillée. Largeur du bord inférieur avec plis tirés, 2 verges $\frac{3}{8}$ de crêpe de soie de 39 pouces. Crêpe de Chine, crêpe Roma, crêpe de soie et Georgette conviennent aussi bien à cette robe. Pour jeunes filles et femmes de 32 à 37 (15 à 20 ans) et de 38 pouces de buste. Prix, 45 cents.

PATRONS BUTTERICK

Si votre marchand ne peut vous les procurer, écrivez à :
THE BUTTERICK PUBLISHING COMPANY
468 Wellington Street West, Toronto, Ontario

1874—Robe fermée sous le bras gauche, avec jupe attachée au corsage, col et manchettes à même ou détachables. Largeur du bord inférieur, 2 verges. La grandeur 33 pouces requiert 2 verges $\frac{3}{8}$ de coton imprimé de 32 pouces, avec 1 verge $\frac{3}{8}$ d'organdie unie de 39 pouces. Pour jeunes filles et femmes de 31 à 47 (14 à 20 ans) et de 38 pouces de buste. Prix, 45 cents.

1792—Robe avec bord inférieur droit, manches forme raglan, col et manchettes à même ou détachables. Largeur du bord inférieur, 49 pouces. Dans la grandeur de 36 pouces, 3 verges $\frac{3}{8}$ de crêpe de Chine de 39 pouces. On suggère aussi le jersey de laine légère, la flanelle. Grandeurs, 32 à 37 de buste (15 à 20 ans). Robe et papier à calquer, 40 cents chacun.

1918—Gentille petite robe slip-over d'une pièce. Largeur du bord inférieur, 62 pouces. La grandeur de 33 pouces requiert 3 verges de crêpe de Chine de 35 à 39 pouces de largeur. Georgette, soie et crêpe de coton, soie chinoise, etc. Pour jeunes filles et femmes de 31 à 37 et de 38 de buste. Prix, 45 cents.

1833—Robe fermée sous le bras gauche. Largeur du bord inférieur, 2 verges $\frac{3}{8}$. La grandeur 33 pouces requiert 4 verges $\frac{1}{2}$ de tissu à pois de 27 pouces, avec $\frac{1}{4}$ de verge de toile de 35 pouces et 5 verges $\frac{1}{8}$ de dentelle de $\frac{3}{4}$ de pouce. Pour jeunes filles et femmes de 31 à 37 (14 à 20 ans) et de 38 pouces de buste. Prix, 45 cents.



1918

1833



Recettes de Cuisine

TOMATES FARCIES

Détail. — 4 tomates, 1 c. à table de beurre, 1 branche de céleri, 4 c. à table de veau cuit coupé en dés, 1 jaune d'oeuf, la pulpe des tomates, chapelure, 4 c. à table de pain, persil, sel et poivre.

Mode de préparation. — Prendre les tomates, enlever les semences, les creuser et garder le couvercle et la pulpe. Préparer une farce avec le beurre, le céleri, le persil, le veau, le pain rassi, la pulpe des tomates, le jaune d'oeuf, le sel et le poivre. Remplir les tomates de ce mélange finement haché, mettre le couvercle et faire cuire à four chaud 15 à 20 minutes. Après cuisson décorer chaque tomate d'un bouquet de persil.

Mode de préparation. — Faire cuire les pommes de terre, les égoutter, les passer au presse-purée, et leur ajouter le beurre et le lait chaud. Laisser la casserole sur le feu, et tourner vivement jusqu'à ce que la purée soit bien lisse. Assaisonner et servir.

POMMES DE TERRE EN ROBE DE CHAMBRE

Détail. — 10 à 12 pommes de terre.

Mode de préparation. — Choisir des pommes de terre moyennes, les laver à plusieurs eaux, les essuyer et les mettre cuire au fourneau pendant environ 40 à 45 minutes. Servir de préférence au souper.



POMMES DE TERRE AU NATUREL

Détail. — 10 à 12 pommes de terre, eau, sel.

Mode de préparation. — Peler très mince les pommes de terre. Les cuire à l'eau bouillante salée si elles sont nouvelles et à l'eau froide si elles sont vieilles. Après cuisson, verser l'eau, laisser la casserole découverte pendant quelques minutes afin de sécher les pommes de terre et de les rendre plus farineuses.

PURÉE DE POMMES DE TERRE

Détail. — 10 à 12 pommes de terre, 4 c. à table de beurre, 1 tasse de lait, sel et poivre.

FILETS DE MORUE FRITS AUX TOMATES

Détail. — 2 à 3 livres de filets de morue, huile, 2 tasses de sauce aux tomates, sel.

Mode de préparation. — Essuyer les filets de morue, les faire frire dans la friture chaude, les assaisonner et les servir avec une sauce aux tomates.

Sauce aux tomates. — 3 c. à table de matière grasse, 3 c. à table de farine, 1 c. à table de jus d'oignon, 2 tasses de tomates coulées, sel et poivre.

Mode de préparation. — Fondre la matière grasse, ajouter le jus d'oignon et la farine, laisser prendre couleur; joindre les tomates chaudes, cuire jusqu'à bonne consistance et assaisonner au goût. Déposer sur les filets et servir chaud.

**"Viens donc avec nous—
cela te fera
du bien"**



S ON époux et sa sœur s'en vont à une danse du club de campagne. Elle aimerait bien pouvoir y aller, mais elle n'en a pas l'énergie. Elle est "trop fatiguée" comme toujours.

Dans les premiers temps de leur mariage, elle était le boute-en-train de son entourage. Mais maintenant, la plupart du temps, elle est indifférente, ennuyée et malheureuse.

Ces "tragédies secrètes" si pathétiques sont très fréquentes et bien souvent elles proviennent de ce que l'épouse se montre négligente à l'endroit d'un problème aussi délicat que celui de son hygiène personnelle — ou peut-être est-ce parce qu'elle ne comprend pas certains points à ce sujet.

Les fabricants du Désinfectant "Lysol" vous offrent, gratuitement, une brochure intitulée: "Le côté scientifique de la santé et de la jeunesse". Elle a été écrite pour les femmes

par une femme-médecin. Elle est franche et simple. Elle contient des renseignements et des indications simples que toute femme devrait bien connaître. Découpez le coupon dès maintenant et envoyez-le-nous. La brochure vous parviendra dans une enveloppe sans contre-adresse.

En attendant, ne courez aucun risque inutile et dangereux. Achetez une bouteille du Désinfectant "Lysol" chez le pharmacien le plus proche. Des modes d'emploi complets accompagnent chaque bouteille.

Le Désinfectant "Lysol" est vendu au détail seulement dans la bouteille brune emballée dans une boîte en carton jaune.

LYSOL (CANADA) LIMITED, distribué par Lehn & Fink (Canada) Limited, Toronto

Lysol
Désinfectant



Ce coupon vous procurera
"Le côté scientifique de la santé et
de la jeunesse"

LYSOL (Canada) Limited
Dépt. 40F, 9 Ave Davies,
Toronto (8), Canada

Nom
Rue
Ville Province



AVEC SAUCE AUX TOMATES ET FROMAGE

Bon et très nourrissant—Remplace le plat de viande—ou se sert comme entrée ou légume. Faites chauffer simplement et servez. Coûte peu.
"LES CUISINES CLARK VOUS AIDERONT"

W. CLARK LIMITED, MONTREAL

6-28

Beauté de la Poitrine

DISPARITION DES CREUX DES EPAULES ET DE LA GORGE PAR L'EMPLOI DU

Traitement Denise Roy EN 30 JOURS

Le Traitement Denise Roy développe et raffermi rapidement la poitrine.

D'une efficacité remarquable et durable sur le buste. Très bon pour les personnes maigres et nerveuses.

Bienfaisant pour la santé comme tonique pour renforcer, facile à prendre; il convient aussi bien à la jeune fille qu'à la femme faite.

PRIX DU TRAITEMENT DENISE ROY, DE 30 JOURS, AU COMPLET: \$1.00

Mme DENISE ROY, 508-est, rue Roy, MONTREAL, Qué., Can.

Boîte Postale 2740

Dépt. 1

Tél.: Est 9252 J

Renseignements gratuits donnés sur réception de 3 sous en timbres.

Toute correspondance strictement confidentielle.



PAINCHAUD

(Suite de la page 4)

naître Jeanne. Elle avait des yeux très clairs et très doux qui fondaient tout à coup et se dérobaient, comme si son âme fragile eût mis un vêtement.

Une fois, cependant, ils quittèrent le banc et marchèrent ensemble. Peu à peu, ils gagnèrent le fond du jardin.

Puis, tout à coup, en longeant le saut-de-loup, Painchaud rajusta son lorgnon et déclara :

— Mademoiselle Jeanne, j'ai quelque chose à vous dire.

— Quoi donc ? fit-elle hypocritement, en poussant du bout de sa botte un petit caillou.

— Mademoiselle Jeanne... je crois que je vous aime.

— Moi !

— Et vous ? interrogea-t-il avec émotion.

— Oh ! dit-elle en rougissant, je ne sais pas encore.

Elle mentait un peu sans doute, mais elle crut devoir accorder à sa pudeur de femme la gloire d'un délai. Or, le lendemain, elle n'alla pas chez Brizard et Soeur. Un chaud et froid la retenait chez elle. Cela dura huit jours, huit longs jours d'angoisses, de potions amères. Puis, un matin, comme Jeanne s'éveillait, elle s'aperçut bonnement qu'elle aimait Painchaud. "C'est que j'aime Painchaud", se répétait-elle tout bas, le cœur battant et les tempes bruissantes. Alors, elle s'irrita du sobriquet ridicule.

Trois jours plus tard, elle prit le chemin de la rue Royale. En route, elle trouvait les gens plus gais et le ciel plus beau. Avec quel émoi, tout à coup, devant une boutique de cartes postales, s'arrêta-t-elle pour regarder le "Premier Baiser". A l'atelier, on s'apitoya sur ses joues pâles. Elle sourit doucement. C'est que, penchée sur l'ouvrage, elle voyait le jardin, le saut-de-loup, les cytises d'or et Painchaud, un Painchaud idéalisé, qui parlait d'amour.

A midi, toutefois, elle devint plus grave. Furtivement, d'un crayon rouge, elle frotta ses lèvres, aviva ses pommettes de convalescente. Lucie Châtel lui toucha le bras :

— Ma petite, j'ai quelque chose à te dire : il s'agit de Painchaud.

— Ah ! fit simplement Jeanne.

— Figure-toi que nous lui avons fait une farce. Marie Vautier lui a dit que tu étais partie en province. Il était comme fou. Trois jours après, nous avons appris qu'il s'était fait envoyer à Lyon dans une succursale.

— C'est vrai ? balbutia Jeanne, les yeux chavirés.

— Mais parfaitement... Oh ! nous savions bien que ça te serait égal. Elles le disent toutes, va. On ne peut pas aimer un type comme Painchaud.

PIERRE VILLETARD

LISON

(Suite de la page 6)

était considéré comme un des plus riches propriétaires de la ville.

Ce soir-là, rentrée dans sa chambre, elle laissa couler ses larmes pendant plusieurs heures.

Par bonheur, elle ne tarda pas à apprendre également le refus catégorique opposé à sa demande. Elle retrouva aussitôt toute sa sérénité.

— A nous deux, maintenant, mon beau Lucien !

Sans doute devait-il être un peu honteux de son échec, car, tout en se tenant sans cesse aux aguets, deux semaines s'écoulèrent sans qu'elle entrevit sa silhouette. Ce fut un dimanche matin, en accompagnant une de ses clientes, qu'elle le vit soudain apparaître.

Lison sourit d'abord de son air confus, embarrassé ; puis, avec cette mobilité d'expression qui ajoutait un charme de plus à sa physionomie, elle prit une mine affectée de commisération, tandis qu'une lueur ironique brillait, comme à l'ordinaire, en ses yeux bleus.

— Pauvre monsieur Lucien, croyez bien que j'ai pris une large part à votre déception. Combien vous avez été mal inspiré de demander en mariage, parce qu'elle a de la fortune, une brune aux cheveux coupés, tandis qu'il y a, dans cette rue, une blonde ravissante qui s'enorgueillit d'avoir conservé les siens... un ruissellement d'or. D'autant plus que cette petite personne, dont je n'ai pas besoin de vous dire le nom, est remplie de qualités.

Lison avait beau feindre l'enjouement, sa voix n'en avait pas moins un frémissement qui fit tressaillir Lucien Aubert.

— Bien que vous lui ayez fait un affront qui devrait vous fermer à jamais l'entrée de son cœur, elle vous autorise à pénétrer dans le sanctuaire de l'élégance et de la coquetterie. Maman est justement là. C'est l'occasion de lui dire que vous brûlez d'amour pour sa fille !

Comment aurait-il résisté à cette invitation accompagnée d'un regard si tendre qui le pénétrait délicieusement jusqu'au fond de l'âme ? Il ne pouvait plus s'en défendre : il aimait Lison comme elle-même l'aimait. Elle avait dit vrai : le bonheur pour lui était là, dans cette boutique d'aspect si gai avec ses glaces et ses boiseries blanches et les chapeaux qui, sur les hauts chaminons, semblaient lui souhaiter une amicale bienvenue.

— Maman, s'écria Lison, transportée d'allégresse, voilà M. Lucien Aubert qui a des choses très sérieuses à te dire.

Vous n'aurez aucune peine à le croire : un quart d'heure plus tard, les deux jeunes gens étaient dans les bras l'un de l'autre. Lison, au bout d'un instant, se dégagea doucement de l'étreinte et, les prunelles humides :

— Vous voyez comme c'est facile d'être heureux, il n'y a qu'à vouloir.

"Moi, du reste, j'ai toujours de bonnes idées. J'en ai eu une aussi quand j'ai choisi cette enseigne du *Monde Chic*, puisque mon magasin ne tardera pas à être le premier, le mieux achalandé de la ville. Songez que c'est moi qui ai l'honneur de coiffer Madame "la maîtresse" ! Noblesse oblige, nous aurons bientôt une petite torpédo pour aller, le dimanche, promener notre amour à travers champs !

— Une auto ! s'écria-t-il à son tour. Tous ses vœux allaient donc être comblés ! Il ne put résister au désir de déposer un nouveau baiser sur le front rose... plus rose.

— Vous avez aujourd'hui la femme, le reste viendra ensuite, ajouta-t-elle en souriant, car sans le sourire elle n'eût plus été elle-même.

Et dans sa félicité, Lucien Aubert ne savait plus si son cœur battait de la joie des accardailles... ou de la perspective que venait de lui faire entrevoir sa chère Lison... sa Lison adorée.

EUGENE DREVETON

LE CACHET DE CIRE

(Suite de la page 5)

aussitôt le drame inexorable : la cire trop chaude qui attache le billet à la page... La lettre jamais découverte... Le livre rangé par une main distraite. Xavier au comble de la détresse, allant chercher en dehors de ce monde l'oubli que la terre lui aurait toujours refusé... L'existence de Mlle Elisa à jamais gâchée par la disparition de celui qu'elle aimait... Cette agonie de cinquante ans de réclusion et d'amour inassouvi !...

Dans la maison morte, je fus saisi de peur, d'une peur animale, farouche. Je restai cloué sur place jusqu'au moment où le notaire, méfiant, vint me chercher. Jamais, jusqu'à ce jour, je n'avais bien compris : nous ne sommes que des marionnettes ; il suffit du plus léger incident, du geste le plus insignifiant pour nous démantibuler à jamais.

PIERRE MARIEL



N'endurez pas de mouches ni de maringouins dans votre maison. Vaporisez dans chaque pièce un nuage meurtrier pour mouches et maringouins. FLY-TOX est garanti débarrasser votre intérieur de tous les insectes.

FLY-TOX est un insecticide pur, ne tachant pas, d'odeur agréable, contenu dans un flacon de verre transparent, enroulé d'une bande bleue. Un produit indispensable à la maison. FLY-TOX détruit mouches, maringouins, mites, punaises, coque- relles, fourmis, puces, etc., etc.



FLY TOX
— est l'insecticide scientifique inventé au Mellon Institute of Industrial Research par Rex Research Fellowship.

Produits au Canada par
CANADA REX SPRAY CO., LIMITED
Brighton, Ont.

EVAN WILLIAMS "Camomille"
Donne aux cheveux blonds cet éclat merveilleux des fils d'or.
Six "shampoos" distincts—pour chaque besoin—pour chaque teinte de cheveux.
Demandez à votre pharmacien.
Fabriqués en Angleterre
VENDUS PARTOUT
Seuls concessionnaires canadiens
PALMERS LIMITED, MONTREAL

Evan Williams
HENNA
SHAMPOO

Employez "DEPILO"

pour DÉTRUIRE les Poils et Duvets
Procédé moderne, efficace et sans danger. Usage facile,

vivement en 1 minute. Il agit d'une façon aussi simple que l'eau et le savon qui enlèvent la poussière et surtout ne fait pas repousser le duvet. Prix, \$1.00, échantillon, 50c. Envoyé par malle contre Bon de Poste par The White Castle Drug Co., Casier postal 2234, Montréal.

LE COIN DES POETES

VIEILLES LETTRES

Quand, chauffant nos pieds aux tisons,
En rêvant nous vous relisons,
Vieilles lettres toutes fanées,
— O vieilles lettres d'autrefois! —
Nous croyons sentir sous nos doigts
Refleurir nos fraîches années.

Votre papier terne et jauni
S'éclaire du rayon béni
De notre jeunesse ravie,
Et nous revoyons, grâce à vous,
Ces temps heureux, ces temps si doux
Qui sont l'aurore d'une vie.

Grâce à vous, pour quelques instants,
Les chaudes teintes du printemps
Se mêlent aux pâleurs d'automne;
Et c'est un peu de nous enfin
Que, sur ces riens de papier fin,
En sa bonté Dieu nous redonne.

Sous la poussière, voile épais,
Vieilles lettres, dormez en paix,
Moitié larmes, moitié sourire:
Vous êtes les témoins certains
Des beaux jours, hélas! trop lointains...
Honte à celui qui vous déchire!

JACQUES NORMAND

PAYSAGE

De hauts peupliers dont le feuillage frémit
Comme si des oiseaux y prenaient leurs volées
Refletent, un à un, leurs tiges isolées
Dans le fuyant miroir du canal endormi;

Au-dessus du vieux pont courbant son arche unique,
Au ras du parapet noir, la lune, émergeant
Dans sa rondeur et dans son éclat mat d'argent,
Monte dans le ciel clair, calme et mélancolique;

Alentour, sur les champs, les routes, les buissons,
S'épandent des lueurs douces de nuits rêvées;
Nul pas humain ne va sonnant sur les levées.

Et, pourtant, l'air est plein d'impalpables frissons,
Et, là-bas, très distinct en ces rumeurs confuses,
Chante l'écoulement de l'eau dans les écluses...

HENRI DE REGNIER
de l'Académie française

ROMANCE

Devant la pénombre où le soir descend
Sur la vaste mer qui se décolore
Et qui berce encore un flot languissant,
Dame aux yeux dorés, vous êtes l'aurore.

Devant la falaise énorme d'ennui
Qui tend vers le ciel sa lourde terrasse
Pour apercevoir le soleil enfui,
Dame aux gestes lents, vous êtes la grâce.

Devant la torpeur des horizons las
Et des brouillards gris où le jour se noie,
Quand les angélus pleurent comme un glas,
Dame au rire clair, vous êtes la joie.

EDMOND HARAUCOURT



**Délicieuse
saveur de menthe
poivrée... fraîcheur... pureté
retenues captives sous
une couche savoureuse
de bonbon**

Chiclets

La gomme recouverte de bonbon

3F

N'oubliez pas d'acheter...

LA REVUE POPULAIRE

En vente partout, 15 sous

GRATIS Embellissez votre Poitrine **GRATIS**
en 25 jours

Toutes les Femmes doivent être belles, et toutes peuvent l'être grâce au
Réformateur Myrriam Dubreuil. — Succès assuré en 25 jours.

Avoir une belle poitrine, être grasse, rétablir vos nerfs,
cela en 25 jours avec le Réformateur Myrriam Dubreuil,
approuvé par les meilleurs médecins. Les chairs se raffermis-
sent et se tonifient, la poitrine prend une forme parfaite
sous l'action bienfaisante du Réformateur. Il mérite la plus
entière confiance, car il est le résultat de longues études
conscientieuses. Le

Réformateur Myrriam Dubreuil

est un produit naturel, possédant la propriété de raffermir
et de développer la poitrine, en même temps que sous son
action se combient les creux des épaules. Seul produit vérita-
blement sérieux, garanti absolument inoffensif, bienfaisant
pour la santé générale. Le Réformateur est très bon pour
les personnes maigres et nerveuses. Convenant aussi bien à
la jeune fille qu'à la femme, dont la Poitrine a perdu sa
forme harmonieuse par suite de maladies ou qui n'était pas
développée.



ENGRAISSERA LES PERSONNES MAIGRES EN 25 JOURS

GRATIS. Envoyez 5c en timbres et nous vous enverrons **GRATIS** notre brochure illustrée de
32 pages, avec Echantillon du Réformateur Myrriam Dubreuil.
Notre Réformateur est également efficace aux Hommes maigres, déprimés et souffrant d'épu-
sement nerveux, quel que soit leur âge. Toute correspondance strictement confidentielle.
Les jours de bureau sont: Jeudi et Samedi de chaque semaine, de 2 h. à 5 h. p. m.

Mme MYRRIAM DUBREUIL, 3902, PARC LAFONTAINE

DEPARTEMENT 2 — BOITE POSTALE 2353 — MONTREAL



La Santé revient bientôt

si la femme faible se fait du sang, répare ses forces en employant les

Pilules ROUGES

Elles sont incomparables pour tonifier le système en général et ainsi remettent sur pied les femmes les plus faibles et les plus découragées.

Aux femmes désespérées de recouvrer à jamais leur santé, nous leur citons comme encouragement les certificats suivants :—

"Depuis un grand nombre d'années, je souffrais de pauvreté du sang. J'étais bien faible, l'appétit me manquait et le peu de nourriture que je prenais ne digérait pas. Des maux de tête, des palpitations de cœur et des douleurs dans le dos m'incommodaient aussi. J'avais pris différents toniques, mais aucun ne me faisait du bien puisque ma faiblesse s'accroissait de jour en jour; j'avais le vertige presque continuellement. Une amie me conseilla d'essayer les Pilules Rouges. Malgré mon peu de confiance, je voulus en essayer quelques boîtes. Réellement, j'ai regretté de n'en avoir pas pris plus tôt; j'ai été très étonnée du bien que j'ai retiré des trois premières boîtes. Mon appétit était meilleur, ma digestion se faisait mieux et les forces me revenaient. J'ai pris en tout six boîtes de Pilules Rouges et depuis ce temps, il y a de cela dix ans, je jouis de la meilleure santé. Je suis aussi alerte qu'une jeune femme." Mme JOS. RAYMOND, 20, Laliberté, Québec.

"Les durs travaux que je faisais à la manufacture lorsque j'étais jeune fille avaient altéré ma santé. En quelques mois, j'étais devenue pâle, maigre et en proie à différents maux: palpitations de cœur à la moindre chose, maux de tête, douleurs dans tous les membres. J'avais aussi perdu l'appétit et étais devenue d'une grande faiblesse. Je me mis à prendre les Pilules Rouges et tout de suite mes forces se sont augmentées. Ayant plus de sang, plus de vigueur, ce que j'avais à souffrir disparut. Je me suis traitée avec les Pilules Rouges pendant environ deux mois et la santé m'est complètement revenue. Les Pilules Rouges sont un excellent tonique et il me plaît de les recommander." Mme NELLIE CIMON, 75, Mill St., Brunswick, Me.

Pilules Rouges, partout ou par la poste, 50c la boîte ou 3 pour \$1.25

Cie Chimique Franco-Américaine, Ltée, 1570, rue St-Denis, Montréal



OVONOL

est un médicament spécialement préparé et dosé pour enfants *Pâles, Rachitiques, Scrofuleux, Amaigris, Pleurards, Paresseux*, manquant d'Appétit, et de Sommeil, sujets aux *Palpitations* ou ayant des *Tendances à la Syncope*.

Mères qui aimez vos Enfants, qui les voulez *Fortes, Pleins de Santé et Heureux* toute leur vie, au premier indice de maladie ou de faiblesse, pour faciliter leur *Formation*, pour atténuer les maux qu'ils auront à subir durant leur *Croissance*, enfin pour leur assurer le succès dans leurs études et plus tard dans la profession qu'il se seront choisie. mettez-les sous les merveilleux effets de l'*Ovonol*.

Il est aussi un puissant *Fortifiant* après une attaque de *Grippe*, de *Pneumonie*, de *Rougeole*, de *Fièvre Typhoïde*.

Essayez ce *Grand Tonique* pour vos Enfants.

Demandez-nous notre brochure GRATUITE,

"SANTÉ des ENFANTS"

OVONOL: Canada \$1.00; États-Unis \$1.25

CIE CHIMIQUE FRANCO-AMÉRICAIN, LTÉE
1570, rue Saint-Denis, Montréal

LE CAHIER

(Suite de la page 7)

Or, voici qu'en déplaçant une rangée de volumes, il mit à jour un cahier, un tout vieux cahier poussiéreux qui dégringola et tomba devant lui — ouvert. Une écriture fine, l'écriture de sa mère, en couvrait les pages...

Intrigué, troublé, sans savoir au juste pourquoi, il ramassa le manuscrit. Et soudain son cœur se mit à battre violemment tandis qu'une émotion lui serrait la gorge.

Il venait de lire: "*La maladie d'André* — Juin 1889."

...Juin 1889!... Il avait alors trois ans. Oui, oui, il se souvenait, il avait failli mourir cette année-là. Souvent ses parents lui avaient raconté leurs terreurs devant une mauvaise broncho-pneumonie qui, trois semaines durant, l'avait tenu au lit, fiévreux, haletant. Dans la vie de M. et Mme Gardin, cette maladie avait été un grand événement. Et, au jour le jour, madame Gardin en avait noté les détails...

André lut:

"11 juin. — Le docteur nous quitte. Il a l'air soucieux. Il ne sait quoi diagnostiquer. Il doit revenir demain matin. Comme les heures vont me sembler longues!

"Même jour, 6 heures soir. — Le docteur est revenu. En le revoyant, j'ai été toute saisie. Et, deux heures après son départ, je suis encore bouleversée! Que redoute-t-il donc pour être ainsi venu deux fois dans la même journée?

"12 juin. — C'est une pneumonie double. Le docteur ne nous a pas caché qu'André était très mal. J'avais bien remarqué d'ailleurs que son état avait empiré. Ses joues sont empourprées par la fièvre, sa respiration est courte, oppressée... Mon Dieu!

"13 juin. — La fièvre augmente. Bains presque froids toutes les deux heures, nuit et jour, avec grog chaud pendant que l'enfant est dans l'eau...

"14 juin. — 40o! 40o, 2! 40o, 4! Que faire? Son père, démoralisé, pleure... Non! Je ne veux pas perdre espoir. Nous le sauverons!

"15 juin. — 40o, 5... Je me sens devenir folle..."

Et la relation continuait, simple, poignante, tragique...

André voyait ses parents penchés sur son lit, anxieux, retenant leur respiration pour écouter son souffle. Il voyait leur visage désespéré quand le thermomètre indiquait une montée de la fièvre. Il les voyait tremblants de joie, quand, au contraire, il marquait une diminution de la température...

A vingt années de distance, il vivait ce petit drame, dont il avait été le héros inconscient. Comme s'il n'en avait pas connu le dénouement. Il lisait avidement, de plus en plus ému par cet amour maternel, dont, pour la première fois peut-être, il sentait la force... Et, à la dernière page, des larmes lui vinrent, des larmes d'attendrissement, de soulagement, très douces...

"2 juillet. — Sauvé! Tu es sauvé, mon mignon! Le docteur vient de nous dire: "A présent, il est hors d'affaire, et vous pouvez être fiers de vous, car vous l'avez bien soigné." Et nous nous sommes mis à pleurer et à rire tout à la fois. Sauvé! Dans quelques jours, je pourrai te lever et tu recommenceras à gambader, et tu empliras de nouveau la maison de ta turbulence!

"...Ah! mon petit homme!... Quand je pense que parfois je t'ai grondé parce que tu faisais trop de bruit! Ah! comme j'ai besoin de t'entendre!...

"Mon cher petit trésor, tu ne sauras jamais par quelles angoisses nous venons de passer. Je ne trouve pas de termes pour dépeindre exactement les tortures que nous avons endurées. Tous les mots me semblent incolores...

"Pourtant, je veux que tu saches combien nous t'avons aimé. Car, le sachant, il me semble que tu ne pourras jamais nous faire de peine. C'est pourquoi j'écris ces lignes... Un jour, peut-être, le hasard les mettra sous tes yeux. Si à ce moment-là, tu es père, alors, tu comprendras bien...

"Ah! mon cher petit, il faut beaucoup nous aimer, parce que nous avons beaucoup pleuré à cause de toi, beaucoup, beaucoup..."

...Et André Gardin en proie à une émotion indicible, se retrouva soudain un tout petit garçon, et, comme autrefois, après quelque méfait puéril, il courut se jeter dans les bras de ses parents, en balbutiant: "Maman!... Papa!... Pardon!"

G. C. GLUCK

Choses Drôlatiques

LA BRIQUE

— Pourquoi portez-vous des verres?

— Parce que j'ai la vue très faible.

— Alors, pourquoi ne portez-vous pas un chapeau en verre.

RÉGIMENTS POPULAIRES CANADIENS



The Victoria Rifles of Canada
"Les Vics"



F. Messurier.



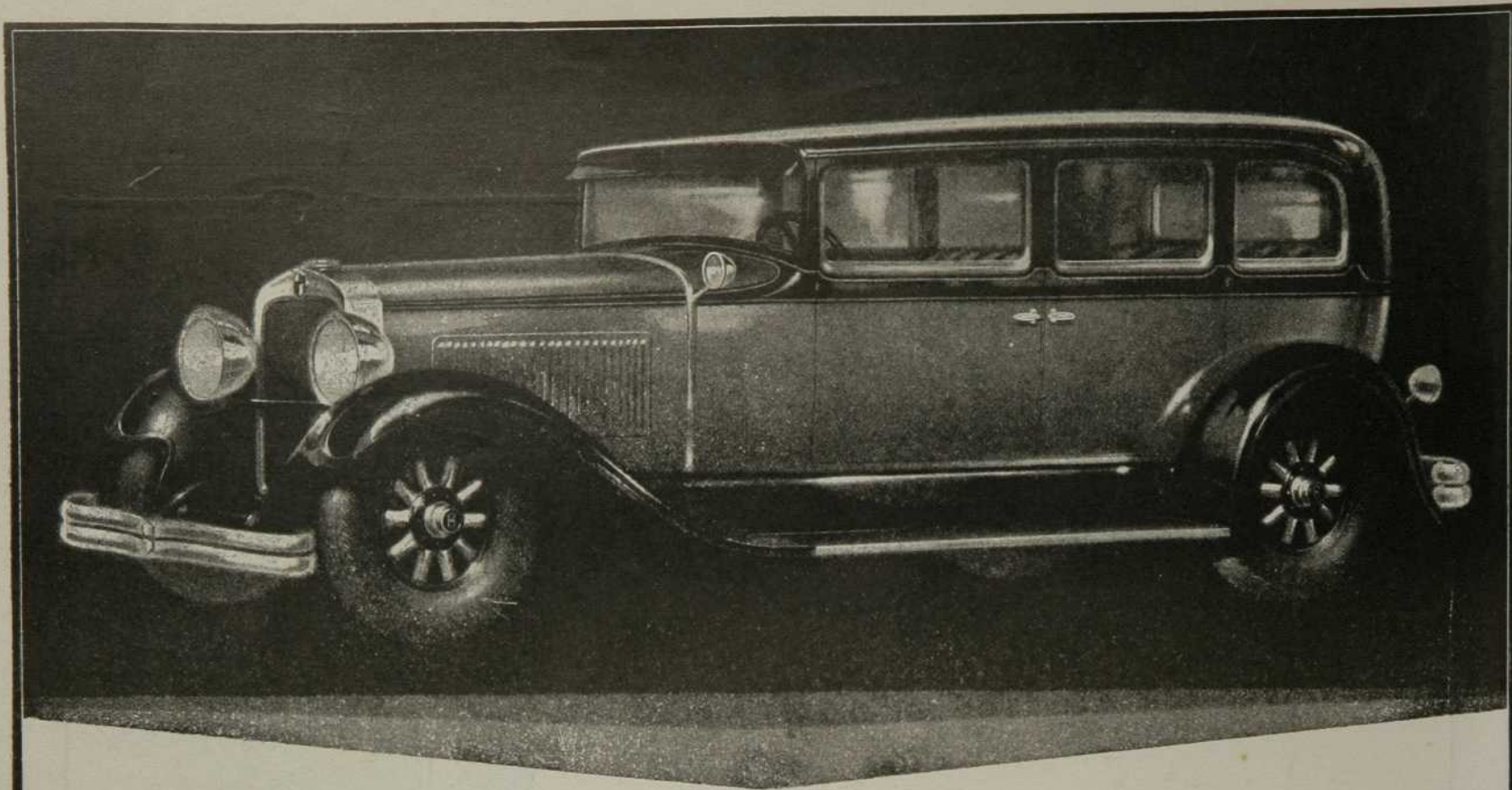
La même popularité

Dow

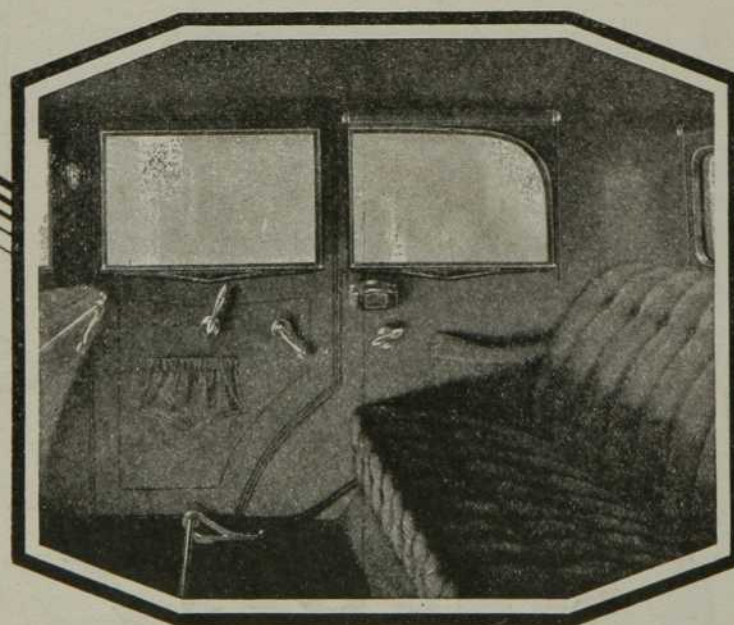
Old Stock Ale
 Mûrie à Point

Favorite dans
 tous les mess
 des régiments!

Prime par la Force et par la Qualité!



La Nouvelle Série **NASH "400"**



Le modèle représenté ci-haut illustre toute la beauté vraiment moderne de la Série "400". C'est le Sedan Perfectionné Six, 4 portes, à cinq places.

"J'AI toujours eu pour ambition d'arriver un jour à fabriquer une catégorie d'automobiles à un prix modique qui présentassent absolument tous les avantages des voitures les plus coûteuses, sur le rapport de l'apparence, du roulement, du confort et de la qualité.

"Cet idéal, je prétends l'avoir réalisé.

"Plus de \$2,500,000 ont été placés dans la machinerie de toute sorte pour nous mettre en état de fabriquer ce type tout à fait nouveau d'automobile.

"Je ne saurais rien ajouter de plus concluant — l'ambition de ma longue carrière fut toujours de réaliser un auto comme le '400'."

C. W. Nash

Président de la Nash Motors Company

LEGARE-NASH MOTORS, 3416-18 Ave du Parc, près Sherbrooke, Montréal

LINTEAU AUTOMOBILE LTEE, 94 Ontario Est GARAGE ROSEMONT, 2700 Masson VERDUN MOTOR SALES, 3136 Blvd Lasalle

GARAGE WESTMOUNT, 4010 Ste-Catherine O.

ST. HENRI MOTOR SALES REG'D, 2012 Notre-Dame Ouest

FERLAND AUTOMOBILE, 6340 Blvd Saint-Laurent—GARAGE BONIN, St-Laurent—PROVINCIAL MOTOR SALES, 2320 Lafontaine, Mais.

COMPAGNIES SUBSIDIAIRES—Québec — Valley Junction — Chicoutimi — Cowansville — Granby — St-Evariste Station — Joliette — Montmagny — Mont-Joli — Sherbrooke — Sorel — Saint-Hyacinthe
Saint-Jérôme — Rivière du Loup — Thetford Mines — Trois-Rivières — Victoriaville.